

Valentin GRANDJEAN

Flâneries dans les Alpes

La chaîne des Aravis
Les Alpes de Taninges
Les Rochers des Fiz
Le Massif de Platé

1908

Source gallica.bnf.fr / Académie florimontane

A Mon fils

pour qu'il sache comprendre et aimer les Alpes,

V. G.

Dans cette assemblée de sommets, toute cime, charmante ou superbe, qui dresse ses flancs ravinés au-dessus de l'arête de soulèvement, prend par cela même une apparence de vie indépendante, comme si elle jouissait d'une individualité distincte. La vue de ces colosses qui dominent l'horizon exerce sur un grand nombre d'hommes une fascination véritable, et c'est par une sorte d'instinct, souvent irréfléchi, qu'ils se dirigent vers les monts pour en gravir les escarpements. Par la grâce ou la majesté de leur forme, par le profil hardi dessiné en plein ciel, par la ceinture de nuée qui s'enroule autour de leurs rochers et de leurs forêts, par les variations incessantes de l'ombre et de la lumière qui se produisent dans les ravins et sur les contre-torts, les montagnes prennent une apparence de personnalité, et l'on est presque tenté de voir des êtres vivants dans ces masses rocheuses.

ELISKE RECLUS - *La Terre.*

Qu'on me permette, avant de nous mettre en route, quelques lignes de préambule.

Ajouter un livre à tous ceux parus déjà sur la Haute-Savoie n'est guère indiqué, dira-t-on. La Bibliographie publiée plus loin en témoigne.

Mais, précisément, la lecture de tant d'ouvrages m'a prouvé ceci : c'est que les auteurs se sont, sans exception, préoccupés uniquement du Mont-Blanc, que les chaînes secondaires ont toujours été dédaignées. Le Colosse a charmé, d'emblée, tous les regards. A lui, à lui seul ont été tous les désirs, toute l'admiration.

En racontant ces simples flâneries dans les préalpes, je crois donc bien échapper au reproche d'imitation. Mon but unique fut de narrer les impressions d'un promeneur, d'un néophyte ignorant, qu'un hasard conduisit à la montagne dont il ne s'était, jusqu'alors, jamais soucié, et la lente et prenante séduction, la merveilleuse révélation que devint, pour moi, chaque voyage.

Peut-être que quelques-uns de ces jeunes hommes, qu'on rencontre certains soirs dans nos gares, en partance pour la cime dont ils rêvent, retrouveront dans ces pages un peu d'eux-mêmes.

C'est à ces amis inconnus que je m'adresse.

Si je parviens à les intéresser, à faire revivre à leurs yeux et à leur cœur les spectacles et les émotions de ces journées d'été oit l'on va chercher, vers Elles, un peu d'oubli et un peu d'illusion, ce livre ne sera pas superflu.

J'aurai réussi à faire mieux que de simplement déposer de la littérature le long des montagnes.

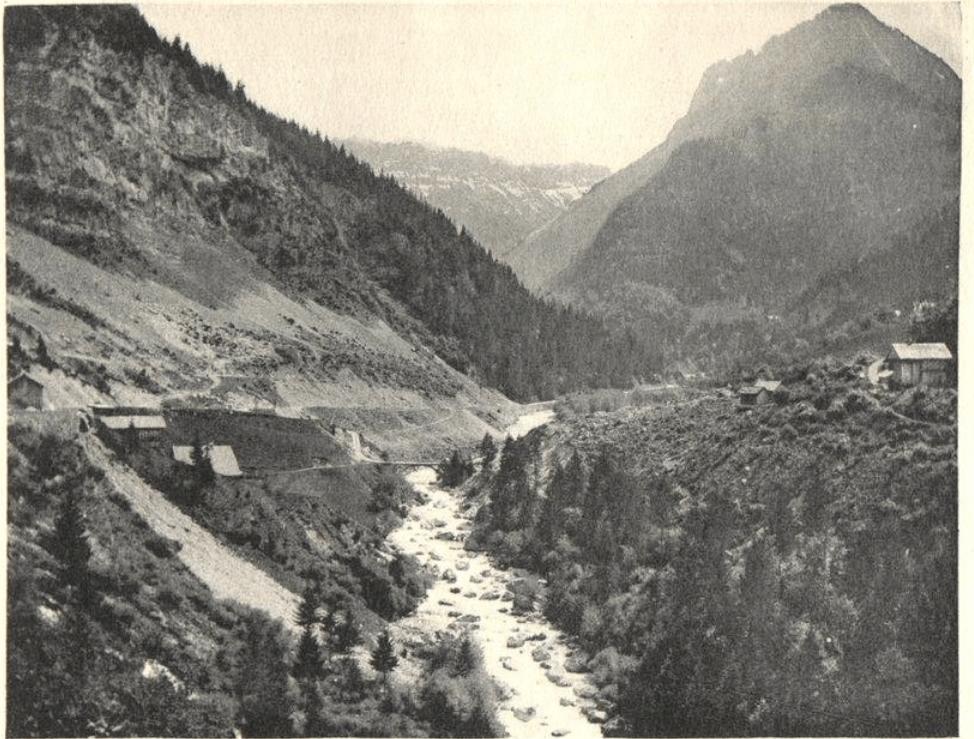
Je tiens à remercier ici mon excellent ami Jean Violette qui m'a fourni d'utiles indications pour la Bibliographie incluse. Sans lui je n'aurais certainement pu la dresser complète.

Complète, elle l'est, en effet, au tant que semblable liste peut l'être. Et c'est la première en ce genre, je crois pouvoir le dire. D'ailleurs, pour ne pas l'allonger démesurément, j'ai dû laisser de côté les ouvrages purement scientifiques.

Merci également à tous ceux qui ont eu l'amabilité de me prêter des clichés, notamment MM. Herbuté et C. Wasmer, de Genève, et M. Bottollier, de Passy-sur-Sallanches. Qu'ils veuillent bien trouver ici l'expression de toute ma gratitude.

V. G.

LA CHAÎNE DES ARAVIS



S.A.S.A.G. GENÈVE

Vallée du Petit Bornand.

I

Le Col de Doran

La chaîne des Aravis, par son profil déchiré et sauvage, par le nombre et la diversité de ses sites, est certainement une des plus intéressantes de la Haute-Savoie.

Son premier contrefort élève en festons, au-dessus de Cluses, des crêtes herbues que domine, presque à pic, l'assise rocheuse d'une cime, point de départ de la chaîne — nommée Mont-Merry ou Pointe d'Arreu.

Des bords de l'Arve, de ce couloir que suit la route de Chamonix, après Cluses, la Pointe d'Arreu a fort grandiose apparence. L'effet n'est pas moins imposant de Sallanches, d'où elle se montre soutenue par d'énormes pilliers — les « têtes » comme disent les paysans — massive, carrée, aussi peu « pointe » que possible et l'air malaisément accessible. Aspects fallacieux, d'ailleurs, car son altitude est médiocre (2.400 m. environ) et son ascension assez facile pour être permise aux femmes. De tous les sommets des Aravis Arreu est même le seul qui jouisse de ce galant privilège.

Cette montagne s'escalade le plus souvent de Sallanches, par un bon chemin muletier qui coupe la colline de Saint-Roch, atteint les chalets de Doran et, de là, s'effilant en sentier toujours moins visible, gravit un exténuant pierrier, contourne les susdites « têtes » pour aboutir enfin à la cime.

On peut aussi, — comme je le fis à ma première tentative partir de Cluses¹ Pendant trois heures, une route carrossable serpente le long des contreforts dont j'ai parlé, traversant ces localités aux noms pompeux : Nancy et Romme.

A 800 mètres environ, Nancy groupe ses maisons au milieu des verdure, grasses prairies et bouquets d'arbres, sur un ressaut de la pente au haut de laquelle se trouve Romme. Nancy-sur-Cluses, inutile d'insister, n'a que le nom de commun avec l'illustre cité lorraine.

Une heure et demie encore et nous voici à Romme — les habitants prononcent *Ron-me* — simple hameau d'une dizaine de feux, allongé sur un charmant belvédère. Derrière nous et par delà la basse dépression du col de Châlillon, le regard contemple le Pic de Marcelly pareil, d'ici, à un immense cône. En face, les montagnes cernant la vallée de Pralong, ou du Reposoir, — versant ouest des Aravis — et les festons du contrefort d'Arreu qui nous cachent la chaîne.

¹ Au Moyen-Age, capitale de la baronnie, jouissant de nombreux privilèges, Cluses fut érigé en marquisat au xvii^e siècle (1699) en faveur de Joseph Dufrenoy Chuet, commandant des milices du Faucigny. C'est à peu près à la même époque (1720) que l'horlogerie, industrie aujourd'hui florissante, y fut introduite par Ballaloux.

Alliée de Samoens et Sallanches Cluses joua un rôle important dans les guerres locales et internationales. En 1629, Charles-Emmanuel I^{er}, craignant une invasion des armées de Louis XIII, lui envoya une forte garnison. Les communes de Araches, Saint-Sigismond. Scionzier, durent fournir des vivres à ces troupes.

Grillet rapporte qu'en 1471 une secte hérétique fit de nombreux prosélytes dans la vallée. Il y eut des scènes de magie dans la grotte de Balme et au château de Rosières, sur Passy. C'est alors que Janus de Savoie fonda le couvent des Cordeliers dont les moines ramenèrent ces infidèles.

Comme Sallanches, Cluses a été entièrement rebâtie depuis le dernier grand incendie (1845).

Deux fontaines jaillissantes attestent la richesse hydraulique de Romme. Mon compagnon désirant se reposer nous entrons chez Polyte, l'aubergiste de l'endroit, où nous recevons le plus chaleureux accueil.

A l'extrémité du hameau, Polyte habite un chalet d'où la vue plonge vers Pralong. Un lit occupe une paroi de l'étroite pièce où nous sommes et qui sert, à la fois, de chambre à coucher et de salle d'auberge. Dans une autre pièce est l'établi, car Polyte, à ses heures, fait de l'horlogerie, comme nombre de montagnards de cette région. Et le contraste des fins outils d'acier avec les mains de notre hôte, durcies aux travaux des champs, est caractéristique.

En quittant l'auberge, nous nous élevons rapidement, dominant les beaux toits rouges de Romme — la plupart des maisons venaient d'être reconstruites après un incendie — et les maigres cultures, champs de pommes de terre et d'avoine. Un détail : à cette hauteur (1000 m.) on ne moissonne guère qu'en septembre.

Le chemin monte dur, le soleil tape et les pierres roulent à chaque pas.

Enfin voici une première arête. Du ciel partout, un horizon de cimes. Nous sommes environnés d'espace. Plus de pente aride réverbérant la chaleur. Des souffles frais, annonceurs de crêtes, nous offrent leurs caresses et, en effet, tout autour de nous, c'est la houle immobile des hautes sommités. A nos pieds la vallée de l'Arve, enfoncée dans la profondeur, témoigne du chemin parcouru. Au delà, c'est le massif central de la Haute-Savoie, triangle énorme dont les Aiguilles rouges sont la base, l'Arve et le Giffre les côtés, et le Môle le sommet. L'énorme citadelle de Platé, aux pics acérés, l'Aiguille de Warens, le Colonet, la Croix-de-Fer, domine de sa masse formidable. Roches creusées, rongées,

fouillées par le temps, elles apparaissent aujourd'hui, sous le soleil voilé soudain, comme un décor de rêve, embué et flou.

Le Mont-Blanc nous est caché encore par le contrefort (que nous gravissons et dont les trois testons : Lu Trotzé, la Tête de Sallaz, la Télé de Brion, se découpent en vert derrière nous.

En Trotzé !... Pointe quasi-inconnue, insignifiante, où personne ne passe, et qui devait être le théâtre d'un drame mystérieux, inconnu comme elle, un de ces mille drames dont est faite la banalité cruelle de la vie...¹

La marche devient plus facile désormais. Le sentier, assez bon, zigzague entre des tertres gazonnés qu'un rocher tuffeux perce, par endroits.

Au bout d'un certain temps, au fond d'une combe pierreuse, ouverte sur la vallée, nous découvrons les chalets de Vormy.

Des chiens se précipitent en jappant. Nous humons une saine puanteur de bétail. Un berger consent à nous « vendre » de l'eau. Il faut dire que cette région est très pauvre en sources. Nous pénétrons dans une de ces sordides cahutes, si pittoresques, à distance, parmi roches et verdure, que sont les chalets de pâturage. Habiles trois mois à peine, ces logis deviennent nécessairement frustes : murs de pierres sèches, poutres mal équarries. couvert approximatif, — et pour mobilier, bancs et tables brutes et le foyer dont la fumée, complaisante, fuit par le toit.

Bientôt nous reprenons notre marche.

Et le temps s'égrène au cours des cent et un lacets du sentier qui ondule, ou rapide, ou en pente -douce, à travers

¹ Voir plus loin : *Un orage*.

des vallonnements sans fin. Des nuages, qui s'obstinent décidément, le soir descend déjà. Dans le clair-obscur le paysage se peuple de formes étranges. A ras terre de hautes herbes se profilent sur une clarté blême. C'est l'heure imprécise où le voyageur, fatigué, perd l'aperception nette des choses...

Justement nous découvrons que nous nous sommes égarés. Ces chalets de Chérente. où nous devons passer la nuit, persistent à être invisibles. Nous commençons à gémir lorsque, à un détour, un montagnard opportunément rencontré nous remet dans la voie.

Comme il arrive souvent, le but était à deux pas. Quelques minutes à descendre et nous voici « en Chérente ». Devant nous, à peu de distance, la masse sombre de la Pointe d'Arreu se dresse, mais nous n'y prenons garde, aspirant au repos.

Le joli tableau qu'encadre la porte ouverte du chalet où un fagot flambe, jetant ses reflets sur les visages alentours. Il y a là toute une famille, le vieux père, les garçons, quelques grands gaillards et leur cadet, et encore une jeune fille. Ces braves gens nous vendent ce qu'ils ont : du lait et du pain. Puis on nous permet d'aller nous étendre sur le foin, — et alors c'est l'abominable supplice.

Pour la première fois je couche dans le foin. Je m'en souviendrai toute ma vie !

Je revois encore la scène : la lanterne qu'on nous a prêtée est là, posée sur le plancher. Sa lueur fumeuse rampe jusqu'au tas où je me hisse, tant bien que mal. m'enveloppant de mon plaid. Mon compagnon me rejoint et, à peu près casé, il éteint Je me figure que je vais dormir... Et, bientôt, l'assaut commencé. Ce n'est pas seulement ce que Tôpffer dénomme ingénieusement « Kanguroos ». ce sont toutes

sortes d'insectes, hôtes coutumiers de ces greniers, qui m'assaillent, me tenaillent, me martyrisent, bref, font de ma nuit, la plus blanche et la plus exténuante que j'aie encore vécue.

Au bout d'une heure ou deux, exaspéré, je cherche à tâtons noire sac de voyage. J'essaie de trouver les allumettes. Inutile. Alors je me recouche et c'est le défilé lent et lassant des heures, que nul clocher ne rythme mais où carril-lonnent, impitoyables, les sonnailles du bétail qui passe la nuit en plein air. O ! la musique des troupeaux dans cette nuit urticante ! . . .

De loin en loin, un mufle humide vient souffler sous la porte. Puis c'est le galop de quelque vache qui ébranle le sol. Ailleurs, dans la maison, j'entends, par intervalles, le ronflement de nos hôtes. Grâce à la résonnance des cloisons — et quelles cloisons ! — les moindres sons se perçoivent, dormeurs qui se retournent, qui rêvent tout haut...

Pendant ce temps, je me gratte, je me gratte...

Plus tard, le lendemain, quand j'arrivai à Pralong, je m'en suis cueilli dix-huit, — oui, lecteur, dix-huit !

Enfin, par les fentes du toit, l'aube !

Je mis peu de temps, je vous l'assure, à dégringoler de notre grenier. Mon camarade, aussi mal loti, avait à peine fermé les yeux.

Faisant le tour du chalet nous retrouvons la cuisine où la jeune fille apprête le déjeuner. — du chocolat, dont nous prenons notre part.

Pendant que nous mangeons dans une écuelle, avec une cuiller à soupe, un garçon, dans le fond de la pièce, est à sa toilette. Comme c'est dimanche, jour de sérieux nettoyage, il

se savonne, nu jusqu'à la ceinture, au-dessus de la seille commune à toute la famille. Le petit frère, déjà lavé, s'occupe à chasser les cochons qui s'obstinent à forcer l'entrée.

Peu après, laissant derrière nous chalet, baignade, cochons et troupeaux, d'une allure peu vaillante, nous gravissons une dernière pente. Où allons-nous. Nous ne le savons plus guère, harassé comme je le suis, je n'ai qu'une idée : déguerpir et trouver un lit. La Pointe d'Arreu m'est devenue complètement indifférente. Et, pourtant, elle se dresse là tout près, dans le grand soleil de cette matinée splendide où le bleu intense du ciel semble infini de profondeur. Les nuages d'hier, dissipés, ont laissé l'air d'une pureté irréaliste. Chaque détail, chaque sinuosité s'accuse en un relief parfait.

La marche est singulièrement aisée. Nous sommes sur une arête schisteuse, large, plane. Arrivés au milieu, nous nous concertons. Oblique à notre droite et fuyant à l'horizon, la ligne brisée des Aravis que domine, de sa masse élancée, l'« A » majestueux de la Pointe-Percée. Tout là-bas. le col des Aunes ; à nos pieds, la vallée de Pralong.



Col de Doran — Pointe d'Arreu.

Que faire ? Mon ami, sans l'avouer, n'est guère plus enthousiaste que moi. D'autant plus que nous ne sommes pas du tout au clair sur le chemin. On nous avait dit : « Suivez

l'arête. » Et, précisément, elle cesse, notre arête. Nous la voyons, à notre gauche, aboutir à une paroi qu'il faudrait escalader. De la « varape » ? L'avouerais-je ? Je n'en ai encore jamais fait !... Mon ami non plus !...

— Si nous descendions sur Sallanches par le col de Doran ? propose ce dernier.

Le col de Doran est à-deux pas, une échancrure étroite creusée entre Arreu et la suite de la chaîne.

Nous allons jusqu'au bord. Un casse-cou ce col de Doran. vrai gouffre presque à pic. - du moins le parut-il à mon inexpérience d'apprenti alpiniste.

Tout de même, j'en garde la radieuse vision, dans le silence de ce matin clair, comme d'une trouée entre les rochers sombres, où le regard s'élançait, libre, frénétique, vers l'azur immense comme l'Espoir....

Le sort en est jeté : nous renonçons à Arreu. Presqu'au but nous nous en détournons. Mais comme revenir sur nos pas serait trop long, c'est à Pralong que nous allons descendre.

Lecteur, que cette défaillance ne t'étonne pas. Avec moi, tu n'atteindras guère de sommets. Je suis un lamentable grimpeur, dénué d'ambition, voire d'amour-propre. L'échec de mes ascensions m'indiffère. J'en prends gaîment mon parti. Volontiers, même, je reste à mi-pente.

Que si tu me juges absurde, jette bien vite ces pages. Je le déclare d'emblée loyalement : ici nulle ostentatoire aventure. A d'autres je laisse l'orgueil du dompteur de cimes. Mon seul plaisir, à moi, dans ces courses, c'est de flâner, au gré de ma fantaisie, en pleine nature, riante ou sauvage, loin des hommes, loin de la vie, à l'abri de ses foules, de ses houles. Mon plaisir fut l'ivresse silencieuse d'être seul. Je suis le pèlerin de la Solitude et du Silence...

Que dire de notre descente sur Pralong ?

Comme nous ne voyions aucun sentier et que, d'ailleurs, ce chemin, tout autant que celui de la cime, nous était inconnu. Force fut de dévaler, au petit bonheur, le long des gradins de la montagne. Marche fatigante, inutile de le dire, si l'on peut appeler « marche » cette manœuvre qui consistait à suivre des couloirs pleins de poussière et de cailloux, à avancer ensuite facilement, pendant quelques instants, sur une esplanade de gazon qui, bientôt interrompue, nous forçait à une nouvelle dégringolade.

Nous savions, cependant, que nous devions passer aux chalets de Sommier-Dessus, et à ceux de Sommier-Dessous, avant d'atteindre la Chartreuse du Reposoir, à l'entrée de Pralong. Nous orientant tant bien que mal, nous atteignîmes les premiers vers midi ou une heure. Et nous avons quitté le col de Doran à six heures du matin. Qu'on juge de notre exténuement !

En route, des chasseurs rencontrés nous avaient fourni d'utiles indications.

Bizarrerie de la mémoire ! Je revois encore nettement cet infime détail : une petite souris qui, tranquillement, de l'air le plus paisible, traverse le chemin près de moi, tandis que je me repose, à Sommier-Dessus.

A peu de distance de ces chalets nous coupons le sentier de la Pointe-Percée, la plus haute des Aravis et qui s'érige, tout là-haut, vertigineuse ; inaccessible. — d'apparence. Bientôt, nous distinguons parfaitement le pertuis, fort large, origine de son qualificatif et que franchissent, à certaines heures, les rayons du soleil.

Dès lors le chemin est facile.

Voici, à notre droite, Sommier-Dessous, dont les toits se groupent sur une éminence verdoyante, couverte de hautes herbes et de buissons.

Plus bas, voici le Reposoir, que sa charmante architecture, identique à celle de la Grande Chartreuse, signale de loin à notre attention. On peut visiter ce couvent ¹, mais nous n'y songeons guère.

L'instant d'après nous pénétrons enfin dans une chambre d'auberge où nous éprouvons l'énorme satisfaction, l'immense soulagement de nous déharnacher et de nous plonger dans l'eau fraîche.

Le lendemain, assez tard, au sortir d'un bon sommeil, nous nous remettons en chemin pour Cluses. Peu à peu, derrière nous, s'éloignent et disparaissent les crêtes des Aravis, la cime d'Almet, triangle aigu dressé dans la vallée, le Mont-Bargy qui la borne à l'ouest. La route descend, tourne... Adieu, Pointe d'Arreu, jusqu'au jour de te mater !

Maintenant c'est Scionzier. c'est Cluses, notre point de départ, — c'est la gare et la fin de toute flânerie !....

¹ Fondée en 1151 par Aymon de Faucigny, restaurée en 1671 et 1866, la Chartreuse du Reposoir n'offre, d'ailleurs, qu'un médiocre intérêt. Ni peinture, ni fresques, ni sculpture, à part le portail de l'église, d'un assez beau style gothique. Dans un caveau on montre les reliques du Bienheureux Jean l'Espagnol, premier Prieur. Sous la Révolution ce couvent fut racheté par un habitant de Nancy qui, plus tard, le rétrocéda aux religieux. Aujourd'hui, depuis la loi de Séparation, la Chartreuse, mise en vente de nouveau, a été transformée en hôtel. Installé par M. Casai, avec un grand confort, cet hôtel, ouvert toute l'année, se signale à l'attention des touristes.

II

Un Orage

Pour la seconde lois, j'ai gravi le contrefort, au-dessus de Cluses, fai traversé Nancy et ses prairies, j'ai dépassé Romme...

Dans cette matinée claire, la montagne découpait le feston vert de ses crêtes sur l'azur.

Après avoir empli ma gourde aux fontaines de Romme. après m'être rafraîchi, je commençais l'ascension de la petite sommité d'En Trotzé. La sente mal tracée grimpe dur sur le gazon, puis parmi des cailloux. Je retrouvais mes impressions de naguère, même chaleur, pareils efforts.

Bientôt un paysan qui me suivait m'eut rejoint. La conversation s'engagea. Le brave homme portait un lourd sac sur son épaule. C'était 40 kilogs de sel, à l'usage des troupeaux dont il avait la garde. Il m'expliqua : il était gérant, cette année, des chalets de Vormy. Et comme, à une question, je répondais venir de Genève, il se dit enchanté de rencontrer un compatriote, car lui était Valaisan. Beaucoup de Valaisans trouvent de l'emploi dans les Alpes de Savoie. Un de ses beaux-frères était à Merry. un autre à la Bombardelle. Là dessus mon gaillard entra dans des histoires de famille, m'énumérant des détails avec cette amusante aisance des gens tout de suite intimes. Pour couper court je parlais température. Ce beau ciel durerait-il ? Mon berger fit la grimace.

— Je ne sais trop. Monsieur, voyez là-bas. ça s'annonce mal.

Mon regard suivit son geste. Et, pour la première fois je remarquai, au loin, par delà les vallées, au-dessus du Pic de Marcellly, — d'ici un cône immense — des nuages qui s'entassaient. Soudain, le lonnerre gronda.

— Diable, fis-je, c'est en effet peu rassurant.

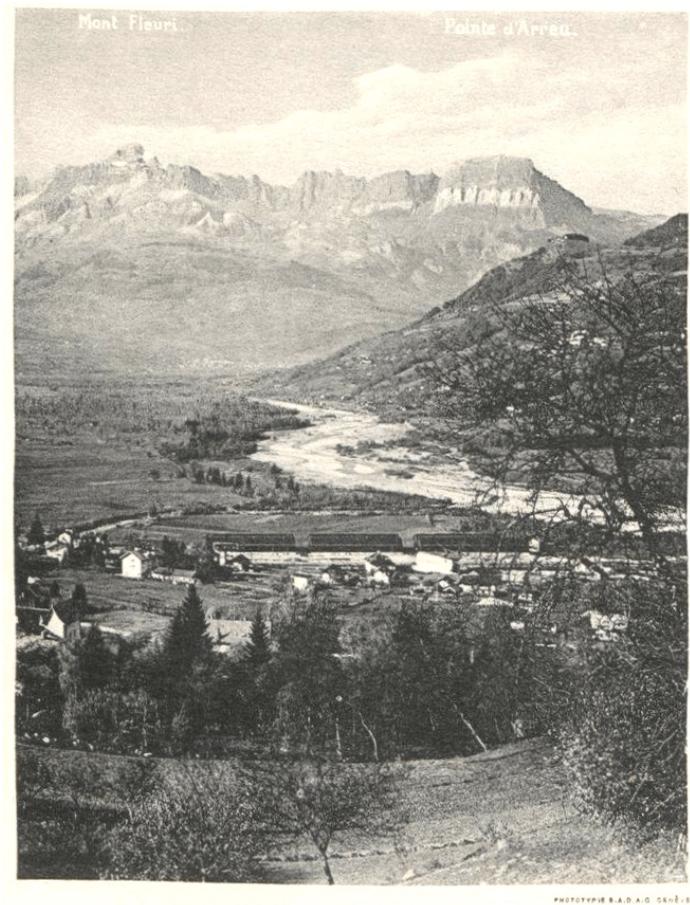
— Si Monsieur se dépêche, reprit l'homme, il pourra se réfugier en Vormy. C'est bien à son service en tout cas.

Je remerciai mon obligeant compagnon qui, plus alerte que moi, en dépit de sa charge, ne tarda pas à me dépasser.

J'hésitai une minute à continuer. Mais, bah, j'étais presque au but. Pour une fois je ne resterais pas à mi-pente ! Un dernier effort et. l'instant d'après j'atteignis l'arête herbue et fleurie où des arbres, ça et là dressaient leurs silhouettes rabougries.

Quel plaisir, toujours nouveau, d'arriver à un sommet ! L'air plus frais vous accueille de sa vivifiante caresse, les sens, aiguisés soudain, savourent parfums et couleurs. Sans doute, à la montée, les fleurs sont tout aussi belles. On les néglige, on passe, tendu par l'effort et la hâte. Mais, là-haut, comme tout paraît jeune, riant, vermeil. Il semble, vraiment, que ces plantes, ces roches, viennent de naître pour noire unique joie !

C'est dans ces dispositions que je m'installai pour déjeuner. Des plaques de neige, alentour, parsemaient encore le gazon. J'allais en quérir pour rafraîchir mon eau quand, tout à coup, j'aperçus, s'avançant à toute vitesse derrière moi. un second orage, sournois, menaçant, prêt à crever. Dissimulés par les Aravis, ces nuées s'accumulaient, avec leur soudaineté habituelle, et j'allais être pris entre deux tonnerres !



Les Aravis vus du Fayet.

Cette fois, pas de tergiversations. Rompre une dernière bouchée, boucler mon sac et déguerpir fut lestement fait. J'étais à peine sur la pente que, déjà, de larges gouttes tombaient. Je pris le trot. Et, en vérité, je ne sais pas comment je suis descendu, sautant, bondissant parmi les pierres croulantes, sans prendre garde, talonné par la crainte d'une douche soignée. J'avais mis une bonne heure pour monter. Je lus en bas en vingt minutes.

L'averse était déjà drue quand j'atteignis le premier chalet de Romme. Des gens rentraient le foin en toute hâte. Je leur demandai refuge, je les suivis dans la cuisine.

La famille chez qui le hasard m'introduisait allait se mettre à table. C'était le père, la mère, leur fille, une solide gaillarde de seize ou dix-huit ans et un bébé. Force me fut, sur leur invitation, de m'asseoir avec eux. Comment refuser à ces braves gens.

Au dehors la tempête cinglait les murs. Par moment, le volet de l'unique fenêtre battait. La nuit emplissait alors la pièce, puis un nouveau coup de vent l'ouvrait. Par la vaste cheminée, lotit près de moi, de l'eau me tombait goutte à goutte sur la tête.

— Fichu orage, Monsieur... Mangez chaud... Ça vous fera du bien.

Merci... Vous êtes bien bon...

De temps en temps nous échangeons ainsi des politesses.

J'avais avalé d'assez bon cœur une soupe aux légumes. Puis vint une tête de cochon que mon hôte me recommanda. Alors les choses se gâtèrent. Comme je regardais avec méfiance ce paquet d'os et de cartilage qui nageait dans une sorte d'huile, le père le prit soudain avec les quatre doigts et le pouce, et se mit à en détacher des morceaux qu'il nous

jetait dans nos assiettes. J'eus un soupir de détresse. Enfin, appelant à mon aide Epictète et Zenon et, surtout, grâce à de grands verres de cidre que j'engouffrais coup sur coup, je réussis à l'aire descendre cette pâture.

D'ailleurs, je pus prendre mon temps, car la conversation roulait, maintenant. Mes montagnards s'apprivoisaient, me racontaient leurs affaires.

Toujours la démangeaison des confidences !

Louis Roc — c'était le nom du bonhomme — connaissait les grandes villes, avait vu de près la civilisation. Sa femme et lui étaient demeurés dix ans à Paris, lui cocher et elle cordon bleu dans une grande maison.

Quelle surprise ! Ces paysans avaient vécu de la vie des cités, et ils étaient revenus ici, dans ce hameau perdu ! Après avoir goûté aux habitudes parisiennes ils avaient repris le dur métier des champs, le harnais de la glèbe et ses peines et ses misères !

Son couteau d'une main, son cartilage de l'autre, mon hôte, en face de moi, mangeait laborieusement. Avec sa face ravagée de rides et de tannes, hérissée d'une barbe sauvage, et des yeux, bizarrement rapprochés, qui lui donnaient l'air d'un cyclope, et la broussaille de ses cheveux pareils à une toison de bête, il offrait un aspect si préhistorique, que je n'arrivais pas à me le représenter autrement. Cet homme avait porté une livrée, il avait conduit au Bois ?...

Et sa femme, à ma droite, cette lourde paysanne mal nippée qui venait de cuisiner cette affreuse tête de cochon, elle avait su confectionner des friandises, délices des palais subtil...

Hélas, trois fois hélas ! Mais j'avais pour me consoler, la vue de la jeune fille, plante superbe de ces Alpes, aux traits

réguliers, empreints de finesse, qu'éclairaient des yeux purs. Ah ! quel contraste violent aux pimbêches de salons ! Quelle antithèse, aussi, aux gamines de faubourgs ! Celle qui dépeçait là son os à la pointe du couteau, comme son père, était large et carrée, éclatante de vigueur et de sève. L'air limpide avait brûlé le teint vermeil de ses joues, décoloré ses cheveux couleur de paille roussie. Et ayant faim, elle se repaissait, les coudes écartés sur la table, calée sur sa taille ample, ignorante des entraves. Et, pourtant, rien de vulgaire ni de grossier dans toute sa personne, alerte et souple et radieuse de vie sereine.

Le vent ayant rabattu le volet, plus longtemps, cette fois, elle se leva en riant, sortit le fixer au mur. Elle revint, trempée d'eau, égayée toujours, mais se tut car le père racontait une histoire.

J'avais parlé des montagnes, de l'existence des bergers, si monotone, si rude.

— Monotone, pas toujours, venait d'observer mon hôte. On a bien, ci et là, aussi des choses... Tenez, il y a de ça quatre ans...

Et, avec des mots tout simples, des phrases lentes, mais d'une couleur étonnante et, parfois, des archaïsmes, comme ils en ont encore, il s'étais mis à me dire ce drame banal et navrant :

L'aventure était arrivée à un de ses neveux qui gardait les bêtes, là-haut. Un matin de clair soleil, en flânant sur les pentes, tout à coup il avait cru apercevoir quelque chose. C'était contre le tronc d'un arbre, comme un homme qui se serait tenu debout. S'étant approché, un frisson 'avait pris bien que ce soit un gaillard et un vaillant, mais là, appuyé à un arolle, il y avait bien un homme, en effet, un étranger, immobile, d'une immobilité si drôle... Et, soudain, un cri lui

échappa, car les mouches couvraient la figure de cet homme, lui mangeaient la chair autour d'un grand trou qu'il avait dans la joue....

Plus tard les gendarmes étaient montés de Cluses. On avait comme ils disent, « procédé aux constatations ». Mais impossible de rien savoir. Le suicidé avait eu soin de supprimer tout indice. Ni marques de linge, ni portefeuille, ni bijoux, — rien. Seulement, dans une poche, un simple papier sur lequel étaient écrits ces mots : « Je suis philosophe et je désire être enterré sans prêtre. »

Mon hôte s'interrompit pour vider son verre.

Très surpris de ce récit, j'avais écouté bouche bée. L'idée de cet inconnu qui était venu si loin pour mourir me saisissait. Et pourquoi ce coup de revolver, là, sur ces montagnes, quand une chute dans un abîme eût été bien plus simple ? Sans doute ne l'aurait-on jamais retrouvé, ou en tout cas, on pouvait croire à un accident...

Le vent et la pluie continuaient à faire rage. Les vapeurs, descendues maintenant, couvraient le paysage. On ne voyait, par la fenêtre, que des lambeaux de prairies où se mouvaient les voiles effrangés des nuées. Nous étions plongés dans une sorte d'ombre factice que rayait, parfois, l'éclat de la foudre. Et des roulements furieux se prolongeaient alors à l'infini sur les pentes.

— « Je suis philosophe, répéta Louis Roc avec lenteur, comme lisant au fond de sa mémoire, et je désire être enseveli sans prêtre. » Et il le fut, en effet, ajouta-t-il. On l'a enveloppé dans des couvertures et on l'a descendu comme on a pu. Même que ça puait. Monsieur, sauf respect, car vous comprenez, il était déjà... il était déjà tout...

Le brave homme cherchait un mot décent.

— En décomposition, dis-je.

— C'est ça, oui, c'est bien ça. Les mouches et les oiseaux lui avaient rongé les yeux, et les mulots avaient déjà attaqué les jambes...

Bref, l'inconnu avait été enterré dans le coin du cimetière réservé aux maudits.

D'ailleurs, expliqua mon hôte, comme suicidé il n'aurait pas pu recevoir les sacrements.

— Et plus tard, demandai-je, la police n'a-t-elle pas appris ? Personne ne l'a-t-elle réclamé ?

— Non, jamais, déclara Louis Roc.

Ces mots furent suivis d'un silence lugubre qu'amplifiait le contraste des clameurs du dehors.

Tout à coup, une idée m'effleurant, je questionnai :

— Et où l'avait-on trouvé ce malheureux ? Tranquillement mon hôte répondit :

— D'En Trozéz, Monsieur, justement d'où vous venez.

Pourquoi eu s-je un frémissement ? Sur cette cime de soleil et de fleurs, où je m'étais assis, — peut-être au pied de ce même arolle — un inconnu s'était tué. Eh bien, quoi d'étonnant ? De la gaieté, de la mort, des clartés, du deuil, qui se côtoient, qui roulent pêle-mêle à l'abîme, — n'est-ce pas la Vie ?

.

Peu d'instants après j'étais sur le chemin de Cluses.

Comme il arrive à ces hauteurs, l'orage promptement calmé, s'achevait en averses qui tombaient, maintenant, drues, régulières, sans un souffle. Abrisé du vaste parapluie, — le classique parapluie de l'escouade — que m'avaient prêté ces braves gens, je descendais solitaire sur la route où

pas un être d'apparaissait. Parfois des îlots de nuages, errants sur les verdure mouillées, m'ensevelissaient de leur moiteur oppressante et opaque. Et, dans cette ombre subite, où des formes vagues s'estompaient, j'étais saisi d'un malaise, comme d'une sorte d'angoisse qui me faisait me retourner brusquement.

Mais il n'y avait rien que le martèlement monotone de la pluie sur les feuilles.

III

La Pointe d'Arreu

Cette fois tout a été préparé, Je suis venu exprès à Sallanches pour « faire » la Pointe. J'ai retenu un guide. Léopold Pissard, le meilleur de la région. Le temps est radieux : partons !

Nous gravissons le sentier, mentionné plus haut, qui coupé obliquement La colline de Saint-Roch pour aboutir à Doran. Excellente route muletière, faisant la marche aisée, d'autant plus que, cette fois-ci, je n'ai ni sac ni plaid, m'étant déchargé du tout sur le guide. Il fait déjà chaud car je ne suis guère matinal Qu'importe ! Un peu plus, un peu moins, du moment qu'il faut ruisseler !

Et c'est, toujours nouveau, le plaisir des prairies et des fleurs, la joie du grand air. de l'espace...

Première halte au pied d'un noyer. Tout en emplissant sa gourde au ruisseau. Pissard me dit beaucoup de mal des gens de X... connus, paraît-il pour leur mauvais caractère. Nous bavardons, et je déplore pour la centième fois l'esprit de routine, l'absence d'initiative qui laisse en friche ces sites admirables. Quelle rivale triomphante de la Suisse, cette Haute-Savoie, si l'on voulait ! Ce belvédère de St-Roch, par exemple, en face du Mont-Blanc, pourquoi n'a-t-il pas funiculaire et hôtels ? Pissard est d'accord mais me fait la réponse déjà cent fois entendue aussi : le manque de capitaux, ceux du pays sont trop pauvres, et quant aux millionnaires parisiens ils préfèrent placer leurs fonds en Russie. C'est ainsi que les hôteliers helvétiques drainent 10

millions par an tandis que ceux de la Tarenlaise. de la Savoie, du Dauphiné. continuent à être très clairsemés.

En route de nouveau. Le sentier devient raide. Nous passons au pied des premiers contreforts rocheux. Puis l'air fraîchit un alpage se découvre à un détour : c'est Doran.

Les chalets se tassent contre un épaulement. En face, le pierrier du col s'élançe, très haut, jusqu'à l'échancrure à gauche de la Pointe. Enorme, massive, carrée, celle-ci m'apparaît, maintenant, plus inaccessible que jamais avec, sa colonnade de piliers. Pissard m'explique : nous allons grimper tout droit dans le pierrier, puis nous contournerons les « têtes ». Vers l'ouest, la chaîne des Aravis déploie ses festons dentelés que domine la Pointe-Percée. Non loin de nous un grand pan de neige clot l'horizon. Le vallon de Doran, on le voit, est fort resserré. Au fond, coule, un torrent qui, plus bas, bondit en une chute — la cascade de Doran — visible des bords de l'Arve.

Deuxième halle dans un chalet où une bonne vieille s'empresse de patoisier avec Pissard. Le bruit se répand aussitôt qu'un « monchu » est arrivé et des têtes curieuses s'approchent. La bonne vieille me dit qu'elle tremble quand des touristes passent par là, car c'est « si rapide par là-haut ». Ce qui la rassure c'est que Pissard m'accompagne et que j'ai un bon « piquet ».

Ayant dûment sablé « reblochon » et laitage nous repartons. Le torrent traversé, l'ascension véritable commence. Le chemin, comme dit mon guide, est extrêmement simple : on n'a qu'à monter tout droit. Aucune difficulté, en effet, de l'endurance suffit. Mais des doutes — touriste novice que je suis — me viennent sur mes capacités. Ignorant de l'optique particulière de la montagne les pentes, vues d'en bas, me paraissent si déclives, que je me demande

comment les gravir. Pissard me rassure :

— Vous verrez, Monsieur, c'est très facile.

Nous dépassons des troupeaux avec l'inévitable inquiétude du taureau.

Des blocs bossuent le terrain, voici le pierrier.

Un ami, grand coureur de cimes, m'avait dit naguère : « Quel tord-pieds, ce col de Doran, deux heures à dégringoler dans les cailloux ! »

En ce moment je partage son avis, bien que ce soit les cailloux qui dégringolent tandis que moi, je monte.

Quand nous stoppons j'ai le loisir d'admirer, à ma gauche, la paroi des Aravis, d'une roche sombre et si moussue qu'on la dirait veloutée de vert. Entre temps Pissard me raconte que le mois dernier il y avait encore des avalanches et que, passant ici, il a failli être assommé.

Enfin, voici les fameuses « têtes ». Nous quittons avec plaisir notre pierrier et je constate qu'un sentier bien tracé le contourne, en effet, et le surplombe.

La marche est, désormais, plus facile. De pseudo-cheminées conduisent droit à l'arête.

Il y a quelque tristesse à atteindre le sommet d'une montagne. La région des cimes est aussi la région des ruines. Partout, de la pierre brisée, excoriée, délitée, partout, sans herbe, sans un germe, l'ossature dénudée du roc pareille aux os d'un mort. Rempart crénelé par le temps et tout jonché de débris, la Pointe d'Arreu, sous l'éclatant soleil, étale sa désolation. Et l'on songe aux luttes incessantes des éléments contre l'alpe qu'ils déchirent par lambeaux. Plus bas, parmi les verdure, l'œuvre de destruction s'efface sous le renouveau des sèves. Mais ici nulle fleur, pas une touffe qui masque les blessures. C'est le champ de l'éternel combat que

la tempête, le soleil et les frimas livrent au rocher jusqu'à la ruine définitive.

La voix du guide dissipe soudain ma rêverie : — Eh bien, Monsieur, vous voulez rester là ?

— Comment ? Nous n'y sommes pas encore ?

— Non, la plus haute pointe est là-bas.

Et il me montre, à quelque cent mètres, l'extrémité Est de l'arête. Je m'avance encore un peu... et je recule. Je ne m'attendais pas à ce gouffre. C'est à pic sur l'autre versant ! Et moi qui ai la tête solide, d'ordinaire, je sens un subit vertige, j'ai le trac, bref, je suis obligé de prendre la main de Pissard pour franchir ce pas.

Voici enfin le but suprême. La cime s'élargit en un belvédère que borne un « cairn » surmonté d'une perche. Pissard m'apprend qu'il est l'auteur de cette petite construction. Sans doute tenait-il à me la montrer.

J'ai retrouvé ma stabilité. Je regarde longuement.

Au fond du gouffre, ces chalets comme écrasés sur le pâturage, c'est Chérente, d'urticante mémoire. Tout au loin voici la vallée de Pralong, la cime d'Almet, le Bargy. Curieuse sensation de sites connus, mais vus, pour la première fois, sous une autre face.

Je me retourne, et c'est le Mont-Blanc dans toute sa gloire. A ma gauche ce sont Warens, Barmerousse, Platé, forteresse géante qui hérissé, au cœur de la Haute-Savoie, l'immensité de ses murailles. Et tout au fond de la cuve qui me sépare du Mont-Blanc, Sallanches, dont les maisons ont l'air de dominos. Avec la longue vue, on distingue les lions de la fontaine, comme des jouets minuscules. Au delà, c'est Le Fayet, Saint-Gervais et les ondulations verdoyantes de la vallée de Montjoye.

Rissolé par les Turcs. M. Cryptogame entendait distinctement cuire son flanc droit.

J'ai senti distinctement rôtir la peau de mes mains et de ma nuque au soleil qui dardait sur la pointe. C'est une petite expérience de physique amusante à la portée de chacun et que favorise la sécheresse de l'air à ces hauteurs.

Nous sommes redescendus par le même chemin.

Je me souviens que nous dûmes bombarder des chèvres et des moulons qui faisaient, en gambadant, rouler des pierres sur nous.

Mélancolie du retour ! Après deux essais infructueux, espacés sur trois années, je venais d'atteindre, enfin, cette cime. Y retournerai-je jamais ?...

Une fois, nous nous sommes arrêtés au bord d'une fontaine. La fraîcheur du soir tombait.

Il faisait un grand silence troublé seulement par de lointaines sonnailles. Penché sur l'eau claire je remarquai des abeilles qui s'y débattaient. Saisies par le froid subit, les pauvres bestioles luttèrent à peine. O le contraste de cette humble agonie avec la majesté sereine de l'heure !

A Doran nous passâmes rapidement sans nous arrêter.

Il était nuit close lorsque j'arrivais à Sallanches.

Très fatigué j'eus à peine le courage d'avalier un léger repas. Mais, remonté dans ma chambre, à ma fenêtre ouverte sur les Aravis. longtemps encore je regardai, là-haut, dans la buée lunaire, les énormes « têtes » qui s'érigeaient, pareilles à des statues de dieux oubliés et quand même immortels.



B. A. G. GENEVE

Sommet du Col des Aravis.

IV

Une Course de Vallées Le Col des Aravis

Avant de quitter les Aravis, je tiens à signaler une course de vallées qui, pour les amateurs de voyages à pied, constitue un intéressant itinéraire. Il s'agit de faire le tour de cette chaîne, ou du moins de sa plus importante partie, jusqu'au col des Aravis.

On peut, bien entendu, aller aussi en voiture. Une excellente route suit tout le parcours, y compris le col lui-même (1000 m). C'est, sauf erreur, la voie carrossable la plus élevée de la Haute-Savoie.

Je n'insiste pas sur la préférence de la manière pédestre. Tous les flâneurs me comprendront.

Notre excursion dura quatre jours. Parti de St-Pierre-de-Rumilly, on contourne d'abord la base des Vergys dont une très haute paroi, visible de tout le pays. même des environs de Genève domine à pic la route. Encaissée dès le début, celle-ci surplombe le torrent, du Borne, qui écume au fond d'un couloir ; Le paysage est sévère. Des forêts assombrissent les pentes d'où émergent, ça et là, des roches. C'est ici que s'amorcent les sentiers de Soudine, Jalouvre, Roche-Parnal, et d'autres modestes sommités chères aux clubistes du dimanche. Une montagne en dents de scie clot l'horizon, à droite (Rochers de Lachat). Pendant une heure on l'a constamment devant soi. Puis nous

traversons le Petit-Bornand et Entremont, villages célèbres par leurs truites. Il y a quelques années, des personnes de Genève vinrent y faire un arbre de Noël. Ce fut un événement pour toute la contrée. Jamais on n'avait vu de sapin illuminé.

Après Entremont la vallée s'élargit et bifurque vers l'ouest. On laisse à gauche le bourg du Grand-Bornand d'où l'on peut, à travers le col des Annes parvenir à Pralong, au pied des Aravis. Car il faut dire que, jusqu'à présent, nous n'avons pas encore rejoint cette chaîne. Nous nous en sommes rapprochés par degrés, mais ce n'est qu'à La Clusaz que nous y atteindrons.¹

A Saint-Jean-de-Sixt le val se canalise de nouveau et demeure tel, désormais. Cette région est riche en arbres superbes ! Je me souviens de sapinières touffues bordant la route de leurs solennelles colonnades.

La Clusaz se terre comme au fond d'un puits formé par les pentes élevés et très inclinés des Aravis. Il y a de beaux pâturages alentour des forêts.

Nous couchons dans cette localité à l'auberge du *Soleil levant* tenue par Mme Gallay — La « mère » Gallay bien connue des Genevois. En été de nombreux étrangers séjournent dans toute la vallée du Borne. A cette époque on construisait un hôtel à l'entrée du village.

Le lendemain départ pour La Giétatz, à travers le col des Aravis. La route s'élève en lacets sur les pentes de la montagne jusqu'au passage que dominant au nord la Porte des Aravis, au sud les Rochers d'Etale. Un service quotidien de breaks relie, par cette voie, les bains de Saint-Gervais et

¹ Au fond le véritable tour des Aravis consisterait à aller de Pralong à La Clusaz à travers plusieurs cols

Thônes d'où un tram conduit à Annecy. Ce col est l'un des plus remarquables des Alpes. Quand, arrivé au sommet, on découvre tout à coup le Mont-Blanc et son cortège étincelant, l'impression est imposante.



Chalets d'Etale, au-dessus du Col des Aravis.

Des touffes de rhododendrons fleurissent non loin de la route. Nous en cueillîmes avant de descendre vers La Giétaz qui, sur l'autre face, fait pendant à La Clusaz, et enfouie, également, au fond d'un entonnoir.

Je méditais d'escalader la Porte des Aravis, dont la crête massive planait, tout là-haut, dans les nuages. Mais, impossible de me procurer un guide. La bonne femme de notre auberge me découragea, du reste, fortement, me prédisant que je me « fracasserai ». Comme le ciel se mettait à la pluie j'abandonnai mon projet. Cette menace me fit renoncer, pareillement, à gagner Sallanches par le col Jaillot, à la hase des Aravis.

Aussi, le troisième jour, poursuivons-nous tout simplement par la grande route qui rejoint, à Flumet, la vallée de Mégève. De nouveau, nous nous éloignons des Aravis dont nous ne perdons pas de vue, cependant, les cimes dentelées, de la Pointe-Percée, sur Pralong, au Charvin, près d'Albertville.

Après Flumet et ses gorges, fort pittoresques, de l'Arly, le paysage s'aplanit, la route se borde de prairies qui s'en vont en lentes ondulations, à l'horizon, où surgit, là-bas, le verdoyant Mont-Joli. Le mauvais temps, d'ailleurs, nous surprend peu avant Mégève. Il ne fait que s'aggraver pendant la nuit si bien que, le lendemain, force nous est de terminer en voiture.

Avant de quitter Mégève nous visitons un tas-Sage de laine où les paysans apportent les toisons de la contrée. Ce lissage est une des rares industries qui, fondées avant l'annexion, jouissent de la franchise douanière.

Nous partons enfin.

Tout à coup, notre landau s'arrête. Le cocher met une couverture sur les yeux des chevaux. Penché à la portière, j'aperçois, sous l'averse, des éléphants qui s'avancent gravement au milieu d'une sorte de caravane. Des éléphants dans ce décor alpestre ! Bizarre impression ! Il s'agissait, bien entendu, d'un cirque en voyage.

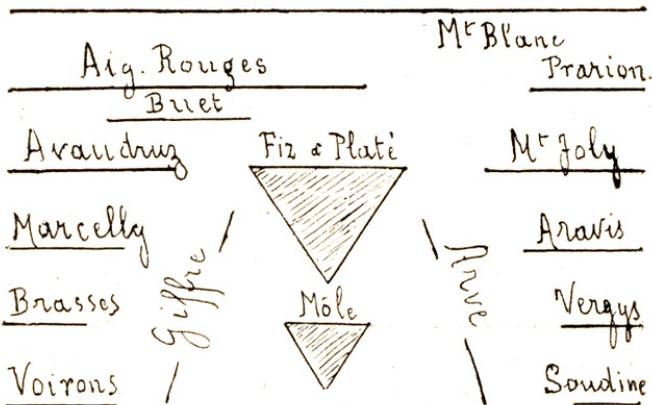
Deux heures plus tard, à la fenêtre d'un hôtel de Sallanches, je regardai, mélancolique, l'Aiguille de Warens, ruisselante, dans un floconnement de nuées.

LES ALPES DE TANINGES

Les Alpes de Taninges

Le promeneur qui flâne aux environs de Genève ne tarde pas à distinguer la curieuse symétrie des Alpes. On dirait d'un décor préconçu en vue de l'apothéose du Mont-Blanc. Portants d'une scène gigantesque, les chaînes de montagne, à droite et à gauche, ouvrent l'éventail de leurs vallées. Dans le fond du paysage, et le dominant de sa masse, le colosse trône en plein ciel.

Ce graphique précisera ma pensée :



On voit que le Mont-Blanc n'occupe pas exactement le centre du tableau. On voit aussi que des massifs intermédiaires encombrant les premiers plans. Ces détails, d'ailleurs, loin de nuire à l'effet, y contribuent, au contraire, en graduant à l'oeil la perspective. Cas peut-être unique au monde où la nature s'est complue à l'artifice d'une véritable mise en scène !

Notre schéma expose la situation des Alpes de Taninges dans le régime du Mont-Blanc.

Leur chaîne s'élève immédiatement au-dessus du bourg. Elle atteint d'emblée, par un presque à pic de 1600 mètres (au-dessus du Giffre) un des plus hauts points de son altitude (Pic de Marcelly, 2166 m.).

Le Pic de Marcelly s'avance comme une proue de navire dans la vallée. Visible de partout il l'orme le meilleur observatoire d'où l'on embrasse la Savoie et Genève.

Saut au Roc d'Enfer (hauteur maximum) la chaîne de Taninges est partout gazonnée. C'est une montagne de pâturage, verdoyante jusqu'aux cimes, et dont l'ossature rougeâtre perce à peine le manteau. Elégamment festonnée, la crête ondule à l'horizon, crevée de cols nombreux reliant les vallées des Gets. de Bellevaux. du Biot, dans les directions de Morzine et de Thonon.

Ses principales sommités sont Chalune, voisine du Roc d'Enfer, et le Billat. Toutes d'accès facile, à l'exception du Roc, dangereux par la pente de ses gazons glissants. La plupart sont trop basses, d'ailleurs, pour offrir un réel intérêt. Seuls, Marcelly, le Roc et le Billat sont des points de vue.

* * *

Il y a derrière Marcelly, et ouvert sur le Mont-Blanc, un vaste plateau dans une situation merveilleuse. C'est le Praz-de-Lys.

Dans un autre pays que la France, ce site serait célèbre. La splendeur du panorama — et ce n'est point phraséologie de Baedeker — la splendeur du panorama eût attiré les foules. Le Praz-de-Lys est, en effet, un belvédère créé tout exprès

pour le Mont-Blanc. Nulle part le cortège des Pics, des Aiguilles et des Dômes n'apparaît mieux dans toute sa magnificence. De la cime suprême, à droite, à la Dent du Midi, à gauche, la chaîne se déroule, dans ses moindres détails, pour la joie du regard. Par un ciel d'été, sous l'éclatant soleil, le spectacle est réellement unique. Dans le scintillement diamanté de ses glaces étincelantes. c'est vraiment le diadème de la Terre qui s'érige, triomphal et glorieux, dans l'azur que pâlit tant d'éclat.

Or, à l'heure où j'écris, le Praz-de-Lys est à peu près inconnu. Quelques notables de Taninges. qu'il faut féliciter de leur initiative, y ont fait construire un petit hôtel. C'est tout. L'accès de la montagne est peu commode pour le grand public. Un chemin muletier est la seule voie de communication. Aux gens point ingambes reste l'unique ressource d'une sorte de traîneau qu'un cheval hisse parmi les cailloux. Depuis dix ans, la commune de Taninges hésite devant les frais d'une route. Voilà où en sont les choses, voilà où elles en seront tant que l'inertie française condamnera la Haute-Savoie (sauf Chamonix) à un état végétatif à côté de la Suisse industrielle et entreprenante.

* * *

Je crois bien être celui qui a inauguré l'hôtel en question. Fait entièrement de bois, il était encore en œuvre lors de ma première excursion. Je lus le premier occupant de la première chambre terminée.

Jusqu'alors, les touristes s'arrêtaient « chez Grange », au Pontet, maison isolée au bord du plateau. Cette auberge existe encore, ouverte toute l'année à l'usage des montagnards. Une scierie établie sur le torrent occasionne, en effet, un certain va-et-vient.

L'hôtel du Praz-de-Lys, qui ne compte guère qu'une quarantaine de numéros, fait chaque année le maximum. On en peut augurer le succès d'une entreprise plus vaste. Si jamais le Praz-de-Lys est mis en valeur comme il le mérite, si un funiculaire le relie à Taninges et qu'après avoir drainé telles parties marécageuses, on construise de grands hôtels, il peut, certes, prétendre à devenir la perle de la Savoie.

Pareils propos étonnent, sans doute, chez un flâneur. Les fervents de montagnes n'ont pas coutume de priser le tourisme, le « cookisme ». Amant des solitudes, jaloux des beautés sauvages, l'envahissement du public, au contraire, leur est odieux. Eh bien, non, je ne suis pas de ceux-là, et je m'en vante. Je m'empresse même de protester ici contre ce stupide égoïsme de mandarin. Notre époque favorise de plus en plus le règne des foules. Le peuple, la multitude, veut sa part de plaisir, de bonheur, de beauté. Pourquoi réserver à un petit nombre les jouissances merveilleuses de l'Alpe ? Dira-t-on qu'une excursion coûte peu et que l'alpinisme est démocratique ? Sans doute, mais il est quand même le monopole d'une élite. La vigueur, elle aussi, est un privilège. Et pourquoi, sous de vains prétextes d'art, interdire à toute une partie du public, aux femmes, aux enfants, aux vieillards, aux invalides, pourquoi leur interdire ces joies fortes et vivifiantes, les priver de l'influence salutaire de ces grands spectacles ? Nous vivons en un temps de pérégrinations multiples. Jamais, à aucun moment, la masse ne fut si nomade. Inutile de la blâmer. Il faut accepter son époque. Les besoins et les exigences vont, d'autre part, en se compliquant. Favorisons donc les meilleurs, ceux qui tendent à de bons résultats. Laissons construire chemins de fer et hôtels, quitte à écorner quelque peu les décors. Que les artistes, au lieu de gémir, s'appliquent à orienter l'effort des hommes d'affaires, qu'ils les conseillent et les dirigent et l'on

n'aura plus à déplorer tant de fâcheuses casernes en plaine montagne.

* * *

Le plateau du Praz-de-Lys n'est point uniforme. C'est une plaine montueuse, si j'ose dire, soit coupée de dépressions où stagnent souvent les eaux. Des bouquets de sapins l'égayent dont l'ombre, parmi les mousses, mûrit airelles et framboises. Au premier plan, au-dessous du Mont-Blanc, l'œil se repose sur les croupes gazonnées de Jouplane, que dominent les rocs des Avaudruz. A l'est, la Dent du Midi, pareille à une lame ébréchée, clot l'horizon. Plus près, ce sont Chalune, le Roc d'Enfer et la petite Pointe d'Uble, pain de sucre vert surgi d'un vallon champêtre, A l'ouest, enfin, festonnent les crêtes peu élevées de Marcelly.



Les Alpes de Taninges vues de la vallée de l'Arve.

En face de l'hôtel, sur un contrefort rocheux, à mi-pente de Marcelly, s'élève une croix. Elle domine le petit lac de Roy, enfoncé dans une dépression du contrefort. Vu des sommités voisines — Pointe-Fleurie. Crêt-Rôti ce lac bleu dans la verdure justifie la classique image du saphir serti d'émeraude.

Tel il m'apparut ce beau jour que j'errais dans la montagne au gré de ma fantaisie. J'avais quitté Genève sans but, sans

autre but que la solitude et le silence de l'Alpe. Grisé de soleil et d'air pur, je flânais à l'aventure avec la vague intention de gagner Somman. Mais, en route l'idée m'avait pris de grimper tout droit devant moi. Non sans peine j'avais atteint une arête herbue et, tout à coup, le lac de Roy s'était révélé à mes pieds. Au loin, la vue embrassait l'éternelle splendeur des Alpes....

Après une courte halte, je tentai de poursuivre, mais mon arête herbue s'arrêtait, devenait une sorte de mur fait de blocs mal équilibrés. De chaque côté, à pic, le vide : ici le lac et là un petit vallon en forme de cirque. J'eus alors la plus belle impression de vertige de ma vie. Je m'étais engagé parmi ces blocs lorsque, soudain, une force m'attira vers le gouffre, une angoisse m'étreignit, je sentis que j'allais tomber, qu'il *fallait* tomber... Et pas une âme à l'horizon... pas une âme à l'horizon ... J'étais seul devant L'infini ouvert sur le chaos des cimes... Sensation inoubliable !

Je n'eus que le temps de me mettre à plat ventre. Et c'est dans cette posture que je dus ramper au-dessous des roches. Tout de suite j'allai mieux. Puis continuant à faire la chenille, j'arrivai bientôt à une place plus commode, tout près de Pointe-Fleurie.

Sans importance, Pointe-Fleurie est l'une des dents du feston de la chaîne de Marcellly.

On aperçoit de la vallée, là-haut, contre la montagne, une prairie en plein soleil, que ponctuent des chalets blancs. C'est la Roche-Palud, directement au-dessous de Pointe-Fleurie, un chemin conduit de là à Somman, autre vallon à deux kilomètres vers l'est. Roche-Palud, Roy, Somman, Uble, etc., tous ces alpages occupent, dans les Alpes de Taninges, des revers ou des fonds de vallons très rapprochés, que séparent des plis rocheux.

Ce jour-là je descendis sur La Roche-Palud où de braves femmes me donnèrent de quoi me restaurer. Puis je gagnai la vallée par un chemin facile mais rapide et rocailleux en diable. A signaler, vers le bas, une chapelle dédiée à un saint local, Saint-Gras, qui devait avoir, évidemment, beaucoup d'onction.....

* * *

Ce chemin débouche sur une petite station, simple halte du tramway de Samoëns. Mais de La Roche-Palud, on peut descendre directement à Mieussy. Le sentier est assez bon, sauf à l'endroit dénommé les *égras* (les degrés), escalier de 300 marches environ, bien taillé, du reste, mais fatigant, cela va de soi.

Il y a quelques *égras* semblables en Haute-Savoie, notamment ceux de Platé, dans les Fiz, autrement vertigineux, d'ailleurs.

Depuis qu'un nouveau sentier, sans marche, conduit de Somman à Mieussy, les *égras* de La Roche-Palud sont fort délaissés. Le sentier nouveau est utile surtout aux bestiaux dont un grand nombre se cassaient pieds et pattes dans les *égras*.

J'ai fait connaissance de ce passage par hasard, un automne de brumes et de froidure. La cueillette des cyclamens, dont cette région est constellée, nous avait entraînés fort loin. Egarés par le brouillard, nous avons abouti à un pierrier, égayé de buissons d'épines, dont nous ne pouvions sortir. Toute une caravane m'accompagnait que j'avais l'outrecuidance de guider. Déjà plusieurs dames avaient laissé des lambeaux de leurs jupes aux branchages, sans préjudice de pieds tordus et autres fioritures, lorsque, parti en éclaireur, je poussai un cri de délivrance : nous tenions enfin le bon chemin ! Bon, je le croyais du moins,

me figurant arriver bientôt à Somman. but de notre excursion. La vue des *égras*, quelques minutes plus tard, me révéla mon erreur !

Au pied de ceux-ci, une grotte assez haute s'enfonce dans le roc d'où sort un torrent. Fermée d'une grille, l'ouverture en est, de plus, ornée d'une madone et autres accessoires religieux. Nous fîmes quelques pas dans cette grotte qui tourne tout de suite, et devient peu praticable. J'ai appris, plus tard, que le torrent passe pour miraculeux et que les indigènes y font des pèlerinages.

Ma caravane, déjà fatiguée, acheva de s'exténuer dans les *égras*. Une des dames faillit rester en route. Enfin, à force d'encouragements, nous atteignîmes les chalets où s'improvisa une manière de déjeuner. Surprise de nos compagnes en voyant l'hôtesse, qui préparait une omelette, commencer par faire fondre du sel avant de mettre les œufs !

Pendant le repas, très gai, dans la cuisine étroite et enfumée, le brouillard se dissipa. Une heure après, ragailardis, nous redescendions par l'autre chemin, en face d'un Mont-Blanc tout découvert et lumineux.

* * *

Pourquoi donc les J.-H. Bosny ont-ils fourré une description de Somman dans leur roman *Thérèse Degaudy* ? Cette très belle étude psychologique s'en serait d'autant mieux passée que la dite description est tout simplement absurde. Ces éminents romanciers y parlent de la Haute-Savoie avec la compétence de l'aveugle du Pont-des-Arts. Pour eux, Somman, — le Somman, comme ils disent — est une cime d'où la vue s'étend jusqu'au grand et au petit Bornand (*sic*). C'est sans doute Jalouvre et l'Aiguille du Midi qu'ils décorent de ces noms de villages ! Autre chose : les J.-H. Bosny prétendent que, dans l'auberge

de Somman, « trop d'ivrognes menaient leur vain tapage ». (*resic*) Or, dans les bons jours, il s'y arrête bien environ trois personnes !... Comme quoi on peut être de l'Académie des Goncourt et se montrer parfaitement godiche en parlant de ce qu'on n'a jamais vu !

Somman est un charmant vallon, verdoyant et pittoresque qui, séparé du Praz-de-Lys par un col très peu élevé, — simple renflement de terrain — forme, à ce plateau, comme un débouché sur Mieussy. Borné à l'est par les Rochers de Vésine, à l'ouest par les zigzags de Marcelly, Somman est arrosé d'un ruisseau poissonneux, dit-on, et qui descend en cascade le long du nouveau sentier.

L'auberge que mentionnent les Rosny est tenue par une excellente femme — dans les chalets de pâturages on ne trouve généralement que des femmes, les hommes s'occupant des troupeaux, — vive, pleine d'entrain, aimant à rire avec ses rares clients. Elle est souvent absente, d'ailleurs. En ce cas, prendre la clef derrière une poutre.

Une fois qu'un brin d'herbe était tombé dans ma tasse : — « Prenez garde, me dit-elle, y a un « évêque ». Devant ma surprise elle m'expliqua que les Savoyards appellent ainsi ce qui flotte dans un liquide. Savoureuse ironie de ce peuple volontiers frondeur !

Remarqué, encore, dans cet endroit, un moyen primitif d'aviver le feu à l'aide d'un tube de bois, grossièrement fabriqué, et à travers lequel on souffle sur les braises. La fumée, elle, s'évade par où elle peut, la maisonnette, des plus rudimentaires. n'ayant même pas de cheminée.

* * *



S. A. D. A. S. GENÈVE

Plateau de Somman.

Quand, de l'hôtel du Praz-de-Lys, tournant le dos au Mont-Blanc, on regarde vers le nord, on a devant soi, à gauche d'Uble, deux sommités principales : Chalune et le Roc d'Enfer.

Bien découpé, très affilé, le Roc est comparable à une lame de cimeterre légèrement arquée. Le Pic de Chalune, lui, n'a qu'une pente unie et régulière, gazonnée, d'ailleurs, jusqu'à sa crête.

Pour l'ascension de ce dernier on laisse, d'ordinaire. Somman derrière soi. Comme je me trompai, selon mon habitude, ce ne fut que descendu dans le vallon que j'aperçus, au loin, le vrai chemin.

Je contournai la base des rochers de Vésine pour atteindre le Chalet Blanc, repère indiqué. Après quoi, je me trompai de nouveau et tombai sur un des Souvres — le grand ou le petit, je n'en sais rien — cols qui mènent vers Bellevaux. Ne sachant trop que faire, je m'étendis alors dans les herbes, près d'une source délicieuse, confiant dans le hasard pour m'éclairer. Bienheureuse confiance !

Le hasard vint, en effet, et sans trop tarder.

Ce fut sous la forme d'un pâtre qui rôdait par là avec ses moutons. Et quel pâtre ! Descendu tout droit d'une toile de M. Léopold Bobert ! Un vrai berger bergamasque (il me le dit plus tard), culotte et jambières, chapeau de feutre et long manteau. Il ne lui manquait que sa cornemuse.

Apprenant que je voulais aller à Chalune. il me montra le versant le plus proche, entamant, avec une mimique énergique, un discours où ces mots revenaient :

— Montassu, si, si, montassu, gambar...

— Voulez-vous m'accompagner ? demandai-je en télégraphie sans fil.

— Si, signor, moi, montassu.

Et nous voilà partis tous deux. C'était une de mes premières flâneries, aussi la pente me parut-elle bien rapide et n'avançais-je qu'avec prudence. « Montassu », il faut le dire, consistait à grimper droit devant soi pour rejoindre le vrai sentier. De temps en temps je m'arrêtais pour respirer et mon guide m'encourageait dans son jargon. Avec les trois mots d'italien que je sais, son vague français et de l'intuition, nous parvenions à nous comprendre. J'appris ainsi que ce brave homme, originaire de la province de Bergame, gardait ici des moutons destinés à Genève. Ces pâturages sont, paraît-il, des sortes de garde-manger à l'usage des bouchers genevois.

De halte en halte, d'effort en effort, nous atteignîmes enfin le sentier, non loin de la cime, d'ailleurs, qui s'arrondissait près de là. Midi étant proche j'invitai mon aimable guide à partager mon havre-sac. Sans doute faisait-il rarement semblable repas. Je ne dis point cela pour vanter mon menu, mais sandwiches, fromage, fruits, chocolat, amandes, etc., y compris du Martell Trois-Etoiles, sont tout de même appréciables à 2000 mètres.

Mis de belle humeur, mon compagnon devint intarissable. Il me raconta, notamment, une de ses aventures de l'an dernier. C'était dans le massif de la Dent du Midi. Une dame d'un certain âge, qui tentait l'ascension de la Cathédrale, s'était cassé la jambe dans un pierrier. Lui, accouru à l'aide, prenait cette clame sur son dos et, pendant cinq heures, il était descendu ainsi.

— Cinq ore, cinq ore ! répétait-il en me montrant ses cinq doigts ! Ah ! pénible !

Et, avec une grimace énergique, il se frottait les reins.

Le fait est que cette bonne action n'eût, certes, point été à ma portée !

A l'heure des havanes, j'offris un soulados raffinés à mon pâtre qui lui préféra de beaucoup sa bouffarde.

Le moment vint, cependant, de poursuivre. En me voyant rempaqueter mes affaires le bonhomme ne put s'empêcher d'observer :

— Eh ! quanti cose ! quanti cose !

Et, éclatant de rire, il me montra à sa boutonnière, un peu de fil enroulé autour de quelques aiguilles, — tout son bagage, à lui !

Enfin, nous nous serrâmes chaleureusement les mains. Je gratifiai mon cicérone d'un nombre considérable de « mollo gratia », et, tandis qu'il s'éloignait, je continuai la grimpe.

Chalune n'est, en somme, qu'une vaste taupinière dont un des côtés tombe à pic vers Bellevaux, tandis que l'autre, très rapide, rejoint la base d'Uble. Du sommet la vue est étendue, moins, toutefois, que de Marcelly. De ci, de là, on aperçoit le lac et le Jura. L'ondoiement des crêtes gazonnées vous entoure, d'un vert tourné au jaune, par endroits, ce qui m'amena à cette comparaison indigne du lecteur, de l'auteur et du paysage, mais profondément vraie, au fond, d'une vieille culotte de billard tachée de bière.

Dûment reposé sur l'inévitable « cairn », je me remis en marche, peu après, et gagnai aisément la vallée, par le bon sentier, cette fois.

Le soir me surprit en route. Je vis l'agonie et la mort du Mont-Blanc, féerie toujours nouvelle mais qu'un cadre assombri de sapins faisait plus éclatante aujourd'hui. Dominant leur masse compacte, la cime s'élevait, immaculée, dans la lumière. C'était comme un écran colossal

où les feux obliques du soleil jouaient la symphonie des nuances. Le blanc éclatant des neiges se muait en rose, se fondait en mauve. Puis, en peu d'instants, les teintes atténuées s'abolirent, ne laissant sous le ciel sombre que la pâleur blême du géant.

* * *

Il serait temps, avant de quitter les Alpes de Taninges, de dire deux mots du Pic de Marcelly !

C'est un but d'excursion bien connu des Genevois.

En une journée on peut faire la course et rentrer le soir même en ville. Si l'on ne craint pas la fatigue, bien entendu. Les flâneurs préféreront coucher au Praz-de-Lys.

L'ascension ne présente pas la moindre difficulté. Soit qu'on prenne le sentier habituel, par Planet, soit qu'on passe par le col de Roy ou qu'on monte droit devant soi, comme je le fis la première fois, on finit toujours par arriver, avec plus ou moins de peine et de temps.

Je l'ai dit, Marcelly et les cimes voisines sont des montagnes pour familles, — des « montagnes à vaches », selon le terme méprisant des clubistes. Evidemment, cela est tout de même plus sérieux que les Buttes Chaumont ou les *hügeln* de la Suisse saxonne. Mais avec un peu d'attention chacun pourra s'en tirer.

Vers le sommet, le sentier, très bien marqué, d'ailleurs, côtoie un presque à pic dont certains seront peut-être émus. L'appui d'un bras secourable suffit en ce cas.

L'extrême pointe est formée d'une esplanade de quelques mètres d'où la vue est fort belle. A vos pieds, Taninges, — au fond d'un gouffre de 1600 mètres — avec le cours du Giffre qui raye de ses reflets, la vallée. Puis, au-delà du très

bas col de Chatillon et de la modeste Pointe d'Orchez, la vallée de l'Arve se découvre jusqu'à Cluses. Plus loin encore, les Vergys, Mont-Saxonnex et la chaîne des Aravis qui, vue de biais, offre, d'ici, un très curieux profil en coups de faux. Enfin, sur la droite, au-dessus du massif tourmenté des Fiz. le royal Mont-Blanc et sa cour immaculée de cimes.

Un sentier, plutôt vertigineux, immédiatement sous le Pic, conduit par le plus court à Taninges. Prenons-le et, après un repos mérité à l'hôtel du « Bras-de-Fer », montons dans le tramway de Samoëns.

En route pour Sixt et le col d'Anterne !

* * *

Le sentier du Pic de Marcelly n'existe que depuis 1897.

A propos des itinéraires que je viens d'indiquer et que j'indiquerai plus loin, je pense intéressant de donner ici la liste des plus récents travaux d'accès exécutés par les soins du Club Alpin Français :

1899-1900. — Construction du refuge au pied de Pointe Percée ; altitude, 2.260 mètres ; dépenses, 1.800 francs ; ce refuge est couvert en zinc.

1901-1902. — Achèvement des sentiers du Môle sur une longueur de plus de 7 kilomètres, jusqu'au sommet (1.869 mètres), avec des pentes du 10 au 15 %.

1903. — Réparation et rectification du sentier de Sixt au Buet, par les Beaux-Prés, abrégeant de trois quarts d'heure l'ascension ; altitude, 3.000 mètres.

1903. - Travaux au col de l'Encrenaz, à Bargy ; altitude, 2.000 mètres.

1904. — Travaux au sentier de Gallinons à Bérood. Travaux d'accès au refuge Durier ; altitude ; 3,370 mètres.

Construction à l'Aiguille du Goûter d'un sentier parlant de Tête-Rousse ; altitude. 3.167 mètres, et permettant d'éviter le dangereux Grand Couloir, au moment des avalanches.

1901-1905-1906. — Etudes, projets, négociations, achat d'emplacement, construction à l'Aiguille du douter d'un nouveau refuge revêtu de cuivre pour éviter la foudre ; réfection d'un ancien refuge. Achat et port de mobilier (altitude, 3.815 mètres) ; dépense, 4.500 francs.

1906-1907. — Construction après étude et sous la direction de M. Humbert. d'un sentier allant de Challune au Roc d'Enfer (altitude, 2.150 mètres), en suivant l'arête des montagnes sur près de sept kilomètres de longueur.

1907. — Etude du sentier nouveau de Sixt au Buet par les arêtes du Grenier et du Grenairon ; commencement des travaux dans la forêt et les prés avec le concours des agents forestiers et de la commune.

1907. — Réparation au refuge Durier au Miage. Concours à la commune d'Ayze pour adduction d'eau au chalet du Môle.

LES ROCHERS DES FIZ



S. A. D. G. G. G. G. G.

Le Praz-de-Lys.

I

Samoëns et Sixt

J'étais parti tard de Genève, ce soir-là. Le temps s'assombrissait sur la vallée du Giffre. D'un côté à l'autre des nuées massives écrasaient les monts sous leur voûte sombre. De ci, de là, par une déchirure, un lambeau de ciel pâlisait au loin. Et cette clarté étrange qui précède les orages, baignait les verdure de sa pénombre glauque.

Derrière le Môle, dans ce défilé où le Giffre, rebroussé, dévie vers l'Arve, près de l'usine tassée en contre-bas, nous avons eu un coup d'œil bizarre. Le rouge aveuglant des fours, réverbéré sur des vapeurs errantes, incendiait toute la gorge de sa lueur.

Penelés aux fenêtres du wagon, longtemps nous regardions ce spectacle. Puis la raffale bondit, tout à coup, des éclairs jaillirent. Des formes de montagnes s'accusèrent, brusquement, très noires. On vit des arbres pliés, un coin de haie, de prairie, et l'ombre se referma, plus opaque.

Il ne pleuvait toujours pas. Le vent était glacial.

La nuit se faisait, maintenant, presque complète. Seule, au-dessus du col de Châtillon, une échancrure persistait, blême encore.

Enfin, nous sommes à Samoëns.

Tout le monde descend, la ligne ne va pas plus loin. Dans le désordre de l'arrivée, parmi les lumières vacillantes, nous cherchons la voiture pour Sixt. Le cheval part au galop dans

le vent qui souffle de plus belle. Cols relevés, serrés l'un contre l'autre, nous grelottons. Et voilà que, pour comble, à la vague lueur d'une lanterne, nous voyons que la neige commence à tomber !...

Telle fut ma première arrivée à Samoëns.

Le nom de Samoëns m'évoque de merveilleux petits pois à la française qu'on m'y servit, une fois, et dont je me souviendrai toute ma vie. Et aussi un sermon de grand'messe, certain matin de Pâques. Et encore un épisode de tramway manqué, un dimanche que je devais être chez moi, à Genève, le soir même, pour présider un grand dîner. J'y fus, d'ailleurs, malgré tout, grâce à un cocher hors ligne. Toute la vallée du Giffre, 50 kilomètres, a bride abattue ! Ah ! mes amis, quelle aventure !...

On voit que Samoëns ne manque pas de titres à ma sympathie. Mais comme il n'en est pas de même du lecteur, je vais le renseigner plus clairement.

Dans une pelile plaine, au pied du Criou, Samoëns¹ étale ses maisons, non loin du Giffre. C'est un bourg important, riche et attrayant, qui, depuis quelques années, se hausse au rang de villégiature. On y trouve trois ou quatre hôtels que fréquentent., de juillet à octobre, de nombreux Français.

¹ Samoëns fut, au Moyen-Age, un bourg beaucoup plus étendu et important qu'aujourd'hui. Les barons de Faucigny y possédaient un château fortifié. Allié de Cluses et Sallanches, Samoëns bénéficia des mêmes franchises et privilèges que ces deux villes. Le gros tilleul, encore debout sur la place de l'Eglise, fut planté en 1438, précisément en souvenir des franchises accordées par le duc Amédée VIII.

Au xvii^e siècle, M. Sarret découvrit à Mathonnex, près Samoëns, des sources ferrugineuses.

Enfin c'est à Samoëns que naquit le célèbre cardinal Gerdil (1718-1802).

Mais la faible altitude de Samoëns (675 mètres) n'en fait pas, à vrai dire, un séjour de montagne. Par sa situation opportune, c'est plutôt un centre d'excursions d'où l'on rayonne dans les Fiz, les Avaudruz, le Buet,

A noter encore ce détail : Samoëns à l'honneur d'être le lieu natal de Mme Cognacq, des célèbres magasins de la *Samaritaine*, à Paris. En 1906, cette dame a fait don à la commune de 50,000 francs pour la création d'un jardin alpin.

A six kilomètres à l'est, à l'issue de plusieurs cols (Anterne, Portetta, Tanneverge, Sagerou). Sixt¹ est un quartier général plus central encore que Samoëns. Mais beaucoup plus humble aussi : quelques maisons autour de l'abbaye, c'est tout. Fondée au XII^e siècle par Ponce de Faucigny, l'abbaye est aujourd'hui un hôtel. L'ancien réfectoire, transformé en salle à manger, conserve des inscriptions latines.

Riant et élargi autour de Samoëns, le paysage est ici resserré et sévère. Dès l'hôtel, la vallée s'étrangle en une gorge profonde où le Giffre gronde. A droite, voici les pentes rapides du Grenairon (ou Mont-Grenier), contrefort du Buet, jonchées de blocs écroulés. A gauche, le Salva-don, non moins abrupt, l'ail parallèle. Et, tout au fond, murant l'horizon, le Pic de Tanneverge, l'un des plus sauvages de la contrée, étagé dans le ciel la ruine formidable de ses crêtes.

¹ Jusqu'au xii^e siècle Sixt resta terre vierge couverte de forêts. En 1144 Ponce de Faucigny et les chanoines d'Abondance vinrent y bâtir une abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin. En récompense, Aymon, baron de Faucigny, son frère, leur donna toute la vallée.

Sixt possède des eaux ferrugineuses acidulées.

Au hameau de Nant-Bride, il y eut, au xvii^e siècle « les mines de fer exploitées par la maison Castagnéry, puis par MM. Rouge, de Samoëns. Elles furent ensevelies sous l'éboulement de 1610.

En 1602, un premier éboulement avait écrasé le village de Entre-deux-Nants.

A la tombée du soir, sur un fond nuageux, le Tanneverge est vraiment tragique. Ces hauts créneaux déchiquetés surplombant le gouffre sombre du val, incitent aux rêves fantastiques. On songe aux fables légendaires du Walpurgis et, déjà, dans la buée du torrent, s'animent des formes irréelles.

Le Fer-à-cheval de Sixt, prôné par tous les Baedekers, est au pied du Tanneverge. C'est une esplanade rectangulaire, angle agrandi de la vallée effilée, vers le nord, en une impasse que ferme le Ruant. Le Fer-à-cheval mérite certainement de figurer dans Baedeker, cette cote des curiosités universelles. Au printemps, à la fonte des neiges, d'innombrables cascades ceignent les montagnes de leurs écharpes flottantes. Ce spectacle est mis à la portée de tous, comme on dit, par le moyen des « Cook's excursion » qui, en une journée, et à prix fixe, fournissent la course Genève-Sixt, avec déjeuner à la cantine du Fer-à-cheval, photographie en groupe et retour. On ne dit pas si les cascades coulent sur commande.

Très de l'hôtel, à l'entrée du pont du Giffre, un poteau indique :

« Col d'Anterne-Chamonix : 33 kilm. »

Indication incomplète, car le col d'Anterne, en réalité, ne conduit qu'à Servoz. Le sentier de Chamonix passe encore un second col, celui du Brévent. Le voyageur qui, de Sixt, veut atteindre le pied du Mont-Blanc, a donc deux montagnes et une vallée à franchir.

On compte douze heures pour ce trajet A la condition de marcher vite. Comme ce ne fut pas mon cas, j'en mis seize.

Ces quelques chiffres montrent les différentes altitudes parcourues

Sixt, 757 mètres. — Sommet du col d'Anterne, 2264¹. — Vallée de la Diosaz, 1600 environ. — Col du Brévent, 2419. —Chamonix. 1039.

Depuis cinq ou six ans, un petit hôtel existe, au-dessous du col, à l'intersection des chemins de Servoz et de Chamonix. Comme au Praz-de-Lys, l'initiative en revient à des gens du pays, deux bourgeois de Passy. sur Sallanches. ont tenté cette entreprise. Tenu par le guide Bossonney, de Chamonix, cet hôtel offre un utile relai, à mi-route. Avec ses six chambres, il est confortable à souhait, et Mme Bossonney m'a même offert la pension à 8 francs. « avec viande tous les jours », ce qui, à quatre heures de marche de la vallée, n'est vraiment pas cher.

D'ailleurs, à L'époque de ma première course, cet hôtel n'était pas construit. On n'avait, pour se reposer, que les chalets de Moède. comme nous allons le voir.

¹ J'ai pris ces chiffres dans le *Guide de l'Ascensionniste* de Schaub et Briquet (3^e édition). Or je me suis aperçu qu'il doit contenir quelques erreurs : tandis qu'il indique, en effet, 2264 pour le Col d'Anterne, d'après lui l'Aiguille du Dérochoir, assurément plus élevée, cependant, ne coterait que 2238, soit 26 mètres... de moins. Il s'agit évidemment d'une faute d'impression que je signale aux auteur.

II

Les Cols d'Anterne et du Brévent

Nous devions partir à quatre heures, mais, — fatigue, paresse incurable — il était six heures déjà, que nous déjeunions encore dans l'antique réfectoire de Ponce de Faucigny.

La veille, je m'étais attardé avec des comédiens de l'Odéon, échoués là. Leur parisianisme, leur théâtralisme, dans ce décor austère et alpestre m'avait beaucoup diverti.

Entendant sonner l'heure à l'église, je bouclai mon sac. Le garçon me persuadait d'acheter un ballot d'inutilités « indispensables ». Je choisis une fiole de cognac et : en route !

Au début, le chemin du col d'Anterne est une excellente route à voitures qui monte doucement jusqu'à Salvagny.

On dit que « Salvagny » vient de « Salvan », grâce à l'origine des habitants, émigrés jadis du Valais. Joliment situé au pied du Grenairon, ce village, avec ses maisons de pierre, offre l'apparence de la richesse. Aujourd'hui, comme partout, d'ailleurs, la jeunesse s'exile volontiers, va courir le monde. Dans une famille avec qui j'eus à faire, le fils était typographe au *Journal*, à Paris.

De ci, de là, de gracieux motifs d'ornementation, — à des fontaines, des oratoires — rappellent un des principaux métiers des habitants dont beaucoup, en effet, sont sculpteurs. Est-ce parce que le pays produit un grès bleuté,

fort joli, qui convient bien à la sculpture ? Faut-il admettre, une fois de plus, l'influence de la nature ! . . .

A Salvagny s'amorce le véritable sentier du col. On franchit le Nant-sec, dévaloir où coule, parfois, un torrent dévastateur, puis, sous bois, dans l'arôme des sapins, commence la grimpée. Sur la gauche, un énorme fût de granit vante les bienfaits des Jambons X. ». C'est la seule réclame de ce genre, dit-on, dans toute la Haute-Savoie. Heureux contraste avec la Suisse !

La marche est délicieuse à ces heures... matinales, — pour moi ! — A la fraîcheur des arbres s'ajoute celle de ce côté du val encore dans l'ombre. En face de nous la muraille des Fiz, vue de profil, présente L'extrémité de la Pointe de Salles. Au-dessus du rasoir dentelé du collet d'Anterne, qui forme l'angle nord du massif, la Pointe lève, comme une proue, sa masse lisse et géométrique. A ce moment, le soleil levant l'empourpre. Cela ne dure pas, mais la vision s'en grave en moi, à jamais, de ce bloc incandescent, en plein ciel, surplombant la combe immense. Des plans successifs de sapins montent de l'invisible fond où rôde le halo des cascades. Ils montent, en gradins de lumière, depuis le vert sombre de l'abîme jusqu'au jour, ombré encore, des mi-pentes. Puis, les végétations cessent et, sur la nudité excoriée des roches, c'est, tout à coup, le soleil, le grand soleil qui exalte, triomphale, la splendeur des cimes.

Le sentier zigzague, monte et descend, comme tous les sentiers, s'enfonce sous larc des verdure, on traverse de courtes prairies. Puis la montée s'accentue, soudain, et, voici, là-haut, devant nous, le chalet de Wills. le « Nid d'Aigle ». Encore dix minutes et nous sommes aux Fonds.

Les très bien nommés Fonds sont dans celui d'une cuve formée par les contreforts du Buet. d'une part le Grenairon

et de l'autre une annexe des Aiguilles Rouges. Les schistes dominant dans cette région ce sont, jusqu'au ciel, des murailles noires, sinistres, plus sombres encore de la blancheur des névés épars. Ici bifurque le sentier du col de Léchaud qui ébrèche, au sud, cette infernale chaudière. D'un seul côté l'horizon s'élargit — très peu — sur les Fiz en partie cachés, d'ailleurs, par la base du col d'Anterne. Vraiment on ne saurait imaginer site plus lugubre, — et encore il fait beau temps. — A la place de M. l'avocat Wills, je serais, depuis longtemps, mort de consommation.

Les Fonds alignent sur un alpage bossue des chalets sur deux rangs inégaux. Dans la cantine, décorée (!!!) d'images à un sou, nous trouvons des touristes navrés qui fument en maugréant. Ils nous apprennent qu'égarés, la nuit précédente, ils se sont exténués en marches et contre-marches, et qu'à présent, ils se sentent incapables de poursuivre.

Sauf le vieux de la cantine, les Fonds ne sont habité que par des femmes qui vaquent aux soins des troupeaux.

Au bout d'un moment, nous repartons.

Défoncé par le bétail, le sentier, en maint passage, se transforme en cloaque, Nous nous élevons rapidement, de nouveau, et après les chalets ruinés des Grasses-Chèvres, l'air, soudain plus vif, annonce les sommets. C'est à cet endroit que nous rencontrons le guide de Sixt, Raphet. Il redescend, ayant accompagné la veille, des voyageurs. Il nous montre, à peu de distance, une voûte rocheuse où il s'abrite souvent. « L'auberge de la Belle-Etoile ». comme il dit. Avant de s'éloigner, il nous prévient que nous aurons plusieurs névés à franchir, la neige ayant été abondante cet hiver.

Un quart d'heure encore et nous atteignons ce qu'on appelle « la base du col d'Anterne », soit la partie inférieure

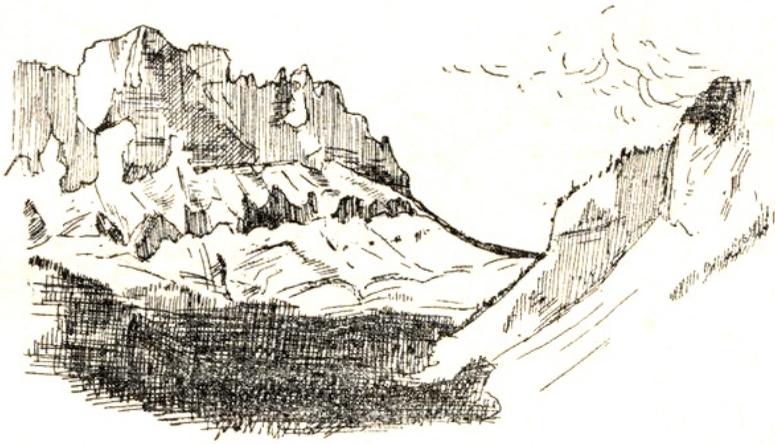
du col lui-même, entre les Fiz, proches de deux kilomètres, environ, et un repli montagneux qui nous sépare du col de Léchaud. Sans ce repli ¹ des Fiz aux Aiguilles Rouges, le pays ne formerait qu'une immense vallée. Depuis longtemps, depuis les Fonds, la région des arbres est dépassée. La végétation n'est plus qu'herbe rase et rare, semée de ces fleurs vigoureuses, aux corolles épaisses, aux feuilles poilues, caractéristiques des hauteurs. Les insectes, eux aussi, sont plus gros, plus robustes, mieux défendus contre les rigueurs de l'air.

Le sentier redescend et, bientôt, voici la nappe, couleur de gentianes, du lac d'Anterne.

A notre droite, la citadelle des Fiz développe sa face tourmentée. Donjons, tourelle, mâchicoulis, créneaux, échauguettes, se succèdent, s'enchevêtrent, surplombant le pierrier immense fait de leurs ruines accumulées par l'assaut éternel du Temps. De la Pointe de Salles, la chaîne s'élève jusqu'à la Tête-à-l'Ane (2793 mètres), en un circonflexe accentué qui redescend, ensuite, vers le signal d'Ayer, (ou Ayère), où la muraille tourne à l'ouest.

Nous nous arrangeons, sur des blocs opportuns, une sorte de table pour déjeuner. La chaleur est très supportable malgré le soleil. Dans la limpidité de l'air le paysage est d'une netteté éclatante. Croupes nues, pentes sinueuses, jonchées de neige et de rocs nous entourent, s'allongent en perspective jusqu'au sommet du col. On respire avec délice cette atmosphère si pure. Et pas un bruit, nulle rumeur, pas même le vol d'un oiseau. Un petit ruisseau boueux qui va se perdre dans le lac est seul à rompre ce silence à la longue presque effrayant.

¹ qui est un chaînon prolongé du Buet.



Fiz, Col d'Anterne, Pormeraz. vus de Servoz.

Une demi-heure plus tard : le sommet du col.

Toute la chaîne du Mont-Blanc ! Le panorama jaillit, soudain, comme par magie. Il semble, au point culminant, qu'on sorte d'une trappe. A nos pieds, la petite sommité de l'Aiguille noire de Pormeraz, avec la profonde dépression qui abouti ! à Servoz. En face, au-delà du val étroit de la Diosaz, la chaîne des Aiguilles-Rouges, dénudée, tigrée de neige, pareille au dos brunâtre de quelque léviathan échoué. Et, dominant ces préalpes, dressé sur ce piédestal, le Mont-Blanc, colosse trapu, géant de blancheur et de lumière éclatantes, irradie. Sous l'azur profond, pâli par la réverbération des neiges, il vit, splendide, majestueux, de la vie sereine et impassible des dieux. Enorme, massif, sa hauteur ne frappe pas d'emblée, atténuée par la chaîne immense des pics qui lui font suite. Ce n'est pas la sveltesse isolée du Cervin, ni l'ampleur grave, unique aussi, de la Jungfrau. Le Mont-Blanc est un roi escorté de sa cour. Immaculé, il trône, et ses fières Aiguilles, à peine plus basses

que lui, le Grand Charmoz, les Jorasses. l'Aiguille-Verte, le Grépon, sont sa garde immortelle à travers les siècles.

La joie de ce spectacle compense tout effort.

On comprend cette Anglaise sexagénaire qui l'an dernier, de Sixt, se fit porter ici. Tout infirme et affaiblie, cette dame s'imposa cette fatigue. Exaltée à ce degré, la passion de la Beauté égale, en noblesse, celle du Bien.

C'est en descendant aux chalets de Moède. situés immédiatement sous le col, à mi-pente de la Diosaz, que nous rencontrâmes un couple vraiment comique. Imaginez un monsieur et une dame, lui en jaquette, elle en toilette de ville, petits souliers, ombrelle, chapeau élégant, se promenant à Anterne comme à Saint-Cloud ou au Pré-Catelan ! La malheureuse, comme l'attelage du fabuliste, suait, soufflait, était rendue. Cramoisie, elle s'épongeait à tout instant, sanglée dans son corset et sa robe du bon faiseur. Ils nous demandèrent s'ils n'arriveraient pas bientôt à Sixt ! ! !...

Ils me rappelèrent ce brave homme qui, l'année d'avant, à Sallanches, parlait de faire seul, dans l'après-midi, l'ascension de l'Aiguille de Warens !

La bêtise des citadins, frais débarqués à la montagne, est incommensurable.

Moède est l'habituel chalet de pâturage autour duquel se groupent une dizaine d'écuries. Dans la cuisine, on veut bien nous servir lait, pain et beurre. Non sans parlementer, par exemple, car rien de plus difficile que d'obtenir du laitage à la montagne. Tout est vendu aux fromageries et autres entreprises.

Comme nous nous asseyons devant la grossière table mal équarrie, stupéfaction du berger à qui je demande un couteau.

— Hein ? Vous n'avez pas le votre, vous ?

Il finit par me prêter le sien, énorme eustache à tous usages qui fleure le jus de pipe. Force fut bien de m'en contenter. J'appris ainsi, pour ne plus l'oublier, que le montagnard, comme le marin, considère le couteau tef qu'un objet de première nécessité qu'on ne doit jamais quitter.

En sortant des chalets de Moède nous regardons, là-bas, en lace, le sentier du Brévent qui coupe, en une immense diagonale, la chaîne des Aiguilles-Rouges. Le soleil l'éclairé en plein. Ce que nous allons transpirer !

Et nous transpirons, en effet !...

Il est environ trois heures. La fatigue commence à nous gagner. Malgré cela nous marchons toujours du même pas, dans la chaleur de fournaise que réverbèrent les roches. La fraîcheur et l'espace d'Anterne sont loin de nous, hélas. !' Nous nous faisons l'effet de fourmis grim pant contre un mur.

Pourtant ce mur n'a rien de monotone, certes. Fleuri comme une ruine, raviné, pittoresque, il est interrompu, ça et là. par la chute de cascades dont nous traversons bravement les flots à pieds... humides. C'est une sorte de rafraîchissement nullement redoutable, au contraire.

Nous dépassons ainsi les chalets d'Arlevy, bâtis sur une esplanade et d'aspect fort misérables. Puis, bientôt, commencent les lacets en serpent in qui aboutissent rapidement au col.

De cette partie du sentier on distingue nettement le sommet du Brévent, tout proche. Contournant la base de ce pic on peut gagner Bel-Achat, sur Chamonix.

Notre marche, dès lors, devient facile, le chemin étant réparé en prévision du passage de chasseurs alpins. Justement nous rencontrons un cantonnier, en train de parfaire son ouvrage.

Enfin, le coup de fraîcheur des crêtes, — et voici, entre deux murailles de blocs énormes, voici le sommet du col du Brévent.

D'une seule envolée notre œil plonge jusqu'à Chamonix. Là, en face, presque à le toucher, le Mont-Blanc, ses fleurons diamantés et ses énormes coulées de neige. Devant nous, ce sont les glaciers des Bossons et de Taconaz ; à gauche, la Mer de Glace.

Déjà l'ombre s'amasse au cœur de la vallée. Derrière nous, par delà Servoz. le soleil penche à l'horizon. Ses raies obliques frappent les Aiguilles-Rouges, en avivent la teinte rougeâtre, en effet, si caractéristique. On prétend qu'elles contiennent beaucoup de fer¹ et ont la propriété d'attirer la foudre. Ce qui expliquerait l'émiettement particulier de Floria. la Glière, l'Aiguille-Pourrie, principales sommités.

Vingt minutes plus tard nous sommes à l'hôtel de Plan-Praz.

Après les solitudes d'Anterne et la rusticité de Moède, il n'est point désagréable de se restaurer convenablement.

Une fois à table, nous nous trouvons si fatigués que mon compagnon voudrait bien coucher ici. Mais je m'entête, obstiné à l'aire toute la course d'un jour. D'ailleurs on nous attend à Chamonix et je tiens à y être ce soir même.

Une heure après, en route !

Entraînés sur la pente nous devrions avancer sans effort. J'ai tout de même grand peine à mettre les pieds l'un devant l'autre. Mes reins sont dans mes mollets et ceux-ci dans mes talons D'autant plus que j'ai eu l'imprudence d'arroser mon

¹ Un chaînon, du côté de la Diosaz, porte même le nom de Montagne de Fer. Nous verrons plus loin que cette région recèle dès filons exploités jadis.

repas d'un Chablis qui achève de me casser les jambes.

La nuit nous surprend à l'orée du bois. Nous descendons dans l'ombre de plus en plus épaisse. Nous avons placé une de nos cannes en travers et, comme attelés, nous réglons notre allure.

Le temps passe.

De loin en loin, nous nous arrêtons. Je geins et nous reparlons.

Au-dessous de nous, à travers les aiguilles des sapins, les lumières de Chamonix luisent. Oh ! les lumières si proches et qu'on n'atteindra jamais, semble-t-il !

Enfin, les derniers arbres — les premiers hôtels.

* * *

Le lendemain, malgré un ciel superbe, je fus incapable de faire un pas.

Mais le jour suivant, pour me remettre, j'allai au Glacier des Bossons...



PHOTOGRAPHIE S. A. G. GENÈVE

Les Fiz et le Lac d'Anterne.

III

Un jour et une nuit aux Chalets d'Anterne

Oh, oh ! que de nuages, dis je à mon ami qui mollement allongé sur les aspérités d'une pente pierreuse, surveillait l'ébullition d'un réchaud perfectionné.

A notre droite, en effet, contre l'énorme rempart des Fiz, des masses grises s'accumulaient. En cortège menaçant on les voyait venir, de l'extrémité du val, au-dessus de Servoz, s'avancer jusqu'à mi-hauteur des roches que leurs volutes obscures enveloppaient peu à peu, et soudain, dominant le bruit du torrent, des coups de tonnerre emplirent les échos. Nous pensions à quelque batterie géante, embusquée aux créneaux des cimes, et d'où aurait jailli cette fumée des nues.

C'était à ce col d'Anterne qu'a dépeint avec tant de charme notre bon Töpffer. Bien que nous avons en mémoire le récit connu, je me hâte d'ajouter que nous n'éprouvions aucune crainte. Cette nouvelle demi-tragique, il faut le dire, s'entremêle de descriptions un peu bien fantaisistes. Loin d'être dangereux, recherché des amateurs de casse-cou, le col d'Anterne, au contraire, est le plus inoffensif. — une promenade pour familles — et il faut une année exceptionnelle pour courir les risques dont parle Töpffer.

Quoiqu'il en soit, les prémices de l'orage n'eurent d'autres résultats que de nous faire hâter. Infusé à point l'excellent thé de mon ami termina rapidement notre collation.

L'universelle évolution est une loi implacable. Rien n'y échappe, pas même les mœurs austères des alpinistes. Tel qui s'en allait, autrefois, avec son piolet pour tout bagage ne

saurait partir, aujourd'hui, sans un sac dûment composé. C'était le cas de mon ami, le peintre Alfred Chabloz. vrai montagnard, cependant, « varapeur » effréné, possédant ses Alpes sur le bout du pied, et qui ne voyageait pas sans son réchaud d'alluminium. sucre, thé, cuillères, et le reste. Cet appartement d'un grimpeur de sa force à mon indicible paresse n'était, d'ailleurs, pas le moins piquant de l'affaire. Il demeurera un des exemples les plus attendrissants des sacrifices que peut dicter l'amitié.

Autre chose contribuait à affermir notre calme : le voisinage des chalets d'Anterne, où nous comptions coucher. Idée bizarre, dira-t-on, passer la nuit en cet endroit d'intérêt peu spécial. Mais nous voulions redescendre par le vieux sentier, suivre l'itinéraire même de Tôpffer, ou du moins le tenter, si les vestiges de ce passage abandonné le permettaient. La curiosité nous avait pris d'évoquer, dans son décor, l'autrefois disparu, de revivre l'émoi de la pudique Anglaise, la bonhomie du vieux guide, la naïveté de mylord, tous les détails, enfin, de cette brève nouvelle du charmant conteur. Et comme nous avions mis, grâce à moi, sept heures pour monter de Sixt, deux journées n'étaient pas de trop, en l'occurrence.

On sait que le col d'Anterne n'est plus ce qu'il était. Lui aussi a évolué, — c'est-à-dire qu'une nouvelle voie, excellente route muletière entretenue par plusieurs cantonniers, a remplacé le sentier de jadis. Large sillon creusé au pied même des Fiz, le col proprement dit est dominé par l'une des plus sauvages et des plus hautes murailles de roches qui soit en France. A mi-chemin un torrent jailli du lac, s'élance à travers le chaos des blocs effondrés jusqu'au pied de la Pointe de Salles, où il bondit en cascade.

Actuellement le voyageur ignore tout cela. Laissant sur la droite le massif des Fiz, il gravit les pentes de cet entonnoir sombre que forment les escarpements du Buet, puis franchit par de fastidieux zigzags, des croupes ondulées qui atteignent le sommet.

Cependant, comme l'orage s'avavançait, nous jugeâmes prudent de gagner les chalets. D'ailleurs, il se faisait tard, et, par ce temps, c'était le crépuscule.

Un berger aimable et souriant nous fit entrer dans la cuisine où s'opérait, en ce moment, le pesage du lait. Les troupeaux étant à divers propriétaires, il faut noter ce qui revient à chacun, d'où toute une comptabilité minutieuse. Son registre ouvert, le bonhomme écrivait tandis qu'un petit garçon versait dans la balance les seilles écumeuses.

Nos sacs déposés nous regardions, par la porte toujours ouverte, la pluie maintenant abattue en raffales. Les nuages avaient tout envahi. On ne voyait à deux pas, qu'un pan de chalet entouré d'herbages qui se noyaient dans le gris.

Avec la permission du berger, nous entreprîmes, pour passer le temps, une petite inspection. Ce fut vite fait. Outre la cuisine, une sorte de chambre à coucher, ornée de deux lits pareils à des caisses, d'une table et d'un banc, composait toute la baraque. Des recoins poussiéreux recelaient quelques ustensiles qu'Alfred examina, incorrigible collectionneur. Mais dans ces sortes de logis, le mobilier, presque nul, présente rarement de l'intérêt. Des toiles d'araignées, encore des toiles d'araignées entre des poutres brunies par l'âge, un bénitier de terre cuite et un vieux gilet : c'était peu pour satisfaire une âme d'artiste. Aussi mon ami, en désespoir de cause, se décida-t-il à sortir, muni de son calepin, pour « noter des aspects ». Je lui prédis que la pluie rafraîchirait son ardeur et retournai, mélancolique, m'asseoir dans l'autre pièce.

Bientôt un trait caractéristique vint affirmer qu'au xx^e siècle la civilisation, n'importe où, ne perd jamais ses droits. Avant de retourner porter les seilles aux écuries le petit garçon, hésitant, avait regardé dehors. L'averse obstinée ne tarissait pas. Alors je vis le berger extraire d'une armoire un manteau de caoutchouc et le lui attacher gravement sur les épaules. Ce jeune pâtre si soucieux de son épiderme me parut symbolique !...

Alfred ne revenait pas. Que pouvait-il, dans cette ombre, avoir trouvé de notoire ? La tristesse du temps commençai ! à m'envahir. Ce que voyant notre hôte, de plus en plus souriant, se mit à me faire la conversation. Il me parla de ses vaches, de M. Wills, propriétaire du chalet « le Nid d'aigle », singulièrement situé, à vrai dire, pour un nid. Puis il me conta qu'originaire de Salvan, il venait chaque année, par le col de Salanton, gérer ce pâturage et s'en retournait, à l'automne, par le même chemin. Là-dessus il se leva d'un air important et alla chercher un livre, un guide du Valais, récemment paru, et qu'il me tendit avec fierté. Je le feuilletai, amusé, un peu stupéfait aussi de cette bibliothèque insoupçonnée dans ce lieu. Et tandis que le brave homme, debout devant moi, me confiait qu'il trouvait cet ouvrage « assez bien, sauf le style, un peu boursouflé », je pensais que décidément, elle était morte, bien morte à jamais l'époque de Töpffer !

Plus tard, attablés dans la chambre à coucher, sous la lumière d'une bougie fichée dans une bouteille, nous soupions, Alfred et moi. Du lait chaud que nous fournissait la maison, quelques fruits, reliefs de nos sacs, composaient le menu. La fatigue nous rendait silencieux. Aussi dès que mon ami eut préparé sa lanterne, qui ne le quitte pas plus que son réchaud, ayant souhaité le bonsoir à notre hôte, nous

rejoignîmes le grenier gracieusement offert. Mais c'était dans un autre chalet. Nous dûmes sortir, sous l'averse immuable, patauger à travers un ruisseau débordé, moi suivant la lumière, qui sautillait à distance. Enfin, découvrant une vieille échelle bancale, nous nous hissâmes dans le foin réparateur. Alfred attacha à un clou sa lanterne de papier que les vents coulis balançaient doucement. Chacun de nous se creusa une niche à sa guise, se couvrit de son mieux, et bientôt l'orgue puissant de mon artiste domina, en mesure, le bruit de la tempête. Quant à moi je ne tardai pas à m'apercevoir que les fameux « kangourous » de Topffer avaient une descendance digne d'eux ! Ajoutez à cela des gouttières que j'avais sur le nez.....

Le lendemain, l'aurore aux doigts de rose me voyait me souffler dans les mains, en battant la semelle dans l'herbe trempée. Au premier rayon, j'avais quitté ma couche. La pluie avait cessé. Le ciel, malgré des îlots de nuages, était assez beau.

Après un déjeuner, identique au souper, nous nous mîmes en marche. Il fallut commencer par un bain de pieds d'une demi-heure dans l'eau bourbeuse d'une prairie transformée en marais. Puis nous atteignîmes le torrent d'Anterne, qu'un pont fait d'une poutre nous invitait à franchir. Au-dessus de nos têtes la Pointe de Salles dardait dans l'azur ses 500 mètres à pic. Ayant contourné sa paroi nous commençâmes la descente dans le val au fond duquel court le torrent du Rouget. Pas trace de sentier. La végétation régnait seule. Il fallait le flair exercé de mon ami pour découvrir, malgré tout, la bonne direction. De hautes herbes, que nous foulions à grandes enjambées, achevaient de nous inonder. Décidément, c'était du Kneipp complet !

Heureusement nous avançons vite. Au bout d'un temps assez court nous aperçûmes le chemin où il fallait aboutir. Et toujours pas le moindre vestige de sentier !

Enfin voici les chutes supérieures du Rouget. Nous sommes sur la route des chalets de Salles, en face d'une montagne aux contours verdoyants qui est la base des Grands-Vents. Il est 8 heures du matin. Le soleil est radieux. Alfred m'annonce qu'il va me lâcher. Cette journée le tente, il veut en profiter. Moi j'en ai assez de cette course qui a déçu notre but. Je lui souhaite beaucoup de plaisir et me dirige sur Samoëns, où j'espère atteindre encore le train du matin.

IV

De Servoz à l'Hôtel d'Anterne

Au Fayet-Saint-Gervais¹ on change de train.

Jusqu'à Chamonix et Argenlière (des juillet prochain jusqu'à Martigny), c'est une ligne électrique, la première et la seule, à ce jour, qu'exploite le P. L. M.

La gare du Fayet est en deux parties : d'un côté traction électrique, de l'autre traction à vapeur. Deux époques, deux siècles, deux civilisations, presque, ces deux systèmes, celui-ci avec ses lourds wagons, noirs et sales et enfumés, ses énormes machines puant l'huile et la houille, celui-là avec ses légères, élégantes voitures, toujours propres, reluisantes, cuivres polis, toits blancs. Voir et comparer ces trains côte à côte ! Curieuse impression. Et ce que la pauvre locomotive soufflante, geignante, lente à démarrer, vous paraît déjà antique patraque ! On la pressent bientôt reléguée aux musées, ces cimetières, non loin de l'ancestrale diligence.

¹ A propos des Bains de Saint-Gervais, dont les nouveaux et somptueux établissements s'élèvent à quelques cents mètres de la gare, il est intéressant de signaler diverses sources thermales, peu connues et inexploitées, que possède encore la Haute-Savoie. En voici la nomenclature, extraite de *Histoire et Description des Sources minérales du Royaume de Sardaigne et des contrées voisines*, par le comte Davet de Beaurepaire :

Près de Beffay, commune du Petil-Bornand, une source thermale existe dans la localité dite Lôs Bains. Vestiges de thermes romains. — A Mathonex, à 8 kilomètres de Samoëns, abondante source ferrugineuse et sulfureuse. — Autres sources ferrugineuses à Moulins, près Arache, ainsi qu'à Sixt. Cette source fut analysée par Tingry.

Un coup de sifflet — à air comprimé — et le car s'ébranle.

La voie ne tarde pas à monter, laissant, sur la gauche, les sauvages sommités de l'Aiguille de Warens et Barmerousse, à droite les verdoyantes assises du Prarion, portique du val de Montjoye.

Chedde : les toits rouges des fabriques d'explosifs¹, les longs boyaux noirs des tuyaux qui, là-bas, agrippés au rocher, vont capter la force d'une cascade. Puis la vallée, élargie depuis Sallanches, s'étrangle de nouveau. Resserrée par les énormes gravats de la catastrophe de 1751, l'Arve écume et bondit dans une lutte furieuse contre l'obstacle. Un tunnel. Puis, au fond d'une faille, l'usine électrique du P. L. M. Canaux, eaux débordantes, et boyaux, blancs cette fois, des tuyaux de captation. La voie monte encore, longe le champêtre vallon du Châtelard, disparaît dans un second tunnel hors duquel le paysage, étendu soudain, forme un vaste cirque où surgit Servoz.

Du pied du Prarion à celui de l'Aiguille-Noire de Pormenaz, — deux kilomètres environ — de l'éboulement des Fiz aux Montées-Pélissier, — quatre kilomètres — s'étend une petite plaine, coupée par l'Arve et le torrent de la Diosaz, gracieuse, riante, couverte de cultures, où s'élèvent les deux Servoz. Car il y a deux Servoz : à l'ouest le vrai, l'ancien, à l'est le nouveau, nouveau de nom, tout au moins, qui s'appelait jadis, Le Bouchet, et usurpe son titre. C'est ce second village qui, au point de vue tourisme, compte seul aujourd'hui. Là se trouvent les hôtels, les commerçants, la poste, le téléphone, la mairie, sans omettre les gorges de la Diosaz qui constituent la principale fortune du pays.

¹ A donné son nom à la « cheddite », succédané de la dynamite.

Les gorges de la Diosaz, torrent qui descend du Buet et coupe, nous l'avons vu, le sentier d'Anterne au Brévent, appartiennent au Dr Cazin, de Paris. Leur réputation méritée, les milliers de visiteurs qu'elles attirent, ont fixé l'attention sur Servoz, devenu, depuis peu, station estivale.

Le décor grandiose de Servoz en compense largement le peu d'étendue. On ne voit pas loin, mais quel spectacle !

D'abord le Mont-Blanc, ou plutôt le Dôme du Goûter, car on est si près que le Dôme emplit l'horizon. Sur un ciel d'été, la splendeur et l'éclat de cette immensité glacée éblouit. C'est la Lumière même, dans sa toute-puissance, qui se dresse et vous noie des feux réfléchis du soleil.

Portants de cette scène colossale, à gauche, les contreforts du Brévent, le Mont-Vauthier, l'Aiguillette, la Montagne-de-Fer ; à droite le Prarion, le col de la Voza, étagent leurs gradins sinueux et boisés. Puis voici, continuant à gauche, après l'entaille formidable de la Diosaz, l'Aiguille ou Montagne de Pormenaz, cône rocheux, embroussaillé et moussu qu'un éboulement éventre. Ensuite, c'est l'estuaire élevé du col d'Anterne et c'est, revenant vers l'ouest, l'incomparable paroi des Fiz. Aussi sauvage et crevassée que l'autre, cette seconde face de la citadelle a, comme tours du guet, le Signal d'Ayère, l'Aiguille du Dérochoir. le Signal de Platé. Au delà, des masses tourmentées et ruinées, envers du massif de Warens. surplombent la vallée de l'Arve. Puis l'œil rejoint, à l'autre bord, les pentes où s'abrite St-Gervais et après lesquelles le Mont-Joly, sur Mégève, et tout au loin, le feston déchiqueté des Aravis, achèvent le tableau.

* * *

A l'ouest de Servoz, des prairies, de petits bois, socle de velours vert, découpent leur pittoresque silhouette. Au-dessus, vient la région des roches et l'immense évantail de décombres issu de l'effondrement du Dérochoir.

« C'est là, écrit H.-B. de Saussure dans son *Voyage dans les Alpes*, qu'était située une montagne qui s'éboula en 1751, avec un fracas si épouvantable et une poussière si épaisse et si obscure que bien des gens crurent que c'était la fin du monde. Cette poussière noire passa pour de la fumée, les yeux préoccupés par la crainte, virent des flammes au milieu de ces tourbillons de fumée. On écrivit à Turin qu'un volcan terrible avait éclaté au milieu des montagnes, et le roi envoya le célèbre naturaliste Vitaliano Donati pour vérifier ce rapport. Il vint avec une très grande diligence, avant que les rochers eussent achevés de s'ébouler, en sorte qu'il fut encore témoin d'une partie de cet événement. »

D'après de Saussure, Donati conclut, non à une éruption, mais à un glissement des roches sur une couche inférieure de marne. Cette couche existe, d'ailleurs, à mi-hauteur du massif entier qu'elle souligne d'un trait jaunâtre bien apparent. Structure qui sera fatale, certainement, à toute cette partie des Fiz. L'une après l'autre les fières aiguilles, colosses aux pieds d'argile, seront entraînées à l'abîme, laissant, à leur place, des brèches irréparables au mur de la citadelle.

De Saussure, qui parcourut cette région une dizaine d'années après la catastrophe ¹, lui trouva l'aspect encore désolé. Aujourd'hui, la verdure et les fleurs ont jeté sur ces cadavres de cimes la grâce mélancolique de leurs voiles. Enfouis dans la fraîcheur des feuilles les grands vaincus du

¹ Premier voyage de H.-B. de Saussure en Savoie : 1700 — Ascension du Brévent.

temps dorment en paix. Quelques-uns, de taille formidable, dépassent encore les arbustes. On en peut voir, de la route de Chedde, dont la masse égale celle d'une petite maison. Grimper sur leur dos exige une escalade.

C'est du côté de cet éboulement, dans un repli des premiers plans, que se trouve le bien connu Lac-Vert. On traverse le belvédère de Plaine-Joux puis, au milieu des sapins, on découvre le lac aux eaux sombres et profondes.

Je parlerai plus loin de la partie supérieure de l'éboulement que j'ai franchie en allant au Dérochoir.

* * *

Quelques mots encore des environs de Servoz.

Les promenades agréables n'y manquent pas.

C'est, d'abord, l'ancienne route de Chamonix, sur la rive droite de l'Arve. On passe près du Kiosque des Gorges, on tire à droite, et la route s'allonge, constamment plane, franchit une prairie, s'engage sous bois, côtoyant l'Arve dont la fraîcheur se mêle aux senteurs résineuses.

Remarquer, avant le bois, au bas d'une haute roche, l'entrée d'une caverne. Du moins le dirait-on, mais c'est en réalité, une galerie qui doit rejoindre les mines exploitées, jadis, sur le Mont-Vauthier. Car la contrée, je l'ai dit, possède plusieurs mines abandonnées. Chose curieuse, on en trouve jusqu'au sommet de Pormeraz, région, bien entendue, privée de communication, et l'on se demande comment les transports pouvaient se faire. Sans doute ces difficultés furent-elles cause de l'abandon.

A ce propos, je pense intéressant de donner ici la liste complète des mines exploitées jadis en Haute-Savoie :

A Araches, grande veine de houille, sur le revers des Frêles, dans le ravin du Nant-de-Planajoux, jusqu'au dessus du village de la Colonnaz, sur Magland. Très abondante, elle fut exploitée dès 1756 par une société formée de Mme de Warens. L'amie de Rousseau, et Mlle de Bellegarde des Marches. Exploitée de nouveau entre 1800-1870, elle approvisionnait l'usine à gaz de Genève. Le dernier concessionnaire l'ut un M. Fénérier, de Lyon.

A Chamonix, essai d'exploitation, par M. de Robillant, d'une mine de plomb compact avec de la pseudo-galène, qui donna 5/8 once d'argent et 18 % livre de plomb.

A St-Gervais, carrière de marbre rouge foncé très fin. Mine de plomb, exploitée jusqu'en 1806, rendant 40 %.

Mines de plomb et d'argent, également, au col des Gets.

Au Petit-Bornand, mine de houille découverte et exploitée en 1786, par M. Allamand, de Lausanne, et sur laquelle on trouve de nombreux détails dans le Journal de Genève du 27 septembre 1787.

A N.-D. de la Gorge (vallée de Monljoye), mine de plomb à petit grain exploitée pendant longtemps pour le compte de la cour de Turin. Pareillement à Samoëns.

A Sixt et à Sallanches, le célèbre chimiste genevois Tingry put extraire une grande quantité de sel de Sedlitz des schistes environnants. Près de Sixt, encore, au hameau de Nant-Bride, mine de fer exploitée au xvii^e siècle.

Enfin à Servoz, une compagnie française (directeurs, MM. de Chassignol et Exchaquet) exploita jusqu'en 1792, des mines de cuivre vitreux, donnant une once d'argent et 18 livres 1/2 de cuivre, et les mines d'or, d'argent, d'antimoine et de zinc, à la montagne de Pormenaz.

La maison d'habitation des administrateurs de cette compagnie est encore debout aujourd'hui. C'est celle qui s'élève, à gauche, au commencement de l'ancienne route de Chamonix. Elle est, maintenant, transformée en chalet qui se loue, chaque été.

La scierie actuelle, près de l'entrée des Gorges de la Diosaz, occupe l'emplacement de l'ancienne fonderie.

Les habitants de Servoz racontent l'histoire suivante : on était en train de refondre la cloche de l'église — c'était pendant la Révolution — lorsqu'une bande d'émeutiers entoura l'usine. Le directeur préféra jeter dans le métal en fusion ses métaux précieux, plutôt que de les laisser piller. De là le son tout particulier de cette cloche.

Disons encore que les sables de l'Arve contiennent de l'or que l'on a tenté, à plusieurs reprises, de recueillir.

Cette digression minéralogique nous a entraîné hors du bon chemin, je veux dire celui que nous suivions et dont le but est les Montées-Pélissier. Du pont de bois qui franchit l'Arve en cet endroit, la vue est grandiose sur les cimes « neigées » — comme écrivait de Saussure — qui dominent les sapins. Malheureusement les doubles tuyaux blancs de la seconde usine électrique du P. L. M. n'embellissent guère le paysage.

Revenons à Servoz même.

Un sentier s'amorce directement derrière le Kiosque des Gorges. C'est celui du Mont-Vauthier, dont je viens de parler, pittoresque hameau sur un épaulement de l'Aiguillette. De ce belvédère — à une heure de Servoz — le regard embrasse tout l'horizon, des Aravis au Mont-Blanc. A nos pieds, au bord de l'Arve, les ruines du château Saint-Michel, sur une arête rocheuse, ancien repaire des seigneurs de Servoz.

A mi-route, on traverse une carrière d'ardoise ouverte dans le flanc du coteau. Un petit chalet, posé au bord d'une esplanade, avoisine cette carrière. C'est là qu'en août 1905, j'assistai au tremblement de terre qui ébranla cette région. Par un matin de beau temps je me trouvais, avec quelques personnes, devant la maison, lorsqu'un bruit insolite nous étonna. J'eus absolument l'impression d'un coup de grosse caisse, et, de fait, le chalet, tout en bois, résonna comme sous un choc. Une dame sentit vibrer, dit-elle, les dalles d'ardoise dont est pavée la terrasse. Mon jeune fils, qui jouait sur l'escalier de la maison, ne parut guère effrayé. C'est dire la faiblesse de l'oscillation. Et, cependant, à Servoz même, des baquets d'eau furent fortement agités. Détail curieux : pas une pierre ne bougea dans la carrière.

Cent mètres plus bas, sur la gauche, on trouve un agréable sentier conduisant au-dessus de la Diosaz. On peut apercevoir d'ici une partie de ces gorges riches en aspects sauvages et en tonitruantes cascades.¹

Un autre endroit, d'où l'on a une belle vue sur la Diosaz, c'est Sur-le-Plat. Ce plat, qui mérite bien son nom, car il consiste en un vaste plateau de roche — un peu bossue — se trouve sur la rive droite des gorges, en face de leur entrée

¹ A remarquer, à l'entrée des gorges, le petit monument en mémoire d'un touriste (le poète danois Eschen) tombé, en 1801, dans un glacier du Buet. Inscription mentionnant les consuls Lebrun, Cambacères et Bonaparte. Plus loin, sur un rocher, autre inscription en mémoire de M. Achille Cazin (père du propriétaire actuel), ingénieur et professeur à l'Université de Paris, mort en 1877, et qui fit connaître les gorges et en ordonna l'aménagement. De la route des Montées-Pélissier, en aperçoit son tombeau, surmonté d'un cippe, sous les arbres de la villa Cazin. La galerie aboutit à un couloir étroit et sombre (Gorge du Soufflet) où l'on observe un jeu de lumière très remarquable vers 3 h. 1/2 de l'après-midi. A cet endroit la Diosaz a, dit-on, plus de 30 mètres de profondeur. En l'air, un énorme rocher (le « pont naturel ») reste suspendu, comme enchâssé dans l'étau des parois.

payante. On y arrive en suivant le torrent du Souay, affluent de la Diozaz, par l'excellent sentier du col d'Anterne. Après les chalets de Moulins d'En-Haut, on retourne à droite et, longeant la base de Pormenaz, on arrive à Sur-le-Plat en un quart d'heure.

Les Bords du Souay eux-mêmes, par leur situation encaissée, par conséquent longtemps à l'ombre, sont une des plus délicieuses promenades de Servoz. Que de matinées j'ai passées, ô Souay, sur les galets de tes grèves, à diriger les travaux hydrauliques de mon fils ! Jusqu'au jour où ce dernier, étant tombé à plat-ventre dans tes flots, a renoncé à ce jeu...

Il y a encore bien d'autres excursions. Il y a Le Bouchet — l'autre Servoz — gracieusement éparpillé au milieu des vergers, de pauvres vergers, hélas, produisant plus de chenilles que de fruits. Ici, la terre n'est guère fertile. Même les jardins potagers ne donnent pas grand'chose. La faute en est au Mont-Blanc, grand stérilisateur, dont le froid glace tout dans un rayon de dix kilomètres.

Plus loin, il y a l'éboulement des Fiz, en partie boisé, où glougloutent des eaux sauvages. Il y a les coteaux de la Combe et du Mont, tout zébrés de sentiers charmants. Et, en face, sur la route de Chamonix, il y a le tunnel du Châtelard et son ancêtre, la galerie romaine, où l'on voit encore chaque coup de ciseau dans le roc....

Mais n'oublions pas que nous flânon dans les Alpes, et non dans les plaines, et hâtons-nous — *festina lente* — de repartir vers des horizons plus vastes.

* * *

Je suis retourné tout seul, cette fois, au col d'Anterne.

Après le hameau du Mont ¹, je traverse la Diosaz écumante parmi des blocs tombés, jadis, de Pormeanaz. Puis, longeant la pente ouest de cette montagne, je m'élève, en foulant de hautes herbes. Elles sont encore lourdes de rosée, car l'ombre s'attarde sur ce versant.

Le sentier zigzague entre les roches et les buissons qui alternent. Sentier peu tracé, d'ailleurs, quasi abandonné pour celui d'en face.

Par un singulier hasard je croise, cette fois encore, le guide de Sixt, Raphet. Il ne me reconnaît pas, car huit ans ont passé depuis notre première rencontre.

Je dépasse encore plusieurs personnes. C'est étonnant ce que ce coin de pays est habité !

Voici une jeune fille gardant des vaches. Assise sur une pierre, elle tricote en surveillant ses bêtes. A quoi rêve cette jeune fille ? Songerie fragmentée, en tout cas, car souvent, il faut courir distribuer quelques utiles coups de trique.

Rude métier que celui de bergère. Par tous les temps, rester des heures en plein air à morigéner des ruminants. O Berquin, Florian et Watteau :

Je pense, soudain, à d'autres bergères rencontrées au cours de mes flâneries : celle qui, près de Vormy, assise sur un pliant, lisait par une fin de jour pluvieuse ; et celle qui, à Véran, pataugeait dans le torrent à la poursuite d'une génisse ; et cette malheureuse, — c'était aux environs de Somman — qui me raconta, en quelques mots, sa navrante histoire de femme abandonnée....

¹ On y remarqué une fontaine dont le bassin monolithe, grossièrement creusé, porte l'inscription : An VI.

Plus loin, je rejoignis un bon vieux dont le geste, robuste encore, réussissait à faucher sur ce sol caillouteux. J'appris, dans la suite, que ce vieux avait au moins quatre-vingt-dix ans. Et il fallait le voir porter son tas d'herbe sur sa tête ! Il entra dans un chalet, où il demeure seul, paraît-il, à l'autre bord du Souay. Seul, à cet âge, à pareille altitude ! Voilà la vie du montagnard — plus enviable que celle de l'ouvrier des villes, malgré tout. Car il n'a pas de maître, et il vit en pleine nature.

Son existence a peu varié, en somme, au cours des siècles. Aujourd'hui comme jadis, au moyen-âge, sous César, plus loin encore, le paysan tire de la terre presque toute sa subsistance. Aujourd'hui, comme hier, il ignore à peu près l'argent. Les achats de vin, de tabac, de café,

les ventes de bois, de bestiaux, de laitage, sont les seules occasions d'échange. Il se nourrit du lait de ses vaches, des légumes de son jardin, de la viande de ses porcs. Il se vêt de la toile de son lin, de la laine de ses moulons. Son seul luxe est le vin ¹, qui tend à remplacer — heureusement — l'eau-de-vie d'autrefois. Je parle, naturellement, du montagnard modeste et non du grand propriétaire dont la femme et les filles s'habillent « à la mode ».

Nous voici à Ayère-d'en-Bas.

Auprès de la cabane du vieux se groupent quelques sapins vénérables, oasis de fraîcheur et d'ombre. Eventés par la palme des branches, des monolithes² superbes répandent de

¹ Constatons, en passant, l'excellent esprit de coopération chez nombre d'habitants qui achètent, en commun, du raisin qu'eux-mêmes pressent ensuite. Du reste, grâce à l'initiative de M. Payraud, dont il est question plus loin, le système de la coopération commence à se répandre dans le pays.

² Deux d'entre eux, incrustés d'une croix, servent de point de repère.

la grandeur et de. la majesté. Mais le temps presse et même la flânerie a des bornes. C'est pourquoi je gagne, sans m'altarder, les chalets, sur un rebord, au pied des Fiz.

La citadelle est là, tout près de moi. Je ne me lasse pas d'en admirer les teintes chaudes et dorées, les formes hardies, bizarres, comme convulsées sous les ardeurs de la lumière. Là-bas, c'est l'évantai de décombres du Dérochoir qui profile les aspérités innombrables de ses roches.

.Mais un spectacle de charme et de joie m'attire. Sous mes yeux, une prairie s'étend, foule pressée, myriade, que les fleurs criblent d'éclatants étendards. Vivante et vibrante d'arômes et d'ailes invisibles, elle frissonne, avec un murmure, sous la brise ! Alors, tant de beauté heureuse et glorieuse me grise. A moi les plaisirs et l'ivresse ! Je veux une fête de parfums, une orgie de couleurs et de soleil. Et je m'élançe, au galop, d'un trait je traverse la prairie jusqu'au pied d'un escarpement.

Cette gaminerie me coûte la perte du chemin. En m'orientant, je l'aperçois assez loin et beaucoup plus haut. Je décide, pour prendre au plus court, de gravir en ligne droite mon escarpement. Ce qui est plus pénible que je ne le pensais et m'oblige, vers le haut, à ramper en m'accrochant à des touffes, moyen risqué et qui m'a toujours réussi, d'ailleurs.

L'instant d'après je reprends mon pas de flânerie sur le chemin retrouvé, presque horizontal, désormais, au pied des Fiz.

Je laisse derrière moi les chalets d'Ayère-d'en-Haut, où commence l'ascension du Dérochoir. Le propriétaire de l'hôtel d'Anterne y possède un dépôt, pour lequel il utilise un char de campagne. Preuve de l'état assez convenable du chemin qu'on pourrait facilement améliorer encore. Pourquoi

donc Anterne n'a-t-il pas, comme le col de la Vannoise, sa route nationale ? L'altitude en est à peu près pareille. Et qui ne voit l'avantage énorme de cette grande voie de communication qui, drainant le courant des étrangers, retour de Chamonix. donnerait, en peu de temps, un développement prodigieux à Servoz, Sixt, Samoëns et toute la vallée du Giffre ?

Je passe à la base du Signal d'Ayère. du Signal des Fiz et autres donjons du Château des Fées (on dit que « Fiz » signifie « fée »). Il faut lever la tête pour apercevoir, dans toute leur hauteur, ces masses qui défient le ciel. À ma droite le Souay a disparu au fond d'un val profond qui ! creuse toujours davantage. J'entends un bruit lointain de cascade et de pierres roulées. A l'autre bord apparaît maintenant l'Aiguille Noire de Pormenaz dans toute sa longueur. C'est un chaînon peu élevé — inférieur même à Anterne — et dont le schiste noir affleure, en effet, par endroits. Plus loin, voici le dos de léviathan des Aiguilles-Rouges que dépassent, déjà, les cimiers éclatants du Mont-Blanc.

Les mains dans les poches, la canne sous le bras, je hume l'air si pur, m'attendant, à chaque détour, à découvrir le chalet-hôtel. Des poutres de fer, des planches, abandonnées ci et là, indiquent l'approche d'un bâtiment. Mais les ondulations, les zigzags, sont interminables. Il faut franchir des ruisseaux, issus des neiges tardives, ou contourner des blocs énormes. L'un d'eux, très allongé, s'incline sur le chemin de telle façon qu'il forme une véritable caverne où s'abriter, au besoin.

Enfin voici, sur un promontoire, dominant le Souay, voici une maison — si petite dans ce décor gigantesque — où flotte le drapeau tricolore. Sur le mur, un écriteau interdit de s'introduire quand la porte est fermée à clé sous peine

d'exposer sa vie. Un mécanisme, relié à la serrure, déclancherait, en effet, une arme à feu, si on tentait d'ouvrir. Utile précaution pour une habitation abandonnée neuf mois par an.

J'entre, et l'aimable Mme Bossonney s'empresse de me servir. Quels trésors dans cette petite salle à manger de sapin clair ! Piolets, cannes, gobelets, objets sculptés, chocolats, tabacs, cartes postales, liqueurs, — tout un bazar ! — Et quel changement depuis l'année où, pour unique repos, je n'avais trouvé que les bancs mal équarris des chalets de Moède !

Ils sont encore là, en contre-bas, les chalets de Moède. Par la fenêtre j'en aperçois les tuiles de bois luisantes. Et les clochettes de ses troupeaux me chantent des souvenirs. Huit ans, déjà ! Presque deux lustres que j'ai passé le col, grimpé ces lacets du Brévent que je revois, là-bas, en plein soleil¹. Que de choses, dans ma vie, depuis lors, que de rancœurs, de chagrins...

Après m'être restauré, je fais le tour de l'hôtel. C'est une simple construction de bois, confortable, solide, surtout, faite pour supporter les quatre ou cinq mètres de neige qui l'enlinceuillent chaque année. Une maison de pierre avait été en projet, d'ailleurs. Je me souviens d'avoir vu au Salon de Paris de 1899, sauf erreur, un « projet d'hôtel au col d'Anterne », bâtiment massif, trapu, bien en harmonie avec le paysage énorme et grandiose. Le nom de l'architecte m'échappe, malheureusement.

Des nuages sont apparus depuis un moment. Soufflés par un brusque aquilon, ils noient les alentours. Cela suffit pour que je me trompe de chemin et qu'au lieu de remonter sur la gauche je prenne trop à droite. Après huit ans, j'ai quelque peu oublié la topographie, — c'est excusable !

¹ Lors de ma seconde flânerie, je n'avais pas dépassé le lac d'Anterne.

Je flâne délicieusement dans cette nature splendide. Tout de même le sentier me semble descendre beaucoup. Et, soudain ce groupe de chalets, là-bas ?... Mon erreur m'apparaît brusquement. Ce sont les chalets de l'Ecuelle : je suis en route pour le col de Léchaud ! Celui d'Anterne est précisément derrière ces escarpements que je longe. Ils constituent le chaînon, dont je parle ailleurs, et sans lequel le pays ne formerait qu'une immense vallée, des Fiz aux Aiguilles-Rouges.

Rebrousser m'ennuie. Comme tout à l'heure, à Ayère, je m'en vais couper au plus court.

Ici se place le seul incident de cette promenade.

J'avais le pied, sinon à l'étrier, du moins au rocher, lorsque j'aperçois, presque sous mon nez, un serpent qui dort paisiblement au soleil. Choc en retour inévitable ! En quelques secondes les pires visions défilent en mon esprit. Toutefois, mon admirable sang-froid ne m'abandonne pas et, tombé en arrêt, j'examine la bête. Celle-ci a la tête plate et le corps semé de « V » noirs. Des pâtres m'ayant affirmé que ce sont les signes caractéristiques de la vipère, je n'hésite pas à qualifier tel « mon » serpent. Et, brandissant mon bâton ferré, je m'apprête à l'assassiner lâchement lorsque son immobilité m'intrigue. Vraiment, cet « immonde reptile » (au fond, pourquoi immonde ? est-ce sa faute s'il est rampant ?) me paraît anormal. Réfrénant mon geste, je me borne à le chatouiller légèrement. Il ne bouge pas ! Je le bouscule : il ne bouge pas davantage ! Alors je me risque à le cueillir délicatement avec la main. Pauvre bête ! Comme dit Victor Hugo dans le *Roi s'amuse* :

Elle est morte !

Elle a dans le flanc gauche une plaie assez forte...

Un passant — il y en a bien tout de même un ou deux dans ces parages — ou quelque animal a tranché son destin. D'ailleurs, elle est encore souple et toute chaude de soleil. Le crime remonte à quelques heures à peine. Aussi, après l'avoir contemplée un instant, après avoir savouré la sensation neuve de ces écailles onduleuses, si lisses, de ce corps mou, je la place mélancoliquement dans ma poche. Au moins me servira-t-elle à donner une leçon d'histoire naturelle à mon fils. Et, soudain, je songe que, ce faisant, j'obéis à cet obscur instinct qui, d'un bout à l'autre de l'échelle animale, porte les êtres à rapporter leur butin à leurs petits.

Rapidement, je m'élève ensuite sur les replis rocheux. Mais, rapidement aussi, j'atteins la région des névés, crevassée de ruisseaux. Ces obstacles m'obligent à d'assez grands zigzags. Et bientôt je constate que les gradins de ce chaînon se multiplient plus que je ne le croyais. Je n'en finis pas de monter. Finalement, lassé, je m'assieds et me repose.

Le plateau qui m'entoure est criblé de trous circulaires, certains assez profonds, où s'accumule la neige. Un tuf jaunâtre et archi-friable le constitue, pareil à celui qui soutient — si mal — les Fiz, et dont il est un affleurement.

De ce belvédère élevé la vue est vaste. J'ai, devant moi, la chaîne du Mont-Blanc dans toute son étendue. Le soleil darde sur les faîtes qui luisent.

Et je suis seul, absolument seul. Pas une âme, pas un troupeau à l'horizon. Pas même la silhouette d'un chalet. Rien qui parle d'humanité, de vie. Où est la frémissante prairie d'Ayère ? Ici, à peine un gazon rare, sans une fleur, sans un insecte. La masse formidable des Fiz d'un côté, de l'autre l'immensité rocheuse ou glacée des cimes forment l'univers désert et silencieux ou j'existe. Sentiment étrange et oppressant ! Moi, l'amant de la solitude et du silence voici

que, en face d'elles, enfin, l'absolu de leur réalisation m'angoisse. Des menaces se lèvent et me guettent. Tout l'implacable de ce paysage de mort je le perçois jusqu'à l'épouvante. Eternel contraste de l'Etre conscient et de la Nature impassible ! Et quelque chose est en moi de la peur du primitif, qui, devant le mystère des forces inconnues, créa les symboles l'anxiété ou d'espoir.

Dire, pourtant, qu'en une heure pareille, Bourrit déclare qu'il « jouissait du plaisir le plus doux : d'exister seul au milieu de ces déserts. ¹ » Mais, en réalité, Bourrit n'était pas seul. Il savait là, près de lui, ses guides, son escorte. Il n'a pu connaître les affreuses voluptés de l'abandon total...

L'instant du retour est venu. Je redescends du côté de Moède, vers les « maisons des hommes », selon le mot d'Ibsen. Et, soudain, le regret me prend de ces minutes évanouies déjà. En m'éloignant, je me retourne encore vers ce désert où le hasard m'a conduit et qui me révéla une de ces émotions intenses et rares qu'on n'oublie pas.

Des pentes gazonnées et faciles m'amènent en vue de l'hôtel. Les nuages, dispersés, maintenant, me laissent voir, sur la droite, le sommet du col. Le poteau qui marque le passage détache sa noire silhouette. Je songe à gagner ce point, mais un rapide examen m'en décourage. Des rochers m'obligeraient à un grand détour ou à une escalade, et le temps me manque. Décidément, il me faut renoncer à revoir, aujourd'hui, le lac d'Anterne.

Après m'être restauré à l'hôtel et avoir attendu — inutilement — le retour du guide Bossonney, absent depuis le matin, je reprends ma route. Les mêmes lacets, les mêmes détails défilent jusqu'à Ayère-d'en-Bas où, laissant à gauche

¹ Bourrit : Voyage au Mont-Blanc.

mon sentier du matin, à droite le chemin muletier, beaucoup plus long, je descends directement sur le Mont par la rive droite du Souay. Marche aisée à l'ombre de jeunes arbustes. La rencontre de montagnards annonce les prochains villages.

Dernière halte, sous les noyers, à l'entrée du Mont. Et c'est, après le désert d'Anterne, un doux contraste que ce gracieux paysage, haies fleuries, champs de blé mûr, feuillages pleins de murmures. Accoudé dans l'herbe, je m'amuse à suivre la marche ou le vol affairés des insectes. Ici des fourmis traînent avec ardeur un cadavre, ailleurs des mouches butinent, des oiseaux se gobergent de cerises, tandis que les coups réguliers d'un pic-bois scandent le bourdonnement de l'éternelle Vie.

Une dernière fois, je boucle mes courroies, je courbe le dos sous mon sac. Par delà Saint-Gervais le soleil s'incline dans le soir. Eclairées de biais, les montagnes paraissent tout autres maintenant. Et c'est le charme des Alpes que ces jeux perpétuels de la lumière, qui renouvellent les aspects, pour ainsi dire, de seconde en seconde, transforment les paysages par leur infinie variété.

En traversant le village, j'ai une altercation avec un chien. Pour me rassurer, une brave femme m'apprend que, la veille, un homme a été grièvement mordu.

Une heure plus tard, à Servoz, ma maison se remplit de cris d'effroi, tandis que mon fils, très amusé, brandit triomphalement la vipère...

V

De Servoz à Servoz par le Col du Dérochoir et les Egraz de Plate

En Haute-Savoie, on trouve, dans la plupart des localités, de braves gens, chasseurs ou bergers, qui guident volontiers le touriste sur les sommités avoisinantes.

Sixt a Raphet, Sallanches a Léopold Pissard, Servoz a Henri Deville.

C'est Henri Deville ¹ qui me conduisit à travers le Dérochoir.

A force de voir, de ma fenêtre, là-haut, contre le mur des Fiz, ce long évantail de décombres ouvert jusqu'à la région des bois, ce « cône de déjections », comme disent, je crois, les géologues, dont la pointe descend de l'arête échancrée du col ; à force de voir, entre la roche déchiquetée de l'Aiguille du Dérochoir et la tête massive du Signal d'Ayère, cette dépression, cette brèche, seul point vulnérable du Château des Fées, le désir m'avait pris, démesuré, intense, de le franchir à mon tour.

Cela d'autant plus qu'on m'avait parlé de difficultés. Des alpinistes éminents comme MM. Schaub et Briquet n'écrivent-ils pas, dans leur *Guide de l'Ascensionniste* : « Nous devons déconseiller ce passage ; il est devenu presque impraticable. » — Moi qui, jusqu'alors, m'étais

¹ M. Deville est l'adjoint de la commune de Servoz.

borné à des promenades, des flâneries, je me réjouissais de tâter de l' « impraticable ». Comme on le verra, l'expérience fut, d'ailleurs, décevante. J'appris qu'avec un bon guide rien n'est difficile.

* * *

La matinée était d'une fraîcheur délicieuse. Affranchi de tout bagage, je montais en rêvassant.

La Combe, le Mont défilèrent. Puis, ce fut le sentier parcouru l'autre jour au retour d'Anterne. Dans l'ombre des arbustes nous allions d'un pas tranquille, causant d'actualités. Dût la modestie de Deville en souffrir, je tiens à dire tout l'agrément de cette conversation, où s'attestaient la droiture et la clarté de son esprit réfléchi. Le paysan moderne parlait en lui, non plus le malheureux qu'effrayait le despotisme des régimes disparus, mais le citoyen libre dont l'école laïque a fait un homme qui pense et qui juge.

Servoz s'occupait d'élections législatives. Le candidat de gauche, M. Emile Favre ¹, devait venir prochainement. Tandis que Deville m'exposait son point de vue, je considérais les roches convulsées des Fiz. Nous nous en rapprochions rapidement.

Masses énormes dressées dans le ciel vide, qui dira la majesté de votre grandeur et de votre puissance ? Symboles de la matière brute et sans vie, dont l'œil humain n'aura connu ni la naissance ni la mort, n'êtes-vous pas, à nos faibles esprits, comme de l'Eternité tangible ?...

De petits flocons blancs, des cirrus, nageaient dans l'immensité pâle.

¹ aujourd'hui député.

— Ils montent, me dit Deville. C'est bon signe. Et il m'expliquait ses raisons lorsque nous rencontrâmes, à un détour, un mulet chargé et ses deux conducteurs. Nous fîmes halte, quelques minutes, pour causer. Ces hommes, partis du pied du Buet, étaient en marche depuis trois heures du matin. J'appris avec stupeur que, dans ce sac ficelé sur le dos du mulet, et qui paraissait bourré à crever, il y avait, outre du beurre, une marmotte vivante ! Le tout à destination de Chamonix.

— Près de quarante kilomètres, observai-je quand il nous eurent quittés, pour vendre quelques kilos de beurre !

— Eh mais, me dit le guide, c'est que les hôtels payent cher. Et puis, la marmotte vivante, à présent, c'est rare et ça se vend bien.

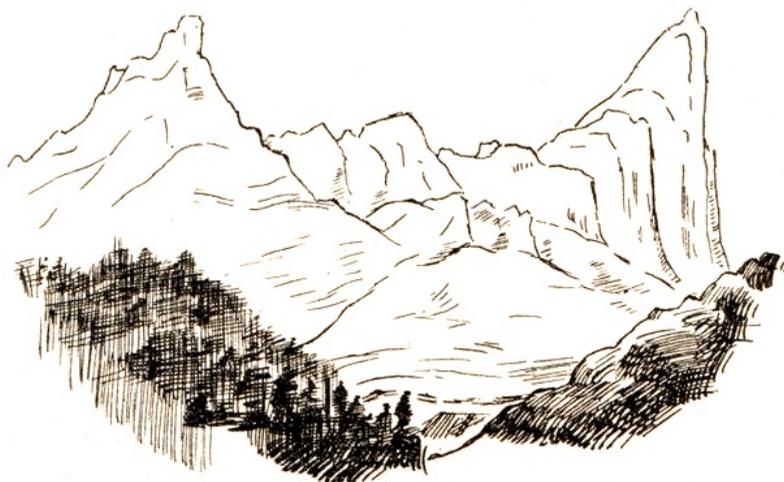
Je lui parlai, inévitablement, de la classique marmotte du petit Savoyard, et nous voilà digressant sur le perpétuel changement des coutumes où disparaissent les petits ramoneurs et leurs bestioles.

Bientôt, nous sortons de l'ombre du taillis. Nous passons à Ayère-d'en-Bas, puis, un quart d'heure après, à Ayère-d'en-Haut. L'éboulement du Dérochoir commence ici.

Assis sur le rebord de la fontaine, où Deville emplit sa gourde, je regarde le cataclysme. Comme il convient en bonne dynamique, les blocs les plus lourds ont roulé le plus bas. Enormes, difformes, ils dressent des arêtes aiguës que 154 ans n'ont point encore émoussées. Et pas un lichen, pas trace de végétations. J'en comprends bientôt la cause quand, engagés dans le dédale, nous commençons la grimpe : à tout moment, de ci, de là, de petites chutes de cailloux balayent l'éboulis. C'est peu de chose, ce n'est rien, mais ce rien répété constamment, multiplié par des jours et des années, amplifié, d'ailleurs, à certaines époques, au

printemps surtout, rend toute germination impossible.

— Après la pluie, me dit Deville, faut voir cette dégringolade, ça devient même dangereux.



Aiguille de Platé, Col du Dérochoir, Signal d'Ayère, vus de Domancy.

Courbé derrière le guide, je me hisse ou je sautille, le plus souvent à quatre pattes. Le soleil darde, mais, grâce à la brise, la chaleur est tolérable. De temps à autre nous respirons. Je vois alors, à ma gauche, la plaine de Servoz enfoncée toujours plus. Chaque détail est accusé avec un tel relief que je distingue très bien ma maison au milieu du village. Là-bas, l'Arve déroule ses anneaux gris. Puis ce sont les lignes géométriques du chemin de fer et de la route de Chamonix.

Nous reprenons l'ascension.

Les blocs, maintenant, sont de petite taille. Nous les enjambons aisément. Notre direction nous rapproche de la paroi des Fiz et Deville me montre, là-haut, notre passage. Détaché tout d'une pièce, un roc géant, Un pan de mur,

semble nous barrer la route. Crête de verdure, celui-là, ayant gardé, en tombant, le morceau de prairie de la cime, il est l'oasis perdu de ce désert. La cassure paraît aussi nette qu'au premier jour. On voit, contre la montagne, l'endroit précis dont les stries répondent aux siennes. Cela fait penser à quelque corniche brisée qu'un Titan pourrait, sans peine, recoller.

Nous devons laisser à gauche cet obstacle. Longeant dans son ombre, nous en atteindrons l'extrémité, — car il est de guingois et penché sur l'abîme, — et, de là, grim pant dans les schistes, nous gravirons le haut du col.

Cette dernière partie fut non moins facile. Arrivés, bientôt, sur le pan de (mur, nous y trouvons le plus moelleux des tapis. C'est un gazon épais et ténu, espèce de saxifrage, je crois, et qui forme là une véritable toison. Allongés béatement, nous goûtons un repos que le spectacle des Alpes charme et magnifie. Vue toujours pareille et toujours nouvelle, à la fois, de la splendeur, de la grandeur éternelles !

Nous sommes déjà haut, — environ 2,200 mètres, — aucun bruit n'arrive plus. Le silence est si pur que j'entends, du fond de ma poche, le tic-tac de ma montre. Tout à coup, cependant, un hurlement lointain : la sirène des usines de Chedde. Il est midi, en effet. J'offre au guide de déjeuner. Il me montre l'arête toute proche. Encore un petit effort et nous mangerons là-haut.

Debout donc ! Nous voici dans de la poussière d'ardoise. Nos pieds s'enfoncent et dérapent. Devant moi, Deville trace la voie, me hisse. Et voici, enfin, le dernier pas, le rempart lui-même des Fiz, que je me figurais lisse et nu, et que je suis tout étonné de trouver en dos d'âne, excorié, tailladé, d'accès très facile en un mot. A peine si le guide me tend sa canne de temps en temps.

Le sommet du col !

Quelle impression inoubliable !

Un paysage lunaire ! C'est mon premier cri et, vraiment, il dépeint bien. Le vaste amphithéâtre qui dévale sous nos yeux, désert, aride et morne, je l'ai déjà vu dans « l'astre des nuits ». Même teinte gris-blanc, gris-boue, des blocs épars roulés d'alentours. Le vert du pâturage s'efface dans cette universelle grisaille qui se perd à l'horizon parmi les vagues pétrifiées du Désert de Platé. Sans le guide, cette solitude serait plus funèbre, encore, que celle d'Anterne. Rien que les lignes dures, impitoyables, d'un univers de roches où des lambeaux gazonnés verdoient à peine. A droite une région s'élève, jusqu'aux cimes des Fiz, si déclive et polie qu'on est forcé, me dit Deville, d'en faire nus pieds l'ascension. Et, sur cette uniformité terne, le chaînon de la Tête-à-l'Ane tranche par ses tons rouilles. Pareilles à des tours en ruines, inclinées déjà et à demi ensevelies dans leur poussière, ses crêtes forment, de ce côté, un espace nettement délimité. A leur pied, à l'extrémité du cirque, les chalets de Salles, terreux et bas, se distinguent à peine des rochers. Vers le Nord, sur le moutonnement de Platé, la Pointe-Pelouse, très lointaine, émerge seule comme un îlot. Enfin, bornant la vue, à gauche, un renflement, assez haut, va rejoindre l'autre angle des Fiz, où culmine l'Aiguille de Platé.

Près de cet endroit des flaques d'eau luisent au soleil.

— Les « gouilles » de Salles, me dit Deville. Il y a des troupeaux par là.

Et, en effet, après un effort d'attention, j'aperçois des vaches qui paissent. Leur présence était perdue dans cette immensité de nécropole. Je remarque aussi, à ce moment, la trace filamenteuse du sentier du col de Portetta — de Sixt à

Passy — dont la « petite porte » s'ouvre au bas de l'Aiguille de Platé.

Nous nous installons pour déjeuner.

De profondes crevasses trouent le sol dans le sens des stratifications. On dirait d'un rempart écartelé par la hache d'un géant. Le vent, à ces hauteurs, libre de tout obstacle, passe par coups brusques et violents. Des ardoises que je lance contre le courant d'air le déchirent avec un sifflement. Je remarque un effet curieux de ces souffles qui, à travers une fente étroite des schistes, secouent des fragments tombés là. C'est un véritable jeu de castagnettes naturelles où certains verraient, évidemment, des esprits frappeurs.

Cependant, Deville, en se baissant pour ramasser de la neige, dont nous faisons d'excellents sorbets au cognac, tombe soudain en arrêt A ma question, il répond en montrant, dans la terre humide, des empreintes légères.

— Un pied de chamois, me dit-il, tandis que le chasseur qui est en lui s'agite et hume le vent.

Et le voilà debout, sondant de sa lunette les alentours.

Mon regard suit son geste et j'aperçois, en effet, près de l'Aiguille du Dérochoir, une troupe de ces charmants animaux. Ils sont là. cinq, flânant, libres, insoucieux, ignorant notre présence. Je me régale de ce spectacle. Ah ! Les gracieuses et élégantes créatures, filles de l'espace et des solitudes !

Mais, déjà, elles nous ont aperçus. J'entends le bruit frêle et sec des cailloux qui dégringolent sous leur galop subit pendant qu'elles disparaissent derrière l'Aiguille.

— L'endroit est mauvais pour tirer, conclut le guide comme cherchant une consolation.

Et il me raconte que l'année d'avant, à peu près à cette même place, un chamois qu'il avait tué, est tombé dans l'abîme. Il n'a jamais pu le retrouver.

L'heure vient enfin de nous remettre en route.

La marche, désormais, est une promenade sur les pentes douces qui ondoient jusqu'aux gouilles ». Au fond du val nous laissons le sentier de Portetta. Je préfère aller droit au Désert.

Nous ne tardons pas à nous rapprocher des « gouilles ». Qu'elles sont jolies, à distance, sous la brise dont frissonne leur azur !... De près, nous trouvons une eau fangeuse, tiède, imbuvable, que maudit notre soif. Par compensation, je fais ample moisson d'une curieuse fleur blanche, sorte de pompon soyeux qui brode le rivage. Elle se conserve fort longtemps, d'ailleurs.

Ayant traversé les pâturages de Salles, célèbres, dans le pays, pour leur qualité et le nombre de leurs troupeaux ¹, nous nous élevons vers Platé. Tassées dans une dépression, entre les pentes du Désert et l'aride région d'où nous venons, ces prairies sont invisibles de loin. On n'en soupçonne même pas l'existence.

Le Désert : le plus grand « lapiaz » d'Europe, 10 kilomètres carrés de roche nue, ondulée, crevassée, zébrée de gouffres remplis d'une neige qui ne fond jamais. Ancien lit de glacier, le Désert n'a pas changé complètement de nature. La glace, parce qu'inapparente aujourd'hui, n'est point, en

¹ Ils nourrissent de mi-juin à septembre 5 à 600 têtes de bétail, vaches, cochons, ânes, chevaux. Signalons, en passant, ces différences d'organisation : les bergers de Salles, qui viennent de Sixt, se renouvellent, par escouades, chaque semaine, tandis que ceux de Platé, qui viennent de la vallée de l'Arve, demeurent les mêmes pendant toute la saison.

réalité, disparue ; La température ayant haussé, en notre période géologique, la glace a fondu à la surface, mais pour s'abriter au cœur des crevasses. Le Désert est, en somme, un glacier souterrain. Aussi, quelles formidables réserves hydrauliques contiennent les Fiz ! Cinq ou six lacs, dont Anterne, Flaine, Gers, le Lac-Vert, tous alimentés par des sources ; un grand nombre de torrents, dont plusieurs à Charbonnières, Plaine-Joux, etc., sont presque des rivières. Le massif entier, j'en suis sûr, fournit à la Haute-Savoie un bon tiers de son arrosage.

Un quart d'heure de marche, encore, et le vallon de Salles disparaît derrière nous. Voici le décor de Platé dans toute son étendue : vers le Nord le moutonnement du Désert par delà lequel s'estompe, au loin, soulignant l'horizon immense et vide, le profil bleuâtre du Jura ; à l'Ouest, l'aiguille de Warens, Barmerousse, le Colonne, dont les masses difformes et entassées obstruent le ciel¹ ; en face, auprès de l'incurvation des Egraz, où nous nous dirigeons, l'élancement vert de l'Aiguille de Platé.

Nous descendons vers les chalets de Plate — invisibles encore, en contre-bas — par une pente unie presque autant qu'une route. C'est l'heure douce où la lumière avive de teintes chaudes le paysage. Entre les échancrures de Warens, le soleil tire ses flèches obliques. Le pâturage qui nous entoure en est comme rajeuni.

Un chien aboie, là-bas, parmi le bruit des sonnailles. Ce sont les troupeaux de Platé que garde un trio immobile de pâtres.

¹ Deville appelait certaines de ces crêtes les « Forts de Platé », nom employé aussi par quelques auteurs, notamment le baron Raverat.

L'herbe devient plus drue et plus haute. Le contraste est grand avec la stérilité de Salles.

Après une brève halte près des chalets qui sont, d'ailleurs, en réparation, nous nous engageons dans les Egraz de Platé.

En en cherchant le sentier je risque de choir dans une crevasse dissimulée par la verdure.

— Ce n'est rien, sourit Deville, on vous aurait assez repêché.

— Mais où commencent les Egraz ?

— Ici, tenez.

Ici, c'est un gouffre à pic, au fond duquel la vallée de l'Arve, le Fayet, Saint-Gervais, apparaissent parmi les arbres.

— Comment...

Pour toute réponse, Deville me fait signe de le suivre. Et le voilà qui m'attire dans un escalier dérobé — c'est le mot — qui s'insinue et zigzague, agrippé aux roches. La montagne, à cet endroit, entre l'Aiguille de Plate et les crêtes de Barnerousse, forme un amphithéâtre dont le hameau de Charbonnières occupe le fond.

Au bout de trois pas, nous tombons sur un bonhomme dont la pioche fait rouler, en rebondissant, d'énormes plaques d'ardoise dans l'abîme. Hirsute et rubicond, ce vieux rappelle les gnomes des légendes. Il prétend améliorer les Egraz et veut bien consentir à ne pas nous bombarder.

MM. Schaub et Brique, (dans le *Guide de l'Ascensionniste*, déjà cité) estiment ce passage moins intéressant que celui de Somman (Roche-Palud). J'avoue n'être pas de leur avis. Plus pittoresque et plus sauvage, cet escalier mérite, du reste, son nom par les divers étages de marches taillées qu'on y rencontre. A un ou deux endroits, ces marches sont même bordées d'une barrière, luxe vraiment exagéré.

Tout le côté droit de l'amphithéâtre est déjà dans le soir. Par-dessus nos têtes le soleil va frapper la face opposée, muraille friable et suintante, sorte de tuf jaunâtre dont les stries font penser à de la pâte feuilletée. Sculptée par l'humidité, cette pierre présente des formes bizarres. Le guide me montre, entre autre, une miniature de chapelle, avec ses deux piliers et, au centre, comme une statuette. Très en évidence, surplombant le gouffre, elle amuse longtemps le regard.

Cependant, à mesure que nous descendons, les parois environnantes s'élèvent et nous dominent. Le vieux gnome, là-haut, a pu recommencer sa pluie de blocs, ils ne nous atteignent pas. A gauche — bien au-dessus du tuf jaunâtre — l'Aiguille de Platé, qui marque l'angle sud du massif, et borne de ce côté, le cirque de Servoz, darde seule dans la lumière. Bientôt, de sa pointe, la petite aile claire du dernier rayon va s'enfuir à l'approche de l'ombre envahissante.

Nous sommes déjà dans cette ombre. Depuis un instant nous avons rejoint la route de Passy. Deville, qui meurt de soif, a tenté d'atteindre une source jaillissante — un vrai torrent — dont la clameur rafraîchissait ses oreilles. En vain : des buissons d'épines en gardent jalousement le mystère.

Sous bois : fatigue et mélancolie des fins de flâneries. Je ne vois plus notre direction, je suis aveuglément le guide. Deux ou trois fois nous tirons à gauche, nous traversons des fourrés, des clairières jonchées de sapins morts. Et, tout à coup, voici, de nouveau, le jour. Nous débouchons sur une prairie : l'esplanade de Plaine-Joux.

Plus de Barmerousse, plus de Warens, plus de Charbonnières, changement complet de décor. Je retrouve mon vieux paysage de Servoz.

Tout proche, les Fiz, dans le soir, avec le chuchotis d'une invisible cascade. Et, de nouveau, à notre droite, près des cimes aiguës des deux Aiguilles, voici l'éventail de décombres du Dérochoir. Je vais longer la base de notre passage du matin.

Un dernier repos avant l'étape finale. Assis dans l'herbe déjà froide de rosée, les pieds sur les galets d'un large ruisseau, nous achevons les provisions de notre sac. Devant nous se joue une fois de plus la féerie crépusculaire du Mont-Blanc. Est-ce le sang du soleil, dont l'agonie est proche, qui empourpre ainsi l'Immaculé ? Tandis que se répèle, ce soir, le rite éternel des choses, l'holocauste de la lumière que l'aube ressuscitera demain, la tache rose décroît et pâlit, lentement, comme bue par la nuit.

Une fraîcheur humide hâte notre départ. Laissant à droite le sentier du Lac-Vert, nous entrons, de nouveau, sous bois. Dans l'obscurité promptement épaissie, la lune répand sa buée. Tombées entre les branches, des gouttes claires, fleurs mystérieuses des ténèbres, éclairent çà et là le chemin. L'heure est venue de l'étrange et de l'irréel. Une inquiétude rôde alentour dont vibrent et s'effarent les nerfs. Un craquement éveille des échos suspects, un souffle donne le frisson. Tout à coup, ces yeux qui oscillent là, en me regardant... Simple reflet sur une roche blanche et dont je me raille moi-même.

Toujours, toujours, nous descendons.

L'heure tinte au clocher de Servoz. Enfin, nous quittons définitivement la forêt pour traverser le hameau de La Côte.

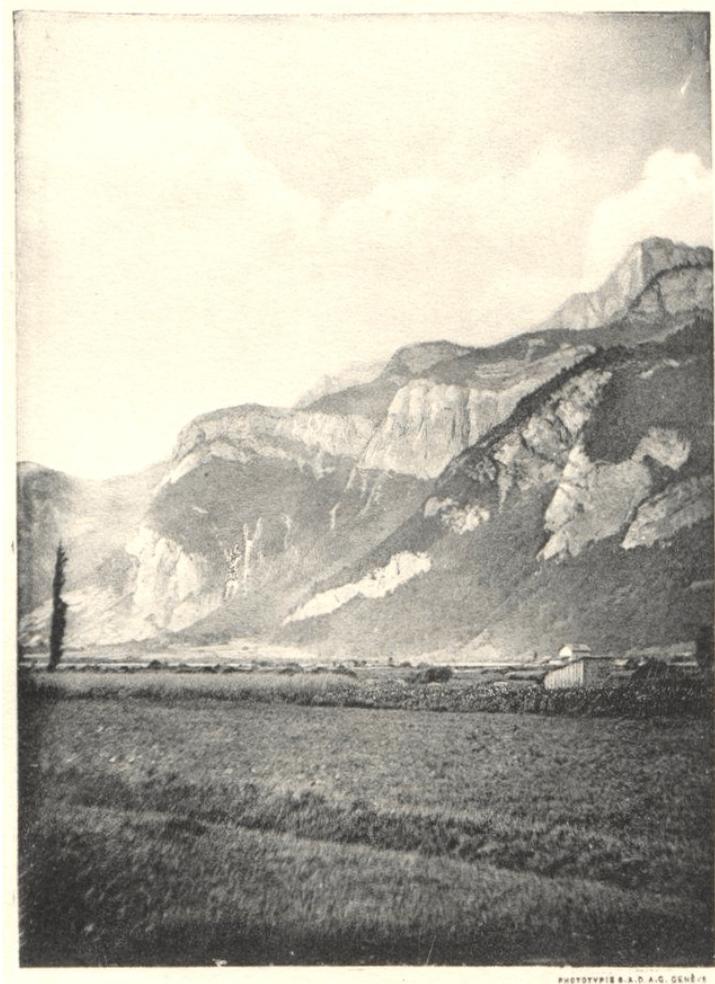
Dans la nuit splendide et veloutée de lune, les Fiz nous apparaissent plus grandioses et plus immenses. Drapée de leurs et d'ombres, leur implacable majesté s'érige, fleuronée d'étoiles.

Dans la rue du hameau je me retourne encore pour les voir. Et, soudain, je heurte quelqu'un immobile clans l'ombre. J'entends Deville échanger quelques mots en patois.

— C'est une femme, me dit-il, qui attend son fils parti ce matin. Elle demande si nous ne l'avons pas rencontré.

M'efforçant, je distingue alors une pauvre vieille, courbée sur sa canne, et qui s'essuie les yeux.

Cet humble incident emprunte au paysage une grandeur symbolique. Une indicible émotion m'envahit tout à coup. Devant moi, c'est le drame, l'éternel drame de la Mère en peine de son enfant. En silence elle regarde la montagne qui peut-être... Oh ! la splendeur hautaine des Alpes dans cette nuit d'été !



PHOTOGRAPHIE S.A. D. A. G. GENÈVE

Contreforts du Haut-de-Véron

LE MASSIF DE PLATÉ

I

De la Grotte de Balme à Charousse

Ce massif, nous l'avons vu, forme un immense triangle entre la chaîne en V des Fiz et la crête des Grands-Vents. Le Désert de Plate est comme un lac de pierre contenu par ces digues géantes. Mais un lac en fureur et qu'un miracle eût pétrifié au cœur de la tourmente. A l'Ouest, les Grands Vents, ainsi qu'un môle infranchissable, arrêtent ces vagues de calcaire dont la grisaille se heurte aux tons roux du Taveyanaz. Vers le Sud, le jaillissement suprême qui forme les Aiguilles de Warens, s'affaisse et tombe en coulées jusqu'à Flaine. La Croix-de-Fer et le Haut-de-Véron en sont les dernières ondulations.

Les Aiguilles de Warens dominant toute la région de Sallanches. Altières, arides, modelées parfois en stalagmites, elles s'effilent en plein ciel. Au gré du temps, lumineux ou sombre, elles ont la splendeur ailée d'une cathédrale gothique ou la tragique beauté des donjons en ruines. A leurs pieds, un peuple d'arbres moutonne et fleuronne des contreforts rocheux. Inégaux, ceux-ci s'arcbutent de toutes parts, haussant au-dessus de la plaine le triple gradin de leurs dos. Et, s'abaissant par degrés, les à-pic de la Croix-de-Fer développent leur profil convulsé.

A qui aime le rocher, les massifs des Fiz et de Warens offrent, vraiment, les plus beaux spécimens.

* * *

Le roc qu'évide la Grotte de Balme, près de Magland, et la « tête » de Charousse, sur Passy, sont les deux points extrêmes de ce versant. Au gradin supérieur, les chalets de Véran, sur Saint-Martin, et ceux de Warens, au Crêt-des-Huit-Heures, marquent la base de la pyramide des Aiguilles.

J'ai mis à profit une après-midi pluvieuse pour visiter la Grotte de Balme. Accompagné de Wasmer, je m'enquis d'un guide à la petite station de Balme-Arache. Et l'ascension commença — c'en est une — à travers éboulis et broussailles où grimpe un mauvais sentier.

Voici ce que De Saussure écrivait en 1780 : « A une petite lieue de Cluses on passe au-dessous d'une caverne, située dans la montagne, à gauche de la grande route ; elle mérite de nous arrêter quelques moments. On voit, du chemin, son ouverture, qui ressemble à la bouche d'un four, et qui est située au milieu des escarpements des couches horizontales d'une montagne calcaire. Le village qui est au pied de cette caverne a reçu d'elle le nom de *Barme* ou *Balme*. Je la visitai pour la première fois le 20 juin 1761 ; je ne crois pas qu'aucun observateur l'eût vue avant moi ; je n'en eus même connaissance que par un hasard singulier. »

Après avoir conté qu'un berger lui parla des fées qui façonnent des pierres (ammonites) et même des grottes dans la montagne, De Saussure continue :

« J'eus effectivement quelque peine à gagner l'entrée de la caverne, située au milieu d'un roc escarpé dont la hauteur, car j'y portai le baromètre, est d'environ 700 pieds au-dessus de l'Arve. Cette entrée est une voûte demi-circulaire, assez régulière, d'environ dix pieds d'élévation sur vingt de largeur. Dès que j'eus observé le baromètre et le thermomètre et que nos cierges furent allumés, nous nous enfonçâmes dans la caverne. »

Depuis 1764, les choses n'ont guère changé. Bien que la grotte, aujourd'hui, soit exploitée par la commune d'Arache, qui impose un prix d'entrée élevé, — 3 fr. par personne, — l'accès en reste aussi primitif. D'après le guide, des travaux sont bien projetés pour aménager des marches, vers le haut du sentier, espèce de corniche mal praticable. Mais le conseil municipal hésite devant la dépense. Quant à l'éclairage, il se borne toujours à ce mode rudimentaire des cierges d'où tombe plus de cire que de lumière.

La grotte elle-même, je l'avouerais, m'a paru intéressante, surtout par les souvenirs évoqués. Les stalactites et stalagmites y sont rares et le phénomène si curieux des formations spathiques, décrit par De Saussure, ne s'y produisait pas à l'époque où nous étions.

Parmi ces souvenirs, il convient de mentionner la belle exploration entreprise, voici peu d'années, par M. le professeur Chaix, de Genève, accompagnés des docteurs Le Royer, John Briquet et quelques autres. Pendant huit jours, ces savants campèrent à l'entrée de la grotte et rayonnèrent dans les anfractuosités. M. Chaix, entre autres, se fit descendre dans le fameux puits¹ où il laissa, me dit le guide, sur l'eau du lac terminal, une bouteille cachetée renfermant divers papiers.

A signaler, encore, les multiples noms dont la grotte est gravée d'un bout à l'autre. Certains sont fort anciens. Je notai ceux de M. Octave Bourrit, sans doute le fils de l'« historien des Alpes », et de M. Jules Nicole, datés de 1833.

¹ Gouffre dans lequel il était d'usage, autrefois, de faire exploser des grenades. De même, le café de la grotte possédait deux petits canons dont les détonations se répercutaient longuement. Ces amusements ont passé de mode aujourd'hui.

Avant de sortir, nous voulûmes, nous aussi, tenter une petite expérience — psychologique, d'ailleurs. Ayant éteint nos cierges, Wasmer et moi, je priai le guide de s'éloigner et nous restâmes seuls dans les ténèbres. Mais le petit frisson de peur que j'espérais ne se produisit pas.

* * *

Au Moyen-Age, la forteresse de Charousse était une des plus redoutables de la contrée. Apanagée des comtes de Genevois, elle eut à combattre les ennemis de ces princes. Sa situation remarquable, au bord d'un monticule à pic, explique, d'ailleurs, ce rôle important.

Aujourd'hui, Charousse ¹ n'est plus qu'une agréable promenade. Nivelé, l'emplacement du château sert à des bals champêtres. De Sallanches, de Passy :

Les filles, les garçons
Vont danser aux chansons.....

...et se rafraîchir au pavillon d'angle qui remplace — *quantum mutatus !* — la tour du guet.

La promenade est, d'ailleurs, un peu longue — 4 à 5 heures — avec le retour par Passy et le pont de Tarabotaz.

Ce fut une de mes meilleures flâneries.

Je l'entrepris un matin, — tard — avec Eugène Pissard, le fils. La montée sous bois, le hameau des Juillards, — et nous arrivons juste, pour déjeuner chez les tenanciers du pavillon. Excellente omelette savoyarde, saucisson, frites, fromage, et

¹ Charousse appartient aussi au comte Pierre de Savoie, dit le Petit-Charlemagne, qui en fit don à son épouse, Agnès de Faucigny, fille d'Aymon, dernier baron de Faucigny.

ce merveilleux vin rouge de Passy¹, léger, pétillant, ami de l'estomac. En causant, j'apprends que cet endroit est particulièrement abrité en hiver. Le froid y est bien moins vif que dans la plaine. Nous parlons église, état, séparation, aisément accueillie ici, paraît-il. Et j'évoque les cultes anciens, ce temple de Mars dont il restait, naguère encore, quelques fûts de colonnes et les deux ex-voto placés sous le porche de l'église de Passy².

— N'est-elle pas touchante, fis-je remarquer, cette bienveillance hospitalière, témoignée, par la religion nouvelle, aux vestiges du dieu vaincu....

Mais un brouhaha m'interrompt : c'est le chai qui décampe avec le saucisson resté sur la table. On le poursuit — en vain.

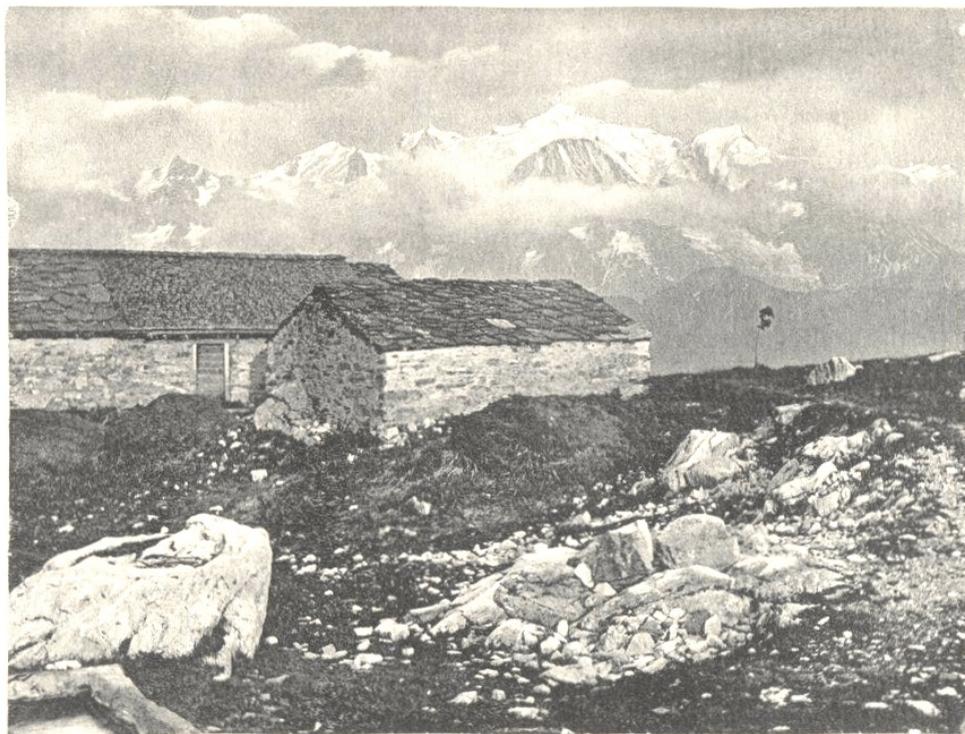
Et voilà comment ma pensée profonde n'eut aucun écho !

Un peu plus tard nous continuons jusqu'à l'extrémité de Charousse. De la forteresse, il ne subsiste que de vagues amas de pierres croulantes. Un chemin de ronde, cependant, est encore assez bien marqué le long du tertre. Je fouille, sans espoir, d'ailleurs, au bas de ce qui fut les murailles. Le cantonnier de Passy m'a dit avoir trouvé de vieux boulets. Mais il a dû se servir d'une pioche.

Nous admirons le Mont-Blanc, — mais d'où ne peut-on l'admirer dans ce pays ? — la vallée de Montjoye, les Aiguilles Rouges. Et aussi un vautour qui s'élance d'une espèce de voussure schisteuse à pic sur Passy.

¹ Passy, célèbre par son vin, ses pruneaux et ses... vipères !

² Le propriétaire du terrain, me dit-on, a fait actuellement transporter ces restes dans son jardin, Il y a une cinquantaine d'années, on avait trouvé des monnaies à l'effigie de Trajan.



PHOTOGRAPHIE A. J. GENÈVE

Le Mont-Blanc vu des chalets de Warens

II

L'Aiguille de Warens

A six heures du matin, Wasmer et moi, nous étions à déjeuner sur la terrasse de l'hôtel Beau-Séjour.

Je n'en revenais pas de me voir à pareille heure debout et équipé. Et, justement, Wasmer me submergeait de sarcasmes sur cet équipement, mon vêtement de ville, mes chaussures de chevreau, sans un clou.

— Tu glisseras, mortel, mais, tu sais, à la montagne, mieux vaut appuyer que de se dévisser les chevilles... Gare cette natation sur le ventre, ou sur le... Alpiniste d'opérette... Retourne à ton encrier....

Impassible, je souriais, tel un roc sous l'ondée — si j'ose dire — et, quand il eut terminé, je lui représentai qu'ayant franchi le Dérochoir et d'autres notables pierriers avec ces mêmes bottines, sans le moindre faux pas, je pouvais, en confiance, partir une fois de plus.

— Je te l'ai déjà dit, conclus-je : pas de clou, c'est ma devise. Les clous, ça fait glisser. Au lieu de dilapider ainsi ta verve de... comptoir¹, tu ferais mieux d'admirer ces superbes jambières, que j'inaugure en ton honneur.

— La jambe : murmura cet excellent ami. L'arrivée de Pissard, le père, éteignit ce pétilllement d'étincelles.

En route !

¹ Calembourg à l'usage des seuls initiés !

Impatient de m'élever, comme toujours, j'entraîne mes compagnons à grands pas. Mais ne voilà-t-il pas Wasmer qui se met à fredonner l'obscénité à la mode :

Je l'appelle ma p'tite bourgeoise,
Ma tonkiki, ma tonkiki, ma Tonkinoise....

Sur la menace ferme et polie de le jeter dans l'Arve à Saint-Martin, il finit par se taire.

Les prairies, les bois — jusqu'à Charousse le chemin parcouru l'autre jour — fraîcheur, fleurs et parfums. Puis les arbres se font plus rares, s'égrènent en des herbages bossues de blocs. On domine la plaine. L'air est diaphane et pur.

— Là, dans une « crase » du Crêt-des-Huit-Heures, me dit Pissard en me montrant la muraille dont nous nous approchons, il y a les chalets de Warens. Nous pourrions nous y reposer.

Singulière impression de cette marche en caravane ! Pour la première fois, en effet, nous sommes plus de deux. Jusqu'ici, j'ai presque toujours flâné seul, rarement avec un guide ou un ami. Et notre grimpée en file indienne, le bruit des clous — les fameux clous — les repos, les attentes, l'indicible sensation de n'être plus absolument libre, autant d'inédit pour moi.

Nous avançons vite, nous atteignons, bientôt, le Crêt-des-Huit-Heures. Finis les bois !

— La vraie montagne ne commence qu'aux pâturages, m'écriai-je.

— Et les troupeaux ? fit Wasmer, montrant les chalets vides.

— Absents ? C'est parfait ! La vraie montagne n'a pas de vaches.

— C'est vrai, il y a moins de mouches, observe Pissard.

J'approuvai :

— Pas de vaches, pas de mouches, et, surtout, pas de sonnailles. As-tu jamais trouvé du charme à cet horrible bruit de pots fêlés que font les « toupins », dis-je à mon ami ? Ça déshonore le silence, ça offense la solitude et la majesté des Alpes.

— Les vaches, n'en faut plus, répond-il en tirant sur son brûle-gueule.

Et, tandis que je chasse à coups de canne les débris laissés par de récents imbéciles : boîtes de sardines, lanternes vénitiennes, papiers gras, pelures d'oranges, il se met en devoir de braquer son appareil et de prendre le cliché ci-contre qui me dispense de description.

Je ne sais pourquoi MM. Schaub et Briquet, dans leur *Guide de l'Ascensionniste*, n'indiquent pour cette course qu'un itinéraire long et difficile par la face ouest des Aiguilles. Pissard m'assura que jamais il n'aurait l'idée de grimper par Véran et le col de Colonne. Bien plus commode et direct, en effet, notre sentier monte presque en ligne droite à Barmerousse. De là, en une heure environ, on atteint aisément la cime.

Wasmer a bouclé son appareil : nous repartons.

Maintenant, la masse des Aiguilles s'élançait tout proche, immense, sur nos têtes. Nous en admirons les formes curieuses, pittoresques, bizarrement sculptées. Et la belle nuance blonde ou rouillée des roches, cette teinte caractéristique si belle, si vibrante selon la lumière, s'épanouit sous le ciel superbe.

L'étroit belvédère du Crêt est bientôt dépassé. L'alpage drapé, par places, de nappes mauves ou bleutées, s'abaisse

tandis que nous entamons la partie la plus pénible de l'ascension. Il n'y a qu'à gravir tout droit, mais comme la pente est rapide, fertile en cailloux, et même en névés — nous ne sommes qu'en juin — notre effort est considérable. De temps à autre, pendant un repos, notre regard plonge dans la vallée, toujours plus profonde, sur Saint-Gervais, Mégève, Contamines. Puis, la grimpée recommence. Sapristi ! que le soleil brûle contre ces parois !

Enfin, le col de Barmerousse, où tendent nos espoirs, n'est plus qu'à un quart d'heure, à dix minutes....

— Nous y sommes, m'écriai-je en arrivant le premier à une sorte de table faite à souhait pour le déjeuner.

Mais j'ai une déception. Je m'attendais à une vue superbe sur le désert de Platé. Et, pas du tout, un pli rocheux borne le paysage sur ce versant.

— Il faudrait descendre dans cette « crase » (combe), me dit Pissard, et remonter là-bas. Ce serait joliment long, avec ces crevasses.

— Et les chalets de Barmerousse ? demandai-je.

— Oh ! c'est loin sur la droite. J'aperçois, à plus d'un kilomètre, leurs toits grisâtres en contre-bas.¹

La bonne brise glacée des hauteurs nous force à nous couvrir. Pendant que Wasmer dispose sandwiches, pêches, fromage, je balaye encore quelques immondices semés par les précités imbéciles. Trouvé même un canif dont je fais présent à Pissard.

Tout en mangeant nous nous gaussons de cette race de clubistes qui bâfrent et lichen ! à tout coup et exhibent des aunes de corde jamais utilisée.

¹ Notons cette erreur du *Guide Joanne* qui indique de passer aux chalets.

— La plupart du temps, me dit mon ami, ils les laissent dans des chalets pendant leurs ascensions. Elles les gêneraient !

Une heure plus tard l'expérience vérifiait son dire. Nos bagages laissés autour de la table, nous montons à travers de larges névés jusqu'à la corniche des Aiguilles. A plat ventre, selon le conseil de H.-B. de Saussure, nous regardons les à-pic qui surplombent Veran. Le guide nous désigne le sentier où, l'an dernier, j'ai passé avec son fils. Cela m'évoque cette excursion dont la fin, sous la douche diluvienne d'un orage, me gâta les détails amusants. Certain repas, entre autres, avec des ouvriers piémontais, toute une tablée chantante et riante, d'une belle saveur pittoresque.

Le dernier coup de collier : nous revenons sur l'autre face de l'Aiguille où deux cheminées restent à franchir. De l'apparente difficulté, je ne sais pourquoi, le trac me prend.

— Jamais je ne passerai là, déclarai-je. Pissard se met à rire :

— Vous allez voir !

Grimpé le premier, il me passe une ficelle sous les bras, me hisse. Je m'agrippe à des bouts de rochers, — je suis vers lui.

C'est le tour de Wasmer.

— Tu vois, me dit-il en nous rejoignant : pas besoin de cordes !

— Ma ficelle suffit, confirma Pissard, un petit bout de deux mètres que j'ai pris à une caisse.

J'étais fatigué, je l'avoue, en atteignant la cime. Si fatigué, même, que le cœur me manquait et que je me sentais vacillant. Aussi m'accotai-je au cairn, silencieux un instant. Wasmer voltigeait sur l'arête. Je le suppliai de s'asseoir. Ce

qu'il fit, non sans découvrir une dernière boîte de sardines, encore à demi pleine, relief des brutes susnommées.

Cependant Pissard s'empresait à des préparatifs de victoire. Ayant déplié mon plaid en drapeau, il le fixait à la hampe. Nous y trouvâmes attaché... Je te le donne en mille, lecteur !... Au sommet de l'Aiguille de Warens, devine ce qui nous attendait ?... Non, décidément, tu n'y es pas ?... Eh bien, voilà : un numéro de la *Semaine religieuse*, de Genève !

J'ajoute d'emblée qu'il ne servait que de véhicule à l'inscription suivante :

« Course du 21-22 juillet 1906. — Club montagnard « Aurore », des Eaux-Vives. — Auguste Tronchet, Charles Bichet, Lina Bichet, William Kreiss. »

Comme je m'étonnais qu'une femme ait pu venir jusqu'ici, notamment à travers ces cheminées, Wasmer, toujours chevaleresque, se mit à me vanter le courage féminin.

La vue s'étendait, merveilleuse. Mais, à quoi bon redire ce que j'ai déjà si souvent décrit ? Le Mont-Blanc était à le toucher, et je remarquai que Warens, de tous les innombrables belvédères, est bien le seul à la fois proche et juste en face du sommet.¹

D'ailleurs le ciel avait des nuages. A un moment une buée très fine, transparente, monta du fond de l'abîme jusqu'à nous. Le guide conseilla le départ. Comme je parlai, par plaisanterie, de passer la nuit ici, Wasmer, très sérieux, me menaça de me lire d'un bout à l'autre la *Semaine religieuse*. A ces seuls mots, je bondis, ressuscité.

— Amenez le pavillon ! criai-je à Pissard.

Et mon vieux plaid, qui avait déjà flotté, quatre ans

¹ Le Brévent est sur la gauche et la Pointe-Percée sur ta droite.

auparavant, là-haut, en face, sur la Pointe-d'Arreu, reprit place dans ses courroies. Je me hâte de dire que nous reficelâmes religieusement — c'est le mot — le document du club « Aurore » des Eaux-Vives.

La descente des cheminées fut beaucoup plus aisée que je ne le pensais. Un accident terrible faillit, cependant, nous arriver.

J'étais le dernier, à quelques mètres de Wasmer, lorsqu'un roc, soudain, cède sous ma main. J'ai la force de le retenir le temps d'avertir mon ami. Lorsqu'il tombe, ce dernier à la chance de l'arrêter net du pied. Un peu plus, il avait la jambe brisée !

— C'est le danger de cette montagne, dit Pissard, la roche est tellement pourrie.

Voici, de nouveau, les névés. Nous avançons, dès lors, très vite, par immenses glissades. Armé de ma canne, je fais même des sauts de kangourous qui me couvrent de neige de la tête aux pieds. A nos yeux, là-bas, sur la table de pierre, nos bagages, d'abord minuscules, se précisent de minute en minute. Nous les atteignons enfin.

Exclamation de Wasmer qui s'étonne de retrouver sa chambre noire.

— Tiens, je n'y pensais plus, dit-il naïvement. J'aurais dû l'emporter là-haut. Justement l'éclairage est bon.

C'est alors à mon tour de le houspiller.

— Photomane de carton !... C'est le moment d'y penser... Aussi bien, ça sera toujours une plaque ratée de moins !

Mais il se venge par ce mot qui veut être cruel :

— Ne blague pas, ça te fera quelque chose à mettre dans tes Aneries sur les Alpes !

Le pierrier où nous nous engageons bientôt nous paraît moins dur qu'à la montée. Le soleil a tourné, la chaleur tombe et nous trouvons des rudiments de sentier.

Une heure après nous rejoignons le Crêt-des-Huit-Heures.

J'ai appris depuis que nous aurions pu descendre du côté ouest. A la hauteur de Barmerousse, un passage nommé le « sentier des gardes » longe la base des Aiguilles et va retomber sur Véran. Très pittoresque et vertigineux, ce sentier est, au reste, souvent obstrué par les pierres.

Dès lors la marche redevient facile sur un bon chemin muletier. Pissard prend les devants et nous entamons, Wasmer et moi, une causerie philosopho-littéraire qui dure presque jusqu'à Saint-Martin.

Sous des dehors badins, mon ami est un esprit sérieux et sensible qui pénètre intensément le sens profond de la Nature. Je lui dois d'avoir éprouvé, dans cette course collective, le plaisir rare, pour moi, des impressions échangées et partagées.

III

Pointe Pelouse par le Lac de Flâine

Des cinq villes de la vallée de l'Arve : La Roche, Bonneville, Cluses, Chamonix, Sallanches, cette dernière est la plus gaie, la plus agréable. Elargie, la vallée forme, alentour, un vaste ovale que l'Arve sépare en longueur. Et si les hautes masses de Platé barrent une rive, en revanche, sur la côte opposée, l'immense échancrure de Mégève ouvre l'horizon. Ce qui, d'ailleurs, vérifie La théorie d'Elisée Reclus, selon laquelle les cimes élevées alternent avec les basses dépressions.

Sallanches ¹ a été incendiée plusieurs fois. Le dernier sinistré (1840) ayant anéanti la ville, alors bâtie de bois, on la reconstruisit toute en pierres, sur un plan absolument nouveau. Et c'est, en somme, une cité moderne qui s'érige aujourd'hui sur les bords des deux petits torrents, la Frasse et la Sallanches. Très larges, aérées, les rues se coupent à

¹ Dès le ix^e siècle, Sallanches fut une ville importante. Les Princes-Evêques de Genève y établirent le siège et le tribunal du 7^e décanat de leur diocèse. Plus tard, le Chapitre de Sallanches, d'une richesse considérable, étendit son influence sur toute la contrée. Comme Cluses et Samoëns, dont elle fut l'alliée, cette ville jouissait de nombreux privilèges et franchises. C'est le lieu natal de Nichod Festi, surnommé le Salomon de son temps, et l'auteur des « Statuts Sabaudiae », sous Amédée VIII (1430).

Lors de l'invasion du Duché par les Bernois et l'armée de François I^{er} (1536), Sallanches put éviter d'être pillée par le paiement d'une forte rançon. En 1703, nouveau siège par les troupes piémontaises qui reprirent, un instant, le Haut-Faucigny.

angles droits et, au centre, la place Charles-Albert, avec sa fontaine monumentale, met comme un petit air de capitale.

Malade, après mon ascension de l'Aiguille, j'eus le loisir d'explorer Sallanches à fond. Plusieurs jours, je trainai une patte affaiblie de l'église, sans grand intérêt, à l'Hôtel de Ville, dont la bibliothèque de 5000 volumes, dit-on, est invisible, en passant par le Pensionnat des Frères des Ecoles chrétiennes, dont le musée de numismatique, conchyliologie et ornithologie n'existe que dans le *Guide Joanne*. Il y a de tout, à Sallanches, mais le commerce des articles de ménage y paraît prodigieux. Pas de rues où ne resplesdisse, à quelque vitrine, l'auréole cuivrée des casseroles ou l'éclat des fines pâtes de Creil ou de Montereau. Je n'omettrai point les serruriers, mécaniciens, etc., qui soutiennent dignement l'antique réputation du Faucigny dans le travail des métaux. Sous la domination romaine, déjà, les forges du Faucigny étaient célèbres, et on dit même que le mot *falcum* (faulx) n'est qu'un dérivé de *Faucignacum*.

Mais la merveille de Sallanches c'est, sans contredit, les Aiguilles. Que de fois je les admirai, soit de la route du Fayet, d'où leur profil fait penser à un chameau agenouillé, soit du côté de Cluses d'où apparaît, dans ses détails, leur oblique paroi. Avec ses rondeurs, ses replis, ses découpures, la roche excoriée par le temps est comme une orfèvrerie féerique où se joue la lumière. Les teintes dorées du calcaire ajoutent à l'illusion, et le soleil du soir, par dessus la vallée sombre, illumine leur diadème au front de la nuit. Quelle perpétuelle vibration de clarté !. Quelle subtile variété de formes et de nuances : On dit : « changeant comme la mer » ; c'est qu'on ignore la montagne. Ah ! la folie de vouloir décrire l'indicible, l'intraduisible splendeur sans cesse renouvelée de ses aspects !

Cette saison-ci la maladie me joua un méchant tour. J'avais projeté plusieurs courses : la Grande Forcle, Tête-Rousse, les Aiguilles, Pointe-Pelouse. Je dus me borner à ces deux dernières. Et encore, pour me ménager, après les Aiguilles, force me fut d'aller à cheval.

On atteint Pointe-Pelouse beaucoup plus aisément de Samoëns. Son ascension, de Sallanches, exige un grand détour. Il faut d'abord se rendre à Cœx, sur la grand'route de Cluses, de là gagner le col des Frêtes, puis le lac de Flaîne et les chalets de Michet.

Aussi Pissard m'organisa-t-il une véritable caravane. Un char à bancs devait nous conduire à Cœx. Puis on détellerait, le cheval de trait deviendrait cheval de selle et, flanqués de son propriétaire, M. Bochatay, nous commencerions la grimpée.

Sur ces entrefaites, M. Payraud, de Sallanches, souhaite nous accompagner. La colonne expéditionnaire se composa donc de quatre personnes : MM. Payraud, Pissard, Bochatay et moi. Wasmer, hélas, avait dû m'abandonner. Non sans m'avoir au préalable, soigné maternellement. Dans « Wasmer » n'y a-t-il pas « mère » ?

Notre jument part à grande allure sur la route comme un « I » pendant trois kilomètres.

M. Payraud, esprit cultivé, très versé en sciences, me parle d'un essai de démonstration astronomique qu'il a fait, jadis, le long de cette route. Dessinées sur de grands tableaux, les planètes s'alignaient à distance proportionnelle de Sallanches, figurant le Soleil. Puis, ce sont des détails sur la région que mon aimable compagnon connaît à merveille : le cimetière des blocs erratiques, vers Combloux, ailleurs la Pierre-à-Voix, la Pierre-à-Mabert, etc.

Nous passons sous un petit aqueduc de fer qu'utilise une scierie.

— C'est ici que j'avais attaché Uranus, me dit M. Payraud.

Æx.

Nous remisons le char à bancs chez une brave dame impotente qui nous énumère ses rhumatismes. La selle est sanglée : hop ! Il y a au moins quinze ans que je n'ai mis le pied à l'étrier. Je m'en tire encore.

Sur la gauche, le col des Frètes est là, échancrure peu élevée. Nous y serions bientôt sans le chemin, sorte de lit de torrent, — et encore, il y a des torrents plus confortables.

Alors commence le calvaire de l'admirable bête qui me porte. Peu habituée aux montagnes et sans fers spéciaux, elle me hisse à travers cailloux, terres détrempées, roches nues, avec un courage, une ardeur, dont nous sommes émerveillés. A chaque instant je pense rouler avec elle. Mais elle glisse à peine, sait se retenir et se maintenir.

Ce sentier, paraît-il, dépend de la municipalité d'Arache. Comme pour la grotte de Balme, elle diffère éternellement de l'améliorer. Sauf respect, dans la commune d'Arache, le progrès n'avance pas en automobile :

Nous nous arrêtons à Luze, dont le nom vient, me dit M. Payraud, des schistes de la contrée *luz*, en patois. Halte, encore, aux Granges de Luze, puis voici le col.

Le col des Frètes.

Il y a quelque témérité à prendre un croquis quand on ne sait pas dessiner. C'est pourtant ce que je fais pendant le repos de mes compagnons. Repos bien gagné, — pour eux, les marcheurs ! — au bord d'un champ tout étoilé de fleurs et de rosée.

Mon piètre croquis essayait de noter le profil des montagnes vers le sud. Au nord-ouest la plaine nébuleuse s'étale jusqu'au Môle, à Bonneville, La Roche. Là-bas, c'est le dos du Salève. A droite, les Alpes de Taninges dessinent leur proche silhouette.

Le cher parfum des bois s'exhale d'une sapinière où nous allons entrer. Oh ! les délices de cet air pur, léger, suave, dans le matin clair !...

En route !

Le sentier est un peu meilleur.

Nous longeons la base de la haute paroi dont les crêtes se nomment le Haut-de-Véron, la Croix-de-Fer, et que nous contourmons pour arriver au lac de Flaîne. Mais voici que cela se gâte de nouveau. Des escarpements nous séparent du lac, le chemin s'agrippe à des roches polies, zig-zague en des pentes scabreuses. Je connais d'inquiétants équilibres sur le dos secoué de ma jument.

Peu à peu, nous avançons dans le défilé de Flaîne. A droite, la montagne est une muraille à pic, embroussaillée par endroits, ou creusée de grottes. Près de nous, un pierrier, très rapide, rejoint les contreforts des Grands-Vents.

Nous laissons, à gauche, les chalets de Sur-le-Cou, juchés au sommet d'un épaulement. Pissard me fait remarquer une curieuse croix dont le transept n'est qu'une branche mal taillée. Des tronçons en sortent encore, pareils aux pointes d'un trident.

Puis, tout à coup, le lac de Flaîne.

Je m'exclame d'étonnement. Le paysage est, en effet, d'une sauvagerie rare. Qu'on se figure, au fond de la combe, du corridor, du défilé plutôt, car le site est, à vrai dire, le

défilé-type, un petit lac verdâtre, si transparent que chaque objet immergé s'y distingue, — arbres morts ou rochers — si pur que pas un roseau n'y croît, pas une algue, non pas même à l'extrémité où plonge, comme un tapis, la prairie. Dominant la scène, la muraille toujours à pic. la muraille fabuleuse d'épaisseur dont l'autre face regarde l'Ex. Et, ci et là, des buissons, des lianes, flottent sur la gueule profonde des cavernes. J'en compte bien cinq ou six, de ces antres, — et quels regrets de n'avoir pas le temps de les explorer ! Peut-être quelque couloir nous ramènerait-il à la grotte de Balme creusée, elle aussi dans ce massif.

Mais soudain, tout auprès du lac, les débris d'une avalanche nous arrêtent. Le fond du val est encore jonché de sapins, racines en l'air, blocs, mottes de terre qui salissent la masse écroulée des neiges. Je propose de descendre... Déjà Bochatay, avec précaution, tire la bride de ma bête qui franchit l'obstacle.

— Tiens, dit-il, il y en a qui « huchent » par là-bas.

« Hucher », c'est ce que nous appelons tudesquement « jodler ».

Et, en effet, nous sommes salués d'appels, bientôt suivis d'abois furieux qui, dans ce couloir, résonnent d'étrange façon. Un seul chien fait autant de vacarme qu'une meute.

Le chemin coupe obliquement le pierrier au bord de l'eau. Deux ou trois cents mètres de long, ce lac de Flaîne, une centaine de large, pas davantage. On sait que de Saussure supposait que ses eaux, sans écoulement apparent, s'infiltrent par dessous roche jusqu'aux sources de Magland. On me montre, effectivement, en un point du ruisseau qui en sort, un bloc sous lequel il s'engouffre et disparaît.

Cependant, après le lac, le paysage s'élargit, la prairie s'évase, elliptique, jusqu'aux pentes où meurt le Désert de Platé. Nous passons, sans nous y arrêter, aux chalets de Flaïne près desquels sonnaillent des troupeaux. On trouvait là, ces dernières années, une sorte de buvette-auberge où l'on pouvait se restaurer et, à la rigueur, coucher. La clientèle était si problématique que le tenancier n'est pas revenu.

Quelques méandres, encore, qui montent de nouveau pour atteindre le petit plateau des chalets de Michet. Et la scène se développe, l'horizon recule découvrant, par des échancrures, à droite le dos du Haut-de-Véron, à gauche la chaîne des Grands-Vents. Le contraste de ces deux aspects frappe d'emblée. Dénudées, rudes, dures, les crêtes du Haut-de-Véron, en prolongement des Aiguilles (invisibles d'ici) évoquent absolument le sommet dégradé d'un vieux mur. Aux places, du moins, visibles, entre les vastes croûtes neigeuses qui le glacent. C'est bien là, comme je le dis plus haut, les dernières vagues du Désert dont l'ondulation s'affaisse en gradins jusqu'aux arbres. Verts, au contraire, de la base à la cime, comme enfouis dans les gazons, les Grands-Vents, délivrés de frimas, dessinent dans le bleu, leur ligne élégante. Montagne jolie et facile, peu élevée, d'ailleurs, elle rappelle tout à fait les Alpes de Taninges.

Les chalets de Michet.

Abrités d'un petit hémicycle verdoyant, les chalets de Michet nous réservent grand accueil. Nous y trouvons toute une famille dont l'aînée est une jeune fille de 18 ans et le cadet un nourrisson de... sept jours ! Sa mère, déjà debout, bien entendu, nous raconte que, montée depuis trois semaines à peine, elle est accouchée sans autre aide que ses filles.

Belles madames qui exigez médecins, sages-femmes et nourrices, lisez et comparez !

Comme j'exprime ma stupéfaction et parle phlébite, accidents puerpéraux, avec, en plus, toutes les maladies possibles de l'enfance, cette brave femme se met à rire, m'assure qu'ici ces « histoires » sont inconnues et que, du reste, on se soigne fort bien avec les herbes de la montagne.

Un quart d'heure après, réunis à la cuisine, nous nous attablons en chœur devant nos provisions. La jeune mère veut bien nous fournir quelques adjuvants, tels qu'omelette et reblochon. La conversation, naturellement, ne chôme pas. M. Payraud et moi, nous nous informons de la location des alpages. Et nous sommes surpris du chiffre élevé qu'elle peut atteindre : 1300 francs, assure notre hôtesse. Treize cents francs le droit de faire pâturer, pendant deux ou trois mois, au plus ! Ce n'est pas, si j'ose dire, pour un morceau de foin !

Quant à Pissard, il s'extasie sur le confort et le luxe du chalet. De fait, nos couverts ne laissent rien à désirer, assiettes, couteaux, petites cuillères, très jolis bols et soucoupes, et même un sucrier à couvercle.

— Et ça, ajouta-t-il, montrant le réveil-matin. Voilà quelque chose qu'on ne voyait pas, autrefois, à ces hauteurs.

— Alors, comment savait-on l'heure, demandai-je ?

Et j'apprends qu'on se basait simplement sur la position du soleil. Le cirque des monts était comme un gigantesque cadran dont chaque pointe signifiait une heure.

— Cette façon millénaire de compter le temps, remarque M. Payraud, était encore en usage voici sept ou huit ans.

Vers Pointe-Pelouse.

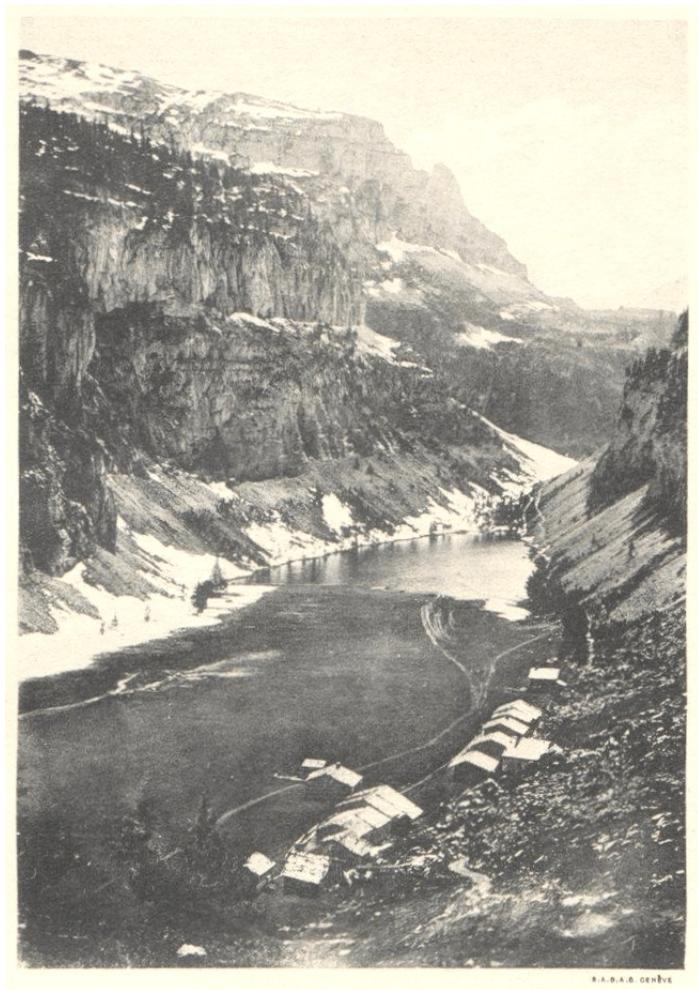
Pourquoi avons-nous été à droite au lieu de passer à gauche ?

Je n'en sais rien. Mais le fait est que cette erreur m'empêcha, une fois encore, d'atteindre le sommet.

Nous nous élevons, tout d'abord, au flanc d'un petit tertre gazonné qui nous sépare du Désert. A droite, le Colonne et le commencement de la chaîne des Aiguilles sont fort près de nous. Une vaste coupure carrée les sépare de la muraille de Véron qui s'éloigne et s'abaisse, au sud. On distingue très bien, tout là-bas, les chalets d'Aujon.

Cependant le paysage devient de plus en plus sibérien. Exposée au nord et à l'est, l'immense houle du Désert, dont nous nous rapprochons maintenant, est couverte de neige. Ses formidables vagues de calcaire entassent à l'horizon leurs masses éclatantes. Et, sous nos pas, charmant contraste, l'herbe vivace est pleine de fleurs. M. Payraud, qui herborise volontiers, me montre la *viola calcarata*, *viola biflora*, *polypodium dryopteris*, etc., révélations dont rougit mon ignorance.

Au pied des Landards — comme Pissard nomme la base de Véron — ce contraste est plus frappant encore. La végétation, la vie, y luttent pied à pied contre la stérilité du Désert. La foule des verdure se lance à l'assaut des roches polies dont la coulée descend vers elles. Des sapins cramponnés de toutes leurs racines s'obstinent à dresser leur pyramide, abritant la multitude humble des plantes qu'ils vivifient. Mais, à chaque printemps, de larges lambeaux sont entraînés par les neiges, la vie recule et la lisière végétale est, alors, comme un front de bataille où buissons, herbages, arbres mêmes, culbutent, meurtris, sapés par la mitraille des avalanches.



Le Lac de Flaine.

Nous obliquons à gauche. Un chalet apparaît soudain à nos regards. Bâti de pierre — luxe inoui à ces hauteurs — solidement charpenté, il se dresse, isolé et vide. Nous y entrons : le toit s'est écroulé sous les glaces du rude hiver. De gros blocs, inexplicables, sèment l'intérieur. On les dirait tombés du ciel.

— Tiens, dit Pissard, c'est curieux, il semble qu'il n'ai jamais été habité.

Pourquoi cet abri abandonné m'a-t-il laissé une si vive impression ? Est-ce la splendeur désolée du décor, cette sauvagerie poignante du Désert qui nous entourait de toutes parts ? Jamais la grandeur tragique de Platé n'aviva en moi plus folle attirance, ne m'enivra du désir de son éternité de silence et de paix. O venir là, loin des hommes, loin de tout, s'abîmer dans cette solitude sublime que des abîmes défendent à jamais contre l'horreur du monde.....

Cependant les Grands-Vents, comme pour justifier leur nom, nous cinglent d'une bise glacée. Il se précise, d'ailleurs, de plus en plus, que nous n'aurons guère de vue. Le temps, nuageux depuis le matin, s'est embrumé davantage. Des nuées courent, non loin, sur les crêtes, voilant tour à tour les sinuosités.

Vers le nord, la Pointe-Pelouse s'érige maintenant avec netteté. Un col, celui de Platé, la sépare des Grands-Vents tandis que, près de nous, elle s'abaisse brusquement et vient mêler aux grisailles du Désert les tons roux de sa poussière de grès.

Mais l'heure presse, il faut nous hâter. Pissard est d'avis de gravir obliquement par le Désert. Nous voici en pleine neige. Et quand la fonte le permet, j'observe la structure bizarre de ce calcaire si excorié, troué, vrillé, qu'on dirait une dentelle. D'autre fois les fissures s'élargissent, s'aggravent en

crevasses, en puits dangereux. A un certain endroit, je m'amuse à descendre dans une de ces anfractuosités que la glace recouvre en dôme.

Toujours le silence de mort où seule frémit la bise. Et encore, çà et là, le léger coup d'aile d'une hirondelle des neiges, au ventre blanc. Les rideaux de brumes mouvantes se déplacent continuellement, se rapprochent, nous menacent.

— Oh, oh ! dit M. Payraud, il faut prendre garde. Si nous étions pris dans ce brouillard, que deviendrions-nous ?

Là-haut, une sorte de tuyau en T se dessine sur le ciel. C'est un repère, où nous passons — et, soudain, la vue, ou, plutôt, ce qu'il en reste, nous apparaît : à droite, une tranche horizontale du Mont-Blanc, comme aperçue par un couvercle soulevé, fissure momentanée dans la muraille des nuages ; plus près de nous, les Fiz, que je reconnais à peine, noirs, aujourd'hui, feston de basalte sous la cendre accumulée du ciel ; au-delà, sur la gauche, par un pan d'azur où s'élancent, déjà, des masses sombres, le Buet, que nous avons le temps de contempler une minute à peine.

Entre le cirque des Fiz et nous, une vallée se creuse, très profonde. J'aperçois un instant des piliers énormes et tortueux qui doivent surplomber les chalets de Salles.

— Là-bas, demandai-je, cette dépression, c'est le Dérochoir ?

Pissard me confirme. Quelle différence avec mon impression d'il y a deux ans !...

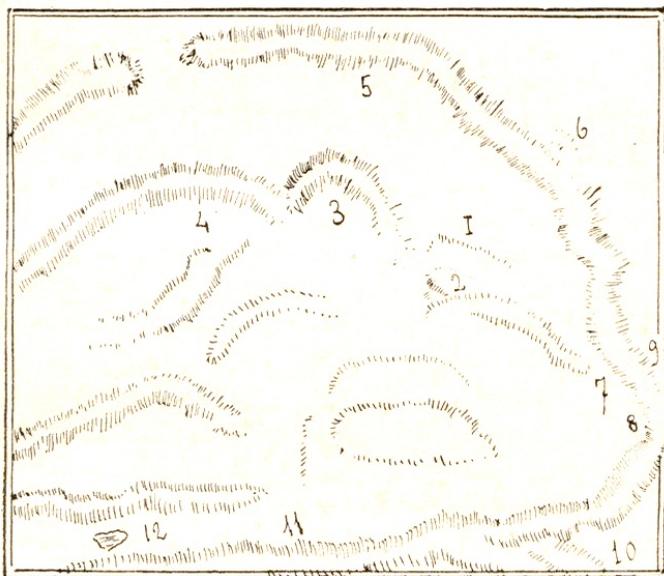
Nous atteignons, enfin, la base de Pointe-Pelouse. Nos pieds foulent l'épais manteau de grès effrité que recouvre, par endroits, un maigre gazon. Je ramasse ces fragments, minces, allongés, pareils à des aiguilles. Et voici que ma main tombe sur une vieille boîte de sardines, toute rouillée.

La seule que j'aie rencontrée dans cette course. Ce qui prouve combien la région est peu fréquentée.

Pendant ce temps, M. Payraud et le guide ont continué obliquement. Je les laisse, je monte droit devant moi sur la pente douce de l'arête. Le chemin est facile, le sommet me paraît proche.

Mais Pissard me fait de grands gestes. Il me crie, dans le vent, des choses que je n'entends pas, me montre le brouillard. A regret je suis obligé de le rejoindre.

Et voilà comment je n'ai pu atteindre Pointe-Pelouse !



Désert de Platé. — 1, 2, Signal de Platé ; 3, Pointe-Pelouse ; 4, Grands-Vents ; 5, Fiz ; 6, Dérochoir ; 7, Portetta ; 8, Egraz ; 9, Aiguille de Platé ; 10, Warens ; 11, Croix-de-Fer ; 12. Lac de Flaîne.

Désert de Platé. — 1, 2, Signal de Platé ; 3, Pointe-Pelouse ; 4, Grands-Vents ; 5, Fiz ; 6, Dérochoir ; 7, Portetta ; 8, Egraz ; 9, Aiguille de Platé ; 10, Warens ; 11, Croix-de-Fer. ; 12. Lac de Flaîne.

Un quart d'heure après, en effet, arrivés au col de Platé, mes compagnons me prouvent, montre en main, que l'ascension n'est plus possible. A peine aurons-nous le temps de nous reposer encore à Michet pour n'être de retour à Sallanches que vers dix heures du soir. Et puis, toujours, ces nuées menaçantes !

En vérité, il fait déjà sombre. Alentour, la bise les rabat, de nouveau, les bouscule en troupeau qui nous cerne. Et, sur l'immense amphithéâtre de neige un jour terne, opaque, sinistre, dans le froid grandissant où se ferment les gentianes, épand une impression hivernale.

Je m'emmitouffle. Derrière nous, une masse neigeuse, de huit à dix mètres, rayée par le courant d'air, comble encore une partie du col. M. Payraud, toujours en chasse, vient de découvrir des primevères en fleurs. Le 25 juin !

Et la Pointe-Pelouse est là, contre notre dos. Seul, le dernier piton, une cinquantaine de mètres, tout au plus, nous en sépare. Hélas !...

Je prends à la hâte des notes pour le graphique ci-joint ; M. Payraud, au moyen d'une boussole et d'une carte, relève l'orientation exacte, — puis nous repartons.

Le retour.

Sans les brouillards, nous aurions très bien vu le lac de Gers, au bas du col, sur le versant de Sixt.

Regrets stériles !

Nous longeons les Grands-Vents, nous passons au-dessous de la Tête-de-Pré-de-Sçaix et autres sommités secondaires et, par le vallon de Véret, nous rejoignons Michet.

A Véret, deux chalets entièrement écrasés dont les poutres brisées se dressent comme des mats de navires naufragés, attestent, une fois de plus, les neiges exceptionnelles de l'hiver.

En route, j'observe en miniature, le long des névés, les divers phénomènes de la fonte : pierre enfouie dans la neige et dont l'échauffement creuse un entonnoir, autre pierre, reposant à terre, celle-là. et dont la chaleur rayonnante fait fondre la neige en cirque autour d'elle ; colonne de neige préservée du soleil par la table de gazon qu'elle supporte.

Nous revenons, enfin, dans la région des prairies et des fleurs. Un petit torrent glougloutte en cascates. Des chèvres y boivent qui fuient à notre approche. Et, bientôt, nous sommes au bord de l'hémicycle rocheux où s'abritent les chalets de Michet.

Dernière collation à la table de notre excellente hôtesse.

Puis Bochatay va chercher la jument. Je remonte en selle et... adieu, Désert de Platé, Grands-Vents, Flaîne !...

Adieu ?

Non, non. j'espère, au contraire : à bientôt !

IV

Du Lac Vernant aux Chalets de Salles

Un livre sur la Haute-Savoie serait incomplet si on n'y mentionnait le *Genépi*, petit journal autographié qui parut — irrégulièrement — à Genève, de 1893 à 1900.

Ce journal — hors commerce, d'ailleurs, mais il s'en trouve une collection à la Bibliothèque publique — avait ceci de savoureux qu'il était rédigé et illustré exclusivement par les membres du club le *Genépi*. Or les *Genépiques* ne furent et ne sont point parmi les premiers venus. Professeurs, mathématiciens, savants, artistes, la plupart furent ou sont des hommes remarquables par l'intelligence et le talent. Le professeur Bérard, décédé cette année, ainsi que le regretté peintre Louis Patru, — pour ne citer que les disparus — appartenaient au *Genépi*.

On comprend donc l'intérêt tout spécial du petit journal en question. Ses articles et ses dessins¹ eussent, certes, mérités d'être répandus.

Pour en donner une idée je vais lui emprunter ces pages sur une région que je n'ai pu visiter moi-même.

Parti un jour de Taninges, à destination du lac Vernant et du Désert de Platé, des circonstances imprévues m'arrêtèrent à Arache. J'avais projeté de me rendre, par monts et par

¹ Deux des croquis publiés ici ont été faits d'après les dessins du *Genépi*. Ceux-ci n'étaient jamais signés que de sobriquets.

vaulx — c'est le cas de le dire, car aucun sentier tracé n'existe — jusqu'aux chalets de Salles, mais mon excursion dut se borner à une simple promenade à travers le col de Châtillon¹ et la jolie route qui, de Saint-Sigismond, mène à Arache.

Or, un Genépisir, par une heureuse fortune — pour moi — avait suivi ce même itinéraire. Je lui passe donc la parole :



Lac Veinant.

¹ Ce « châtillon », aujourd'hui en ruine, fut un des manoirs les plus importants de la région. Demeure des puissants barons de Faucigny, il joua un rôle historique considérable.

Est-ce le ciel brumeux du jour où nous vîmes le lac de Vernant qui nous a laissé ce souvenir quelque peu mélancolique ? Sont-ce les causeries de cette bergère dont... (ici des sobriquets) nous avaient parlé, avec laquelle nous nous étions promis de rire, mais dont la pauvre histoire d'épouse délaissée, histoire banale dans les villes, prenait, dans cette solitude, un intérêt plus poignant ? Je ne sais, mais nous avons rarement éprouvé d'impression plus profonde.

« L'on s'y trouve, d'ailleurs, tout préparé. Au fond d'un vallon étroit où les chalets sont rares, où l'on sent que non seulement les touristes vulgaires, mais encore les chercheurs de sites nouveaux ont dédaigné ce petit point presque invisible sur la carte, s'ouvre un vaste pâturage.

« Il n'y faut pas chercher les sauvages abords du Darbon (au pied des Dents d'Oche) ni les cimes qui forment un harmonieux cadre au lac Taney. Tout est gazon, de la Tête-de-Pré de Sçaix, à gauche des Grands-Vents, à droite d'un petit col au fond qui mène dans le vallon regardant Samoëns, de partout tombent de grandes pentes herbeuses, très inclinées par place, qui viennent former une plaine assez étendue, où l'on ne voit qu'un ou deux chalets, misérables huttes éparpillées et les ruines d'autres habitations qui ont dû être plus confortables. Pas d'arbres, l'herbe est courte, les troupeaux se sont dispersés pour chercher sur les crêtes une pâture plus abondante.

« Eu tournant, à droite, quelques petits tertres gazonnés, on se trouve au bord du lac. Il est petit, et l'on en fait le tour en quelques minutes. Son eau, bien que profonde et limpide, n'a cependant pas la teinte azurée d'autres lacs de montagne. Là, pas d'accidents pittoresques, ni parois plongeantes, ni blocs moussus, ni sapins se mirant au bord. La rive est noyée, la teinte est terne, l'entourage d'une simplicité presque

monotone. Et, cependant, on se sent bien en grande montagne et l'on voudrait y rester.

« Une lointaine arête, tombant en quelques sauts dans le vallon, se reflète dans l'eau ; les roseaux qui se dressent sur un des bords s'y réfléchissent aussi ; dans les mille paillettes que le soleil fait briller sur la surface ondulée par le vent se dessinent les lignes tremblotantes du monticule qui ferme le pâturage et que contournent les cascadelles du ruisseau servant d'émissaire au lac.

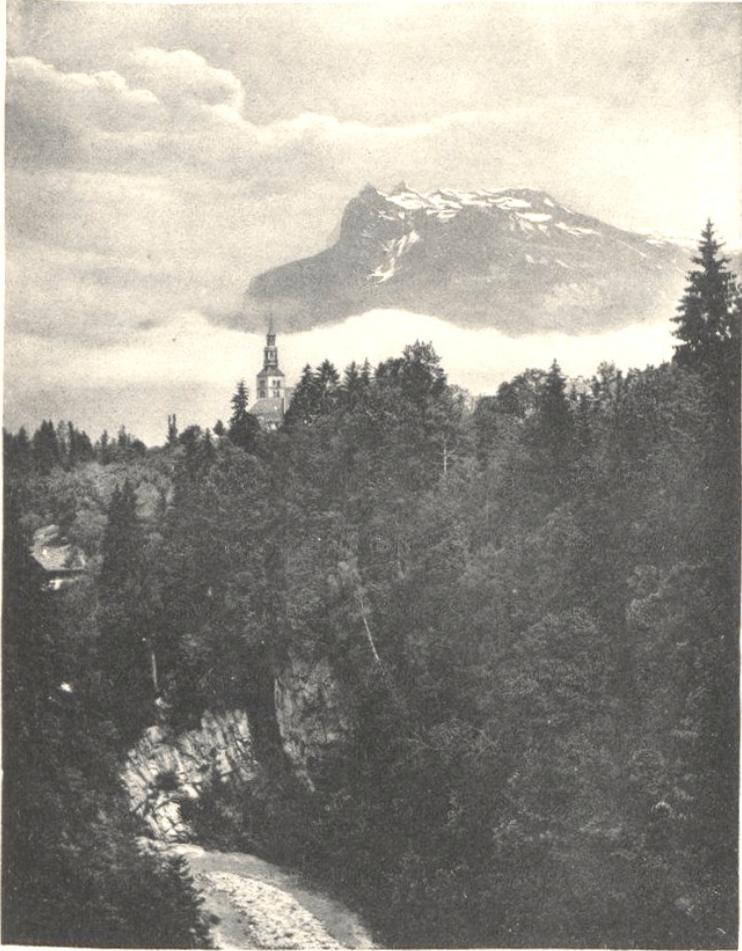
« Voici des vaches qui viennent s'abreuver et. se dispersant dans la prairie voisine, apportent dans le paysage toute une succession de teintes variées.

« Et, assis dans l'herbe, l'on admire les lignes régulières de la Tête-de-Pré-de-Seaix. le chalet à sa base, les pentes des Grands-Vents et, tout là-bas, les cimes des Aravis enveloppées d'un léger brouillard qui leur donne quelque chose d'aérien. Tout près, c'est le lac scintillant, les roseaux qui se courbent sous l'effort du vent ; l'on « écoute le silence » que ne trouble point le carillon des vaches et l'on se trouve avoir passé quelques instants d'une douceur inexprimable.

Les environs sont beaux, de cette simplicité de lignes qui ne plaît point à chacun, et beaux aussi du sentiment que le flot des touristes n'y a pas encore pénétré, que l'auberge n'y est pas connue et le français guère. On y paie ses impôts entre les mains de « Mossieu le *Précepteur* », on est désireux de voir « tirer sa *potographie* ». Les enfants n'y sont lavés qu'une fois par mois, les filles n'y gardent qu'une ou deux dents à chaque mâchoire... et n'en ont pas moins leurs galants.... »

L'auteur raconte, ensuite, comment il rejoignit les alpages de Salles par la vertigineuse arête qui relie le signal des Grands-Vents à la Pointe-Pelouse. — « Ce chemin, écrit-il, qui n'est guère pratiqué, offre sur les autres l'avantage de se maintenir continuellement au-dessus de 2000 mètres d'altitude et de présenter, à satiété, un coup d'œil tout à fait supérieur sur les scènes les plus désolées du Désert de Platé, ou le sublime chaos des glaciers de Sixt et des Alpes valaisannes. De chaque côté, bien bas au fond des précipices, brillent les deux turquoises alpines du lac de Flaïne et du lac de Gers. »

Et l'article se termine sur une description pittoresque des chalets de Salles, célèbres par le rempart d'immondices qui les entoure. L'auteur explique et justifie cette particularité rabelaisienne, invoquant le nombre considérable des têtes de bétail — trois ou quatre cents. — Malgré ce léger inconvénient, d'ailleurs, le séjour lui fit tant d'impression qu'il s'écrie : — « Ah ! quand je songe encore à notre appartement de par là-haut, quand je revois le sauvage amphithéâtre de calcaire se dressant de toutes parts autour du paisible vallon gazonné, la nostalgie de cette vie rustique reprend sur moi un tel empire que je ne suis pas loin d'envier le sort de quelqu'un de ces braves montagnards de Sixt. »



Aiguilles de Warens vues de St-Gervais.

CHAMONIX D'AUTREFOIS

Chamonix d'autrefois

Quelques minutes après la gare du Glacier des Bossons, le train électrique passe l'Arve. décrit une courbe pour atteindre Chamonix. Et, sitôt le pont traversé, la petite ville apparaît : une forêt d'enseignes surmontant les toits, à hauteur de la voie. De grandes lettres d'or sur fond noir : hôtel de..., hôtel du..., grand hôtel..., palace hôtel... Voilà ce dont on est frappé, tout d'abord, en arrivant à Chamonix, rivale d'Interlaken et de Davos, Chamonix qui mérite, à tous égards, aujourd'hui, le titre de « capitale des Alpes françaises ».

On n'attend pas de moi une peinture de cette cité d'hôtels.

Il m'a paru plus intéressant de reproduire des descriptions de ce que fut Chamonix ¹, autrefois, depuis le jour de sa quasi-découverte par Windham et Pocok. Ces pages, empruntées aux historiographes de la Haute-Savoie, avant et après de Saussure, présentent une brève histoire, en quelques tableaux, de l'ancien Prieuré.

* * *

¹ Chamonix, Prieuré des Bénédictins, fondé par Aymon, comte de Genevois en 1090. On voit par la charte de cette fondation, que Besson rapporte dans ses *Mémoires*, p. 340, qu'à cette époque Chamonix s'appelait *Campus munitus*, qu'il faisait partie du comté de Genevois, avait pour confins les Gorges de la Diosaz, le Mont-Blanc, les Balmes. Le Chapitre de Sallanches fit réunir le Prieuré à sa Mense capitulaire, par bulle du Pape Léon X, le 27 février 1519.

Voici, d'abord, l'un des plus anciens auteurs. Bordier, dont le *Voyage pittoresque aux Glacières de Savoie*¹ 2, parut en 1772.

C'est, sauf erreur, la première description de Chamonix, depuis celle de Windham, que Bordier exécute, d'ailleurs, en ces termes :

« Un M. Windham essaya, cependant, il y a environ 30 ans, de donner un récit de sa course aux glacières, qui existe entre les mains de quelques curieux de Genève ; c'est l'ouvrage d'un homme de plaisir, qui est tout enthousiasmé d'avoir fait un voyage pénible et qui veut absolument faire part de sa joye au public. Il parle peu des monts de glace et beaucoup des petites précautions qu'il faut prendre pour faire le voyage avec agrément. »

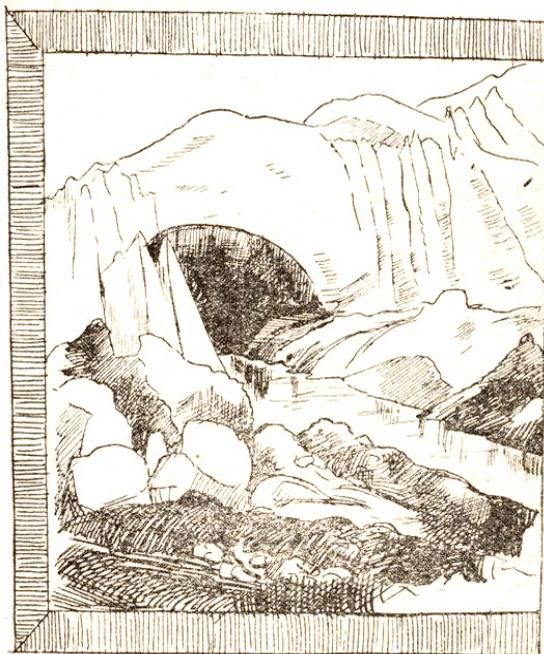
Voici, maintenant, l'arrivée de Bordier à Chamonix :

« Nous sommes encore reçus à Chamonix par une hôtesse...

« Après quelques instants de repos, je sortis pour reconnaître le pays. L'on recueilloit les premiers foins ; les femmes en descendoient des fardeaux sur leur col du haut des rochers ; les moissons étoient aussi vertes qu'elles le sont chez nous à la fin d'avril ; semées en may, elles dévoient se recueillir en août. Le soleil s'étoit couché dans cette vallée profonde deux heures plus tôt que dans le reste du monde ; aussi éclairait-il le sommet des hautes montagnes trois quarts d'heure après avoir disparu de Genève. Brillant après la pluye, il coloroit ces monts de glace tantôt d'un jaune pâle, tantôt du rouge le plus ardent...

¹ Bordier explique « qu'on appelle *glacier* un amas de glace qui se dégorge dans la plaine et glacières les hautes montagnes d'où partent ces glaces ».

« En général ce pays est aussi habité par des bonnes gens, ce sont les mêmes mœurs qu'à Valorsine, même brièveté de la belle saison, mêmes travaux précipités pendant ce court espace de tems, même jouissance paisible pendant la longueur de l'hyver. Ils sont exempts des deux fléaux ordinaires des cultivateurs, le vin et les procès ; le dernier édit du Boi de Sardaigne ¹ les a délivré d'un troisième, la domination des petits seigneurs ; on s'empressait à se racheter auprès du Chapitre de Salenche, maître de tout ce pays. »



Grotte au bas de la Mer de Glace. Fragment d'un dessin de Bourrit.

¹ Charles-Emmanuel III, édit de 1771.

Plus loin, cette description du Mont-Blanc : « Mais par dessus toutes s'élève la Montagne-Maudite, la plus haute de l'ancien continent... On l'appelle le Mont-Blanc, parce que dans tous les tems de l'année, dans les chaleurs du plus brûlant été comme au sein du plus rude hyver, de quelque lieu qu'on l'aperçoive, il paroît toujours d'une éclatante blancheur. »

De Bordier, encore, je tiens à donner cette remarquable peinture de la grotte de glace — aujourd'hui disparue — qui terminait, jadis, la Mer de Glace et dont on trouvera ci-contre un dessin d'après Bourrit.

« Nous sautons par dessus de grands rochers aigus et glissants, nous passons au travers d'épines serrées, nos pieds sont enfoncés dans l'eau de la rivière ; mais tout s'oublie à l'aspect d'une salle de glace vive, de cinquante à soixante pieds de haut : elle est régulièrement carrée, creusée d'une seule pièce sous la montagne de glace du Montanvert ; nos guides nous disent ne l'avoir jamais vue si belle. Le plafond offre une voûte d'un bleu céleste, dont l'éclat imite la voûte même des deux dans sa sérénité. Le fond est fermé par un azur plus ardent ; un portait plus sombre semble conduire à d'autres voûtes intérieures et profondes. Les murs de la salle sont en glace de Venise, d'un bleu clair très poli, très transparent, au travers desquelles l'œil croit découvrir une suite d'appartements placés sur les côtés. Dés pilastres ondes d'un bleu plus éclatant s'avancent de distance en distance et divisent la tapisserie par autant de colonnes torses. Le lit paisible de l'Arveron garnit le bas de la salle et anime tout le tableau ; roulant lentement sur un sable doré et des pierres colorées, il offre un parquet aussi luisant que la salle et dont la transparence s'oppose à celle du plafond. »

* * *

Nous arrivons, maintenant, aux explorations de l'immortel de Saussure. Les lignes suivantes sont extraites des *Voyages dans les Alpes* (1780).

« Les premiers étrangers connus, écrit-il, que la curiosité de voir les glaciers ait attirés à Chamouni, regardaient sans doute cette vallée comme un repaire de brigands, car ils y allèrent armés jusqu'aux dents ; accompagnés d'un grand nombre de domestiques qui étaient aussi armés, ils n'osèrent entrer dans aucune maison, ils campèrent sous des tentes qu'ils avaient portées et ils tinrent des feux allumés et des sentinelles en garde pendant toute la nuit.

« Le petit peuple de notre ville et des environs donne au Mont-Blanc et aux montagnes couvertes de neige qui l'entourent le nom de *Montagnes Maudites*, et j'ai moi-même ouï dire, dans mon enfance à des paysans que ces neiges éternelles étaient l'effet d'une malédiction que les habitants s'étaient attirée par leurs crimes. Jusqu'à ce donc que l'on ait connu ces bonnes gens comme on les connaît aujourd'hui, cette opinion superstitieuse, toute absurde qu'elle est, a fort bien pu servir de fondement à une idée désavantageuse qui s'était accréditée parmi les gens fort au-dessus de pareils préjugés.

« Ce fut en 1741 que le célèbre voyageur Pocock et un autre gentilhomme anglais nommé Windham entreprirent cet intéressant voyage. Les vieillards de Chamouni s'en ressouviennent ; et ils rient encore des craintes de ces voyageurs et de leurs précautions inutiles. On trouve dans le *Mercur* de Suisse, pour les mois de mai et de juin de l'année 1743, une relation abrégée de ce voyage. Cette relation est de feu M. Baulacre, savant bibliothécaire de notre ville ; il la rédigea d'après le rapport de quelques personnes qui allèrent aussi l'année suivante à Chamouni. Pendant les vingt ou

vingt-cinq premières années qui ont suivi cette époque, ce voyage n'a été entrepris que bien rarement, et le plus souvent par des Anglais qui logeaient chez le curé. Car, lorsque j'y fus en 1760, et même quatre ou cinq ans plus tard, il n'y avait point encore d'auberges logeables, mais seulement un ou deux misérables cabarets semblables à ceux que l'on trouve dans les villages les moins fréquentés. Depuis lors ce voyage est devenu par gradation si fort à la mode que les trois grandes et bonnes auberges qui y ont été successivement établies suffirent à peine à contenir les étrangers qui y viennent en été de tous les pays du monde.

* * *

Comme on le verra dans la Bibliographie incluse, Bourrit — qui s'intitulait modestement « l'historien et l'Homère des Alpes » — a publié de nombreux volumes sur la région du Mont-Blanc.

Lui-même en dresse en ces termes la nomenclature :

« Mon premier livre parut en 1773 et ne tarda pas à être traduit en Anglais ; il fut suivi d'un second ouvrage que je présentai au roi de Sardaigne en 1774 ; je fis ensuite deux autres volumes, ornés de très belles gravures, que je dédiai au roi de France et que je lui présentai en 1781 ; ils furent traduits en allemand l'année suivante ; un cinquième volume publié en 1784 fut dédié au célèbre comte de Buffon ; enfin, l'itinéraire de Chamouni, Lausanne et Genève, dédié aux trois dames de Boches-Taillées d'Arnay et de Chappuis, de Lyon, parut en 1792. »

Avant de reproduire les pages qu'il a consacrées à Chamonix, voici, à titre de document amusant, la dédicace de son livre : *Nouvelle description des glaciers, vallées de glace et glaciers* (1787), dédicace dont l'emphase prend une

saveur spéciale quand on se rappelle que Bourrit était chantre de la cathédrale de Genève :

« Au Roi Louis XVI. — Sire, la grandeur des objets que j'ai peints, leur immensité, le spectacle tout à la fois imposant et instructif qu'ils présentent, ces merveilles de la Nature qui attirent l'attention des hommes de goût comme des philosophes, quoi de plus digne d'être offert à Votre Majesté ! Dans ces masses en apparence informes, dans ces rochers sourcilleux et ces immenses glacières qui couvrent les Alpes, l'homme sensible reconnoît la puissance d'un Dieu qui a tout fait pour le bonheur des hommes.

« C'est à dévoiler ces mystères de la Nature que mon ouvrage est consacré : mis sous les yeux de Votre Majesté, Elle aimera à y lire ces merveilles ; déjà Elle a daigné agréer les tableaux qui les représentent et honorer mes faibles efforts de son suffrage royal ; quelle récompense de mes travaux ! Le bonheur que j'avois en vue est anticipé pour moi ; en montrant l'Être Suprême dans ses admirables dispensations, en soulevant un coin du voile qui sembloit les couvrir, je cherchois à lui plaire, et j'ai le bonheur de plaire à un roi qui est sa plus vive image.

« Oui, Sire, l'honneur que Votre Majesté daigne faire à mon ouvrage en agréant l'hommage que je mets à ses pieds, exalte mes idées, ennoblit mes sentiments ; et si, en effet, je dois m'efforcer de m'élever au-dessus de moi-même, n'est-ce pas au moment de paroître digne du bienfait inestimable que je reçois ?

« Je suis avec le respect le plus grand et la vénération la plus profonde due à Votre Personne Sacrée,

« De Votre Majesté,

« Le très humble et très obéissant serviteur,

Marc-Théodore Bourrit. »

Nous extrairons, maintenant, de la *Description des Cols et Passages des Alpes*, du même auteur, ces lignes sur Chamonix :

« Le bourg de Chamonix est situé au bord de l'Arve et au centre de la vallée dont la longueur est de six à sept lieues. Avant la fréquentation des étrangers les habitations étaient peu vastes, peu aérées ; l'on n'y voyait pas d'auberges, on y était cependant hospitalier et Madame Couterant était celle qui aimait à l'être. Ce fut chez elle que M. de Saussure logea dans son premier voyage : il y était arrivé à pied et elle ne soupçonnait pas la célébrité qu'il aurait dans la suite : on connaît la réponse qu'elle fit au prince Poniatowski, neveu du roi de Pologne qui, arrivant à pied, lui demandait si elle voulait le recevoir. « Sans doute, lui répondit-elle, je serai bien fâchée que vous puissiez croire qu'un voyageur à pied et sans suite fut moins bien reçu qu'un voyageur à cheval. » Dans ce moment elle recevait l'archevêque de Toulouse et toute sa suite.

« Là où ne se rendaient point les voyageurs il n'y avait point de guides ; le pain et le vin étaient rares, nos lits étaient de paille et le fenil était notre cabinet de travail. Le langage même des habitants m'était difficile à comprendre, peu ou point de relations au dehors, nul commerce, des sentiers au lieu de chemins, encore étaient-ils semés de débris des montagnes : voilà ce qu'offrait Chamonix il y a quarante ans. ¹

« Aujourd'hui les maisons sont bien bâties, les auberges sont très bonnes et propres, les habitants parlent français, le commerce du beurre, du miel et des cristaux s'est accru, les routes permettent l'arrivée des chars, enfin l'on trouve de bons guides dont le zèle, la prudence, le courage et la fidélité sont à toute épreuve. »

¹ Ecrit en 1803.

C'est en 1812 que P.-X. Leschevin publia son *Voyage à Genève et dans la vallée de Chamouni en Savoie*.

Ce gros volume contient, entre autres choses intéressantes, une liste de soixante-un ouvrages, surtout scientifiques, concernant la Haute Savoie, parus depuis la fin du xvii^e siècle.

On y lira encore d'abondants détails — auxquels j'ai fait, par ailleurs, des emprunts — sur les mines de la vallée de l'Arve.

Leschevin rappelle que les deux impératrices, femmes de Napoléon I^{er}, visitèrent Chamonix dans des circonstances bien différentes.

Joséphine voyagea en souveraine, entourée de l'apparat officiel. Elle séjourna à Saint-Martin, en l'auberge de M. Chenet, qui s'enorgueillit toute sa vie d'un tel honneur.

C'est en fugitive, au contraire, que l'infortunée Marie-Louise, après l'abdication de Fontainebleau, traversa presque seule cette vallée. Chassée par le vent du désastre, elle arriva une nuit d'orage près de Chamonix où elle espérait s'abriter.

Il y a quelques années, on montrait encore, paraît-il, une cabane où elle avait imploré un secours qu'on lui refusa.

* * *

En 1818, cette brève description de J.-P. Pictet (*Nouvel Itinéraire*) montre les progrès déjà réalisés.

« Le Prieuré, écrit-il, chef-lieu de la vallée de Chamouni, est un bourg, ou du moins un très grand village, bâti au bord de l'Arve, sur la pente d'un coteau formé par l'entassement

des débris du Mont-Brevent, qui domine, au N.-O., les derrières du village. Le fréquent abord des étrangers a engagé les habitants à bâtir des auberges où l'on est bien nourri et très proprement logé ; les trois principales sont celles de Conteran, de Tairraz, et des frères Charlet. »

Pictet donne ensuite quelques renseignements sur une famille d'albinos, alors une des curiosités de Chamonix.

« C'est au hameau des Bois où habitent ces Albinos qui ont parcouru toute l'Europe. Ils vivent retirés chez eux où ils n'ont qu'une existence peu digne d'envie, car ils jouissent d'une constitution très faible et peuvent à peine supporter la lumière du jour. »

* * *

Nous terminerons cette esquisse faite de traits empruntés, par une citation de *Chamonix et le Mont-Blanc*, par Manget, publiée à la date relativement récente de 1843.

« Chamonix, chef-lieu de la vallée de ce nom, est un bourg assez considérable et d'un agréable aspect. Son église est grande, belle et richement décorée. Ses premières auberges rivalisent à tous égards avec les meilleurs hôtels de la Suisse alpestre (ici quelques noms d'hôtels et des renseignements).

« Le bourg de Chamonix a porté longtemps le nom de Prieuré. Cette dernière dénomination n'ayant plus de fondement depuis la suppression du monastère, a été abandonnée. L'orthographe qu'on a adoptée dans la présente édition de ce manuel pour le nom de Chamonix est aussi la seule officielle maintenant. »

EPILOGUE FANTAISISTE

Epilogue fantaisiste

Une dernière fois je suis retourné vers Elle, avant l'hiver qui préparait son retour.

Au-dessus des verdure d'automne, dans l'azur pâli et frissonnant déjà, Elle trônait sur la masse rouillée des bois comme sur un socle de bronze et d'or.

Chassés par les brumes précoces les troupeaux avaient regagné les villages. Les échos, apaisés désormais, ne vibraient plus aux cris des pâtres. Dans l'air humide et plus lourd s'était évanouie la dernière sonnaille. Et, au milieu de la solitude reconquise, dans la fraîcheur de l'arrière saison, Elle reposait ses flancs immobiles, comme lasse et alanguie, après les noces somptueuses du Soleil qui s'éloignait.

Alors, dans le silence merveilleux de cette heure, en face de l'immensité de lumière où les cimes, comme oubliant la terre, paraissaient les îles du ciel, Elle me parla...

« Parce que je suis grise et ridée, disait-elle, parce que mon corps décharné s'effrite, par endroits, tu me crois vieille. Pauvre homme, pauvre pygmée, dont l'orgueil ose me réduire à tes mesures ! Mais je suis jeune, au contraire, je suis dans la force de l'âge. Il y a trente millions d'années, seulement, que je suis née. Comprends-tu cela, toi, misérable atome, peux-tu le concevoir ? Non, ta vie est comme la vibration d'une étincelle, comme un souffle évanoui déjà.

« Dans mon enfance, la mer battait encore les roches primitives du Mont-Blanc. Puis le Désert de Platé s'est formé lentement, lentement... Je suis contemporaine des ammonites

qu'on y rainasse, fossiles, aujourd'hui.... La mer se retirait peu à peu et les fougères arborescentes couvrirent mes pentes. Quels beaux jours régnaient, alors, dans la splendeur de la lumière qui étincelait sur les vagues et dorait l'émeraude des palmes !

« Bientôt, la chaleur décrut et nous eûmes l'éclosion des aulnes et des bouleaux et les ancêtres des châtaigniers que tu vois maintenant. Des troupeaux de mastodontes et de dinothériums promenaient, à travers mes prairies, la solennité de leurs corps gigantesques. Et le hargneux et cruel mésopithécus, singe aussi méchant qu'un homme, les harcelait sans trêve.

Déjà le sang coulait, la haine et la violence rougissaient mes flancs et, dans la douceur des soirs, bien souvent l'herbe foulée recouvrait le dernier spasme d'un mourant. Mais le Temps, immortel, effaçait tout. Et, sur le chaos des souffrances et des agonies, la Vie, l'éternelle Vie, triomphante, poursuivait ses destins.

« Des milliers et des milliers de siècles passèrent. Plusieurs fois la mer reparut et s'éloigna. Des dauphins et des requins, dont mes roches recèlent, parfois encore les dents, s'ébattaient au long des golfes. Enfin, pour toujours, l'Océan reflua, vaincu définitivement par la Terre.

« Ce fut ma jeunesse. J'étais, dès lors et à jamais, moi-même, telle que je suis aujourd'hui. Moins fanée, il est vrai, moins crevassée, parce que, tout de même, depuis le temps, l'air, le soleil et la pluie m'ont fatiguée de leurs assauts. Mais ma structure et mon aspect ont, en somme, peu changé et, avec de l'imagination, tu peux retrouver la fraîcheur de mon profil.

« C'est à cette époque que les neiges s'attardèrent sur mes cimes. Le grand soleil et les verdure éclatantes avaient fui.

L'hiver, triste vieillard, s'installa aux creux de mes roches, les combla de la cendre glacée des frimas. Puis cette glace acquit une puissance monstrueuse, son corps s'enfla démesurément. Pareille à une pieuvre fabuleuse, elle allongea des tentacules de cinq cents lieues. Toute l'Europe centrale ne fut qu'un immense glacier d'où émergeait, çà et là, quelque îlot de montagne. A l'Océan liquide avait succédé un Océan solide, mobile, néanmoins, qui charriait, sur son dos, les granits aujourd'hui épars. Trois fois ces tentacules s'étendirent, trois fois elles se retirèrent laissant, enfin, aux dépressions survenues, les nappes d'eau douce qui sont, à cette heure, les lacs suisses. Et, alors, quelque chose de nouveau surgit dans la Nature, un phénomène, très humble, d'abord, mais qui devait dominer la Terre : l'homme parut.

« Ah ! toi qui couvres ta nudité peureuse de chaudes étoffes, qui t'abrites en des prisons bien closes, toi qui ne manges que des mets délicats : selon un cérémonial compliqué, tu n'as point à être fier de cet ancêtre ! Si tu l'avais vu, ce troglodyte, à peine différent d'une bête, s'empiffrer de chair sanglante et gratter sa vermine ! Cependant il inaugurerait le règne de l'Intelligence, principe inconnu encore, du moins sous cette forme, et dont les perfectionnements furent et seront infinis. Sa première invention lui fournit d'emblée la puissance : il découvrit le Feu. Plus tard il conçut et créa l'Outil. Dès lors, il cessa d'être un animal, il devint définitivement le Maître. Mais il voulut l'être de la terre tout entière. Sa vie fut une bataille sans trêve contre l'inorganisé. Et il acquit, à ce jeu, un orgueil fantastique. Il savait à peine balbutier que, déjà, il se croyait immortel et s'élevait des monuments comme celui qu'on voit encore dans la Plaine-aux-Rocailles¹.

¹ La Pierre-aux-Fées, monument druidique, près de Reignier.

« Cependant son intelligence se développait graduellement. Assez vite il passa de la pierre taillée à la pierre polie, de celle-ci au cuivre, au bronze. Il apprit à vivre en famille, puis en tribut. Des villages se formèrent lorsqu'il connut la valeur de l'agriculture. Au moment où les rives des lacs se peuplèrent de constructions lacustres, ton ancêtre te ressemblait, déjà, en plus d'un point ; il s'était donné ou laissé donner des chefs religieux et civils, il faisait du commerce, il avait inventé l'argent, il thésaurisait, bref, il était devenu cupide et despote ou, pour mieux dire, il avait tenté une justification rationnelle de ses intérêts. Mais cela n'avait point été, bien entendu, sans des déficits. Ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre. Et, ce que l'homme perdit, peu à peu, c'est le contact avec la Nature. Il s'éloigna de l'Instinct, il l'oublia, le pervertit.

« Aux âges qui suivirent le mal ne fit qu'empirer. Des races ennemies survinrent, de terribles batailles eurent lieu où la victoire appartint, par un curieux phénomène, non au plus fort, mais au plus intelligent. C'est-à-dire que, même battu, le plus intelligent réussissait toujours à s'imposer. C'était lui, en définitive, le véritable vainqueur. Aussi l'industrie progressait, le nombre des outils et ustensiles s'était multiplié à l'infini. On avait découvert le Fer, et, bientôt, commença ce que vous appelez la « période historique ».

Longtemps les batailles entre peuples migrants continuèrent. Aux Lacustres succédèrent les Celtes, Galates, Scythes, Centrons, Nantuales, Allobroges, puis les Romains. D'une civilisation supérieure, ceux-ci ne dominèrent toutefois pas sans peine. Ni Terrentius Varon, bien qu'ayant levé un tribut de 30.000 vierges, qu'il fit vendre à Ivree, ni César lui-même, qui refoula les Helvètes, ne parvinrent à une

conquête stable. Il fallut attendre jusqu'au iii^e siècle, où l'Empereur put élever, en l'honneur de Rome victorieuse le Trophée des Alpes. Bien des choses, bien des coutumes étrangères florirent alors. Les soldats romains apportèrent des dieux nouveaux. Mars eut ses autels et son temple à Passy, au pied des Fiz. Aujourd'hui encore on en retrouve quelques restes. Les prêtres Flamines firent monter jusqu'à moi, avec la fumée des sacrifices, les psalmodies de leur culte. Humiliés, les vieux Druides s'exilèrent de plus en plus au cœur des chênaies pour adorer, en paix, la splendeur des étoiles. Leurs traditions persistèrent si longtemps que, même au XV^e siècle, malgré tous les efforts des moines, elles survivaient toujours.

Tu as appris dans tes livres quels hommes ingénieux furent les Romains. Ils couvrirent mes plaines de routes, ils tracèrent même quelques sentiers jusqu'à mes pâturages. Ils fondèrent une ville : Dionisia, la plus belle qu'ait traversée l'Arve, une ville de plaisir où le proconsul venait, chaque été, se délasser en prenant les eaux appelées, aujourd'hui, Saint-Gervais. Et voici qu'une nuit, en pleine fête, les digues du lac, qui existait alors à Servoz, se rompirent et tout fut enseveli sous des montagnes de boue.

Cependant l'Empire romain succombait sous l'énormité même de sa puissance. Les peuples du Nord, longtemps contenus, se ruèrent enfin à travers les tronçons épars des armées. L'arrivée des Vandales, leur férocité, leur bestialité, me reportèrent à des siècles en arrière. Les tueries reprirent de plus belle. Un à un je vis tomber les temples et les palais romains, saccager les villes et les cultures. Puis l'œuvre de civilisation recommença — éternelle oscillation du pire au mieux. Les Vandales, devenus sédentaires, fondèrent des villes, des « bourgs », d'où leur nom postérieur de

« Bourguignons » et, un jour, on apprit qu'un des derniers empereurs de Rome, Honorius, tenu sous tutelle, d'ailleurs, par le Vandale Stilicon, cédait ce pays au nouveau roi de Bourgogne.

« Que le dirai-je encore ? Souvent nos maîtres changèrent : Au v^e siècle disparut le premier royaume de Bourgogne. Le vi^e nous apporta la domination des Francs. Puis au ix^e, retour des princes bourguignons. En l'an 1000, Emmerard, premier baron de Faucigny, rendit hommage à l'Empereur Conrad-le-Salique qui avait succédé aux rois de Bourgogne. Après les fêtes magnifiques de son entrée à Genève, ce monarque confia le Chablais à Humbert-aux-Blanches-Mains. Quant au Faucigny, gouverné successivement par ses barons, puis par les comtes et les ducs de Savoie et leurs vassaux, il connut des avatars nombreux jusqu'à la grande Révolution religieuse de 1536. Car, bien entendu, les Bourguignons et les Francs avaient, à leur tour, instauré d'autres dieux. C'est une curieuse habitude humaine, à chaque transformation sociale, d'ériger une foi nouvelle sur les ruines des croyances jusqu'alors vénérées. Déserts et honnis les temples de Mars et d'Auguste furent décrétés œuvres du Diable. A leur place s'éleva la croix de Galilée au fronton des couvents qui, bientôt, peuplèrent le pays. En 1078, Peillonnex reçut son premier prieur, en 1103 les Cisterciens s'installèrent à Saint-Jean d'Aulph, en 1114, le Bienheureux Ponce de Faucigny fonda l'abbaye de Sixt, en 1151 les Chartreux bâtirent le Reposoir, en 1153 les chanoines de Saint-Augustin s'établirent à Entremont, en 1170, nouvelle Chartreuse à Pommier.

Puis ces dieux nouveaux furent eux-mêmes mis en doute. Déjà au x^e siècle, une horde asiatique, les Maures, avec l'ardeur et la passion des races d'Arabie, répandit dans nos

vallées les dogmes de Mahomet. Déjà, au xv^e, une secte dérivée des anciens Druides, reprit vie, un instant, et célébra ses mystères dans la caverne de Balme ou au château de Rosières, à Passy. Alors s'installèrent à Cluses les Frères Cordeliers qui relevèrent, comme ils disaient, la croix du Calvaire. Mais en 1536, c'est au sein même de l'Église que la dissidence éclata. Les nouveaux croyants s'appelèrent Réformés. Soutenus par l'armée bernoise ils renversèrent les autels catholiques, traquèrent les prêtres, confisquèrent les fortunes. Profitant de ces désordres, le roi François I^{er} s'empara du Faucigny, et ce furent des temps bien durs. La guerre désola ces vallées de son œuvre abominable de meurtre et de dévastation. Puis le traité de Cateau-Cambresis rétablit, enfin, le duché de Savoie. Cependant que St-François de Sales et le Père Chérubin accomplissaient, peu après, leur pacifique et pieuse conquête.

Et ce n'est pas tout — mais à quoi bon poursuivre, énumérer des changements — superficiels — des révolutions — inutiles. En 1602, Charles-Emmanuel perdit Genève et une grande partie de son duché ; en 1629 Louis XIV menaça nos frontières ; en 1792 le général français Montesquiou investit le territoire et fit adopter, par l'Assemblée des Allobroges, la constitution du département du Mont-Blanc. Un instant, sous le Grand Homme, on put croire mon destin fixé pour longtemps. Illusion ! Comme jadis l'Empire romain, le sien croula sous l'excès même de la gloire, et en 1815 j'étais dotée de nouveaux maîtres. Quarante-cinq ans plus tard le drapeau français flottait de nouveau au souffle de mes cimes... »

La voix se tut soudain. Le jour avait baissé.

Dans le vent qui jasait alentours de grands nuages fuyaient à l'horizon comme l'évocation même des temps révolus.

Sous le ciel attendri des lueurs du soir, les pics se dressaient, rigides, immuables, dans leur impassibilité éternelle.

Alors une angoisse me souleva tout entier, Un cri jaillit, malgré moi, de mes lèvres :

« Montagne, m'écriai-je, tu as vu toutes ces choses, tu as vu naître la Terre et ses créatures, tu as vu la brute devenir un homme ; cent races, gouvernements et religions ont défilé devant toi, et tu n'as pas changé, tu es restée la même, à jamais ! Des siècles de souffrances humaines, comme la mer des anciens âges, ont déferlé à tes pieds ; tu as vu Cluses et Sallanches flamber comme des cratères, tu as vu la famine faucher tes habitants, tu as vu les soudards de toutes races et de toutes époques piller et torturer, et tu es demeurée insensible, et toujours tes crêtes immortelles, ignorant l'agitation des hommes, ont regardé le vide infini.... Mais, dis moi, après tant de peines et de douleurs, les hommes ont-ils changé, eux ? Se sont-ils améliorés, civilisés vraiment ? Tant d'efforts, tant d'espairs auront-ils leur récompense ?... Ou bien n'avons-nous fait que varier le cours de nos passions et de nos vices, n'avons-nous fait que perfectionner nos crimes et sommes-nous condamnés à être tes éternels esclaves, ô Nature !..... »

NOTE

Dans une communication à la Société zoologique de Genève, M. R. Poney a donné récemment d'intéressants détails sur Octave Bourrit dont j'ai retrouvé le nom gravé dans la grotte de Balme.

O. Bourrit (1811-1877), pasteur à Cologny, était un alpiniste et un zoologiste distingué. Sur la fin de sa vie il a traduit avec talent le célèbre ouvrage de Tschudi : Le Monde des Alpes. Lire le compte-rendu complet de cette communication dans le *Journal de Genève* du 21 avril 1908.

BIBLIOGRAPHIE
des œuvres, en langue française,
concernant la Haute-Savoie

Bibliographie

des œuvres, en langue française,
concernant la Haute-Savoie

1761

Anonyme — Instruction pour Monsieur de *** où l'on voit une légère description de la Savoie. — Chambéry.

1773

Bordier — Voyage pittoresque aux glaciers de Savoie, fait en 1772. — Genève.

1776

D. D. (Deluc et Dentan). — Relation de différents voyages dans les Alpes du Faucigny. — Maestricht.

1780

Saussure de, Horace-Benedict — Voyage dans les Alpes.
— Genève.

1787

Lullin, J. — Notice historico-topographique de la Savoie.
— Chambéry.

1787

Bourrit, chantre de l'Eglise cathédrale de Genève et pensionnaire du roi de France — Nouvelle description des glaciers et vallées de glace et glaciers qui forment la grande chaîne des Alpes de Savoie, de Suisse et d'Italie. — Genève.

1802

Beaumont, Albanis — Description des Alpes grecques et cottiennes. — Paris.

1803

Bourrit — Description des cols ou passages des Alpes. — Genève.

1807

Grillet, Jean-Louis, chanoine-custode de La Roche — Dictionnaire historique, littéraire et statistique des Départements du Mont-Blanc et du Léman. — Chambéry.

1812

Leschevin, P.-X. — Voyage à Genève et dans la vallée de Chamouni, en Savoie. — Paris et Genève.

(Cet ouvrage contient la liste de 61 ouvrages scientifiques parus sur la Haute-Savoie depuis la fin du xvii^e siècle.)

1818

Pictet, J.-P. — Nouvel itinéraire autour du Mont-Blanc. — Genève.

1820

Moulinié, C.-E.-F. — Promenades philosophiques et religieuses aux environs du Mont-Blanc. — Genève.

1821

F.-J.-M. — Itinéraire descriptif de la vallée de Sixt, province de Faucigny, en Savoie. — Genève.

1828

D'Etersy, R.-M. N.-S.-C. — Voyage dans une vallée des Alpes ou description topographique et lithologique de la vallée de Sixt. — Annecy.

1833

A.-P.-B. — Etat actuel de la Savoie, en réponse à un livre de MM. d'Héran et Darbier intitulé : « De la Savoie en 1833 ». — Genève et Paris.

1836

Menabrea, L. — Feux-Follets. Recueil de nouvelles savoisiennes. — Paris.

1840

Juge de — Sallanches. Poésie, au bénéfice des incendiés.

1840

Le Lancier, Oscar — Relation de l'incendie de Sallanches. — Genève.

1842

Topffer, Rod. — Voyage au Mont-Blanc. — Paris.

1843

Manget, J.-L. — Chamonix, le Mont-Blanc et les deux Saint-Bernard. — Genève.

1844

Topffer, Rod. — Voyages en zig-zag. — Paris.

1844

G. C. — Ascension au Mont-Blanc faite en 1843. — Bonneville.

1849

Philippe, J. — La Savoie poétique, ou recueil de poésies des principaux auteurs savoisiens. — Annecy.

1850

Davet de Beaurepaire, comte de — Histoire et description des sources minérales du Royaume de Sardaigne et des contrées voisines. — Paris.

1853

Collet, Paul (C. Viale) — Chamonix et ses merveilles.

1854

Topffer, Rod. — Nouveaux voyages en zig-zag. — Paris.

1854

Dessaix, J. — La Savoie historique, pittoresque, statistique et biographique. — Chambéry.

1856

Tavernier, H. — Le gros tilleul dans la vallée de Samoëns. — Chambéry.

1858

Ducommun — Une excursion au Mont-Blanc. — Genève.

1861

Bisson — Première ascension photographique au sommet du Mont-Blanc. — Annecy.

1861

Catelin de — Le Mont-Blanc. Deuxième ascension scientifique de M. le Dr W. Pitschner, du 30 août au 16 septembre 1861. — Annecy.

1861

Thioly, F. — Voyage aux glaciers de Savoie. — lithographie. — Genève.

1864

Depraz, Ch. — Chamonix, station balnéaire. — Annecy.

1864

Replat, Jacques — Bois et Vallons — Annecy.

1865

Mollard — Le Mont-Joly et ses aspects. Poésie. — Annecy.

1865

Wey, Francis — La Haute-Savoie. — Paris.

1865

Piachaud — Une ascension au Mont-Blanc en 1864. — Genève.

1871

Ducis — Questions archéologiques et historiques sur les Alpes de Savoie entre le lac Léman et le Mont-Genève. — Annecy.

1872

Raverat, le baron Achille — La Haute-Savoie. Promenades historiques, pittoresques et artistiques en Genevois, Sémine, Faucigny et Chablais. — Lyon.

1876

D'Arve Stephen (vicomte de Catelin) — Les Fastes du Mont-Blanc. — Genève.

1876

Viollet-le-Duc — Le Massif du Mont-Blanc. — Paris.

1877

Durier, Ch. — Le Mont-Blanc. — Paris.

1878

Dessaix, Antony — Légendes et traditions populaires de la Haute-Savoie. — Annecy.

1879

Windham et Martel — Relations de leurs deux voyages aux glaciers de Chamonix, en 1741 et 1742. Texte original français publié pour la première fois par M. Théophile Du four, bibliothécaire. — Genève.

1879

Pavot, Venance — Oscillations des quatre grands glaciers de la vallée de Chamonix et énumération des ascensionnistes du Mont-Blanc. — Genève.

1883

Chanal — Cinq Lorrains en Haute-Savoie. Relation intime. — Annecy.

1885

Tavernier, H. — Vallée de Sixt. Itinéraire aux cirques du Fer-à-cheval et du Fond de la Combe. - Bonneville.

1886

Depraz, Ch. — Catastrophe du 23 avril 1886. Un sauvetage au Mont-Blanc. Narration par un des auteurs. — Annecy.

1886

Ferrand, H. — Promenades autour du Mont-Blanc. — Paris.

1887

Falconnet, abbé J. — Une ascension au Mont-Blanc. -Annecy.

1887

Perrin, A. — Histoire de la vallée et du prieuré de Chamonix, du x^e au xviii^e siècle. 3 vol. — Chainbéry.

1888

Martel, E.-A. — Deux ascensions dans le massif du Mont-Blanc. — Berne.

1888

Martel, E.-A. — Les Aiguilles du Goûter et d'Argentière. — Paris.

1890

Tavernier, H. — Mieussy, description et historique. — Chainbéry.

1892

Renard, M. et Mme — Autour des Alpes, contes roses et noirs. — Lausanne.

1892

Kurz, Louis — Guide de la chaîne du Mont-Blanc, à l'usage des ascensionnistes. — Neuchâtel.

1893

Schaub et Briquet — Guide pratique de l'ascensionniste sur les montagnes qui entourent le lac de Genève.— Genève.

1894

Marteaux et Bouchet — Catalogue raisonné des ouvrages concernant la Savoie, conservés à la Bibliothèque de la Société Florimontane. — Annecy.

1896

Michelet — La Montagne. — Paris (édition définitive).

1897

Meltzer et Pavot — Guide itinéraire autour du Mont-Blanc et dans les vallées comprises entre les deux Saint-Bernard et le lac de Genève. — Genève.

1897

Saint-Séverin, marquis de — La Chasse aux Chamois. — Paris.

1899

Gussfeldt, Paul — Le Mont-Blanc. Ascensions d'hiver et d'été, études dans la haute montagne. Traduit de l'allemand par D. Delétra. Préface de Vallot. — Genève.

1900

Jacquot, Lucien, juge à Thonon. — Recherches étymologiques sur les noms de lieux en Chablais. — Grenoble.

1900

Tonneau, Alfred — Alpes et Sommets, courses en Haute-Savoie. — Genève.

1900

Montmayeur, Ch. — Voyage sentimental autour du Mont-Blanc. — Paris.

1902

Le Roux, Marc — La Haute-Savoie, guide du touriste, du naturaliste et de l'archéologue. — Collection Boule, Paris.

1902

Reber, B. — Esquisses archéologiques sur Genève et les environs. — Genève.

1903

Guide Joanne — Savoie. — Paris.

1903

Baud-Bovy, Daniel — Le Mont-Blanc de près et de loin. — Genève, Bâle, Grenoble.

1907

Folliet André ; Duval César ; sénateurs de la Haute-Savoie, et *Bruchet Max*, archiviste départemental. Préface de *Payot Jules*, recteur de l'Académie de Chambéry — Précis de l'Histoire du Département de la Haute-Savoie. — Saint-Julien-en-Genevois.

Janssen — Un observatoire au Mont-Blanc — Paris.

Le Tertre — Le Tour du Mont-Blanc.

Vallot, J. — Un siècle d'ascensions au Mont-Blanc.

Cote des Altitudes

Mont-Blanc mètres	4810	Chalune mètres	2219
Le Buet	3109	Col du Dérochoir	2150
Pic de Tanneverge	2932	Lac d'Anterne	2040
Tête-à-l'Ane	2793	Pic de Marcelly	2009
Pointe-Percée	2760	Col des Aravis	1502
Signal d'Ayère	2611	Le Praz-de-Lys	1400
Pointe de Salles	2494	Chamonix	1039
Aiguille de Warens	2480	Servoz	812
Pointe-Pelouse	2475	Samoëns	695
Pointe d'Arreu	2468	Sallanches	550
Col d'Anterne	2263	Lac de Genève	375

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
LA CHAÎNE DES ARAVIS :	
I. Le Col de Doran	11
II. Un Orage.	21
III. La Pointe d'Arreu.	31
IV. Une Course de Vallées. Le Col des Aravis	37
LES ALPES DE TANINGES.	43
LES ROCHERS DES FIZ :	
I. Samoëns et Sixt.	61
II. Les Cols d'Anterne et du Brévent.	66
III. Un jour et une nuit aux Chalets d'Anterne	76
IV. De Servoz à l'Hôtel d'Anterne.	83
V. De Servoz à Servoz par le Col du Dérochoir et les Egraz de Platé.....	101
LE MASSIF DE PLATE :	
I. De la Grotte de Balme à Charousse.....	117
II. L'Aiguille de Warens.....	123
III. Pointe Pelouse par le Lac de Flaine.	131
IV. Du Lac Vernant aux Chalets de Salles	147
CHAMONIX D'AUTREFOIS..	155
EPILOGUE FANTAISISTE.....	167
NOTE.....	175
BIBLIOGRAPHIE..	179
COTE DES ALTITUDES.....	187

